SIX ANS.

C'était un précepte de l'école pythagoricienne de ne jamais se livrer au sommeil avant d'avoir soumis à un examen attentif les actions de la journée. Le maître avait pensé que ces retours de l'homme sur lui-même étaient une méthode excellente de réforme et de sagesse, et devaient imprimer à la volonté plus de constance et d'énergie. La vie publique n'a pas moins besoin de souvenirs que la conduite particulière : il est salutaire de considérer d'époque en époque l'espace parcouru, de marquer les écueils tournés par l'habileté, ou signalés par des naufrages. Mais si ces retours de la réflexion sur les affaires sociales sont utiles, ils ne manquent pas de difficultés; car il n'est accordé à personne de se tenir à l'écart sur la rive et de se séparer du spectacle que nous nous donnons les uns aux autres pour mieux le juger : tous nous sommes engagés dans la traversée commune, tous nous sommes en pleine mer; nous voguons ensemble, parfois un peu en désordre, mais partageant les mêmes hasards et la même impulsion. Canning, dans le port de Plymouth, comparait l'Angleterre à un des vaisseaux que dans la rade il voyait immobiles et calmes, mais qui, au moindre appel, pouvaient s'animer, se remplir de matelots, de

soldats, et réveiller leurs foudres endormies. A contempler la société, ne dirait-on pas une flotte immense, d'un appareil infini mais divers, peuplant la mer de distance en distance, et soumis aux aventures variées d'une navigation commune? Il est difficile de porter son regard juste et loin, du milieu même du flot qu'on laboure.

Quand, il y a six ans, la révolution s'accomplit, ce grand évènement donna satisfaction aux sentimens et aux pensées de la majorité nationale. Depuis long-temps la France avait désespéré de pouvoir accorder ses destinées et sa fortune avec la vieille légitimité; elle était opprimée sous les prétentions et la tyrannie du passé, et l'avénement d'un gouvernement nouveau, relevant du principe de la souveraineté nationale, fut salué avec allégresse. L'usurpation était éclatante; trois rois furent détrônés d'un seul coup, le vieillard, le fils et le petit-fils: la France était préoccupée du désir d'ériger sur les débris de l'ancienne dynastie une royauté qui pût satisfaire à ses instincts et à ses droits, tant alors on croyait à la conciliation nécessaire et possible des progrès démocratiques avec les formes d'une monarchie régénérée! Nous écrivons ici fidèlement l'histoire.

Sitôt après l'institution du nouveau gouvernement, l'ébranlement imprimé aux imaginations et aux ames se manifesta par deux développemens impétueux, le saint-simonisme et le républicanisme; on avait beaucoup fait, on voulait plus faire encore: disposition naturelle aux sociétés comme aux individus; il serait puéril de s'étonner qu'après une commotion populaire la jeunesse et le peuple aient embrassé l'espérance de progrès nouveaux. La pensée n'était pas coupable, mais l'exécution fut mauvaise.

Le saint-simonisme et le républicanisme se partagèrent le thème social; l'un s'empara du fond, l'autre de la forme. Il était utile, après une révolution dont l'explosion fut nécessaire, mais subite, d'ériger une école de science sociale dont les jeunes et nombreux soutiens eussent préparé par leurs travaux des réformes dans les lois et la constitution: si le saint-simonisme se fût tenu satisfait d'un rôle philosophique, chaque jour eût augmenté sa puissance; mais on sait que ses prétentions au sacerdoce et à la révélation n'ont abouti qu'à reléguer ses débris sur les bords du Nil, au berceau même de cette théocratie si maladroitement évoquée.

Pendant que le saint-simonisme s'égarait dans la chimère d'une religion improvisée et d'une société nouvelle, le républicanisme se heurtait à une idée fausse, à la pensée d'abattre violemment le gouvernement à l'érection duquel il avait contribué lui-même, mais qu'il se hâtait de condamner, et dont la ruine lui parut sur-le-champ la condition nécessaire de tout progrès démocratique. Un peu de réflexion, quelque connaissance de l'histoire et des affaires humaines lui eussent démontré le néant de son entreprise. Si la volonté de l'homme est puissante, ses fantaisies échouent toujours. Or que pouvaient penser la France et l'Europe de ce caprice imprévu de renverser incontinent l'œuvre de la veille, et de ne reconnaître que l'insurrection comme instrument de réforme? Le succès ne seconda pas cette erreur; la France ne voulait pas suivre cet entraînement aveugle; elle sentait qu'improviser la république ne donnerait pas la liberté, mais déplacerait le pouvoir en l'aggravant.

La pente des évènemens a été rapide : en 1831, Casimir Périer institua la résistance; en 1832, l'insurrection fut vaincue le 5 et le 6 juin : 1833 vit l'étrange publication du manifeste des Droits de l'homme; 1834 fut témoin de la loi sur les associations et des troubles d'avril; la machine infernale ensanglanta 1835, et les lois de septembre suivirent; l'attentat d'Alibaud a signalé 1836.

Le temps dévore tout, les grandeurs, les fautes, les crimes et les malheurs des hommes, avec une insatiable avidité; la société dure au milieu de cette mobilité qui la trouble, sans l'affaiblir, et qui semble au contraire l'aguerrir et la tremper encore.

Mobilitate viget.

Depuis six ans, la nation française a pu rencontrer des revers et des haltes au milieu de ses progrès et de ses triomphes; mais elle n'a jamais rétrogradé, signe certain de vigueur et de nouveaux succès pour l'avenir.

Le tiers-état, sous l'ancienne monarchie, commença de s'émanciper par l'industrie, et acheva de s'élever par l'église, les lettres et la science. Il avait à sa disposition le négoce, les métiers et la banque; il avait un pied dans le barreau et le parlement, régnait par la littérature. La révolution de 1789 lui a ouvert le gouvernement.

Sous l'ancienne monarchie, l'armée était le privilége de la noblesse; depuis environ cinquante ans, elle est la gloire du peuple. Ici nous parlons du peuple tout entier, paysans et bourgeois, jeunesse de toutes les classes et de tous les rangs. L'émancipation plébéienne doit ses plus grands progrès à l'égalité sous les drapeaux. Les grades militaires sont accessibles à tous; ils sont la plupart possédés par les classes moyennes, héritières de la noblesse.

L'administration, le barreau, la magistrature, appartiennent au tiers-état, qui dispose ainsi de l'exécution des lois, et il les fait en même temps qu'il les applique.

Les classes moyennes jouissent donc des droits politiques; elles doivent tout ensemble travailler à les augmenter et hausser leur esprit au niveau de leurs devoirs et de leurs droits. La bourgeoisie, cette moitié de la démocratie, ne saurait oublier qu'il serait périlleux pour elle de rester au-dessous de sa fortune. Elle est libre, car elle tient dans sa main sa puissance; comme l'a fort bien dit M. Guizot, *dans un état social, la liberté, c'est la participation au pouvoir*. Oui, la liberté, c'est la puissance; vivre politiquement, c'est prendre part, en quelque degré que ce soit, au maniement des affaires communes.

Or, le gouvernement est chose nouvelle pour les classes moyennes, et jusqu'à présent elles s'y sont montrées un peu gauches et empruntées. N'a-t-on pas souvent importé dans les affaires publiques l'esprit des transactions privées? Le ménage et la famille n'ont-ils pas tyrannisé l'état et la patrie? Voilà l'écueil de la bourgeoisie. Ses ennemis lui reprochent des vues et des vertus petites; on lui impute la médiocrité de l'esprit et l'égoïsme du cœur; on lui crie qu'elle est incapable de comprendre et de mener le monde, que la grandeur lui échappe et lui répugne. On lui oppose encore qu'elle est sans entrailles pour ce qui vient après elle, pour les classes ouvrières dont elle est sortie, et qu'elle manque de cette affectueuse charité qui pousse l'homme à tendre la main à son frère pour le faire asseoir à côté de lui.

L'avénement de la bourgoisie à la direction sociale est légitime, car les déductions des temps et de l'histoire l'ont amené; mais il reste à se rendre digne de cette fortune d'autant plus grande qu'elle a été plus naturelle et plus lente à venir. Si la bourgeoisie

qui fait partie du peuple n'en avait pas le génie, elle se perdrait; si elle voulait porter aux affaires l'égoïsme de l'aristocratie, elle n'en aurait pas la force orgueilleuse, mais seulement les travers et les vices, et trouverait le même châtiment.

Après les classes moyennes viennent les classes ouvrières qu'anime l'exemple de l'émancipation de la bourgeoisie, et qui se jettent avec ardeur dans l'arène sociale. Nous ne connaissons rien de plus sacré que les destinées des hommes qui travaillent et qui achètent, par de rudes labeurs, la vie de leurs femmes et de leurs enfans. Si en France les classes ouvrières sont plus pétulantes et plus ambitieuses qu'ailleurs, nous n'estimerons pas cette effervescence une plaie sociale; car nous savons d'où elle vient et où elle aboutira. Comment s'épouvanter des sentimens que Dieu a mis lui-même dans le cœur des hommes?

A l'ambition des classes ouvrières qui réclament des droits politiques, sachons répondre, non par des refus éternels, mais par la sincère promesse que les droits seront reconnus sitôt qu'ils seront noblement conquis. Dites au peuple que les droits politiques dépendent et sortent de la moralité sociale et de l'intelligence; prodiguez-lui l'instruction, et d'époque en époque reconnaissez-lui de nouveaux droits.

Dans les débats entre les classes moyennes et ouvrières, il y a des torts réciproques. Sitôt après la révolution de 1830, la bourgeoisie aurait dû montrer aux prolétaires de larges et de bienveillantes dispositions, un avenir d'émancipation et de liberté au prix du travail et de l'éducation, et faire briller à leurs yeux l'espérance avec franchise et dévouement. Mais non, on s'est montré dur, avare, impitoyable : on a aigri les passions, au lieu de les diriger en les épurant. De son côté, le prolétariat s'est jeté dans la violence, et sortant à peine du servage, il a voulu se proclamer souverain.

Ah! que ceux auxquels il est donné de parler au peuple, et d'exercer sur lui quelque persuasion, l'instruisent au lieu de le flatter, et lui ouvrent les yeux sur ses plus chers intérêts. Qu'ils lui disent qu'il n'y a de conquêtes durables que celles du temps. Cette même bourgeoisie, que les classes ouvrières ont devant les yeux, combien d'années, de siècles a-t-elle mis à obtenir, par ses efforts, l'égalité sociale? Depuis Suger jusqu'à

Fabert, depuis Fabert jusqu'à Diderot, que de peine et de patience dépensée. Mes amis, vous réclamez des droits et du pouvoir; êtes-vous bien sûrs de les mériter? Si demain la puissance tombait entre vos mains, qu'en feriez-vous? Déplorables combats que ceux où la victoire serait inutile!

Les classes ouvrières ne peuvent parvenir à des droits et à la vie politique que par une éducation persévérante. Où sont leurs hommes? où sont leurs représentans? Elles les attendent encore: le jour où sortiront de leur sein des chefs et des guides qu'elles suivront avec foi, et dont le talent justifiera la popularité, le jour où elles auront leur O'Connell patient et audacieux, habile, ardent, sachant se servir des lois pour les réformer et les changer, ce jour aura vu s'accomplir un progrès dont il faudra féliciter non-seulement un intérêt particulier, mais la société tout entière.

Quand un pays prétend à la liberté, il doit en avoir le courage et les mœurs; et rien n'est plus nécessaire que la franchise des positions et des partis. Si en Angleterre le parti radical veut tenter une réforme et un nouveau progrès, il sait quels hommes seront ses soutiens et ses promoteurs; il sait aussi jusqu'à quelle limite il peut compter sur les secours des wighs, qui à leur tour ont les représentans de leur politique. On s'accepte et on s'allie tout en se distinguant les uns des autres. Nous avons eu en France, depuis six ans, des intrigues et des factions, mais pas de partis: soit inconstance et vanité, soit indépendance d'esprit et d'humeur, aucune opinion n'a pu s'élever à un parti vraiment solide et puissant, homogène; jusqu'à présent le plus grand effort de l'esprit politique n'est accouché que d'une coterie.

Et cependant que de pensées et de sentimens sincères attendent dans notre pays une véritable expression politique! Les principes radicaux qui doivent émanciper progressivement les classes ouvrières ne sont ni clairement établis, ni populairement représentés. Où est l'Évangile du radicalisme? où sont ses tribuns constitutionnels?

D'un autre côté, où sont les théories et les représentans d'une bourgeoisie intelligente qui aime la liberté, non-seulement pour elle, mais pour ses frères moins avancés dans la vie civile et les droits sociaux? Il faudrait voir à côté de la démocratie

radicale la démocratie moyenne, d'accord sur certains points, séparée sur d'autres, mais toutes deux réunies par les sympathies communes de la société humaine et française.

Si ces deux partis étaient vraiment constitués, leur existence serait déjà un progrès pour notre société démocratique, car ils l'exprimeraient avec fidélité. La France est une vaste démocratie à des degrés différens. Quels sont donc les gentilshommes qui ne veulent pas ici être du peuple? Qui refuse d'être travailleur et citoyen? Dans la vie politique comme dans les ateliers de l'industrie, les fonctions sont diverses, mais le travail et le droit sont les signes humains et communs. L'homme a droit à tout ce qu'il peut, et il se place par son travail. L'émancipation sociale est une déduction de progrès accomplis et de droits obtenus qui se déroule à travers les siècles; non que rien ne vienne traverser cette évolution historique, mais toujours elle surmonte les obstacles et reprend la suite de ses développemens.

Au surplus les promoteurs de l'émancipation sociale ont souvent trouvé les plus grands écueils dans leurs pétulances et leurs précipitations, et ils ont fait reculer leur cause de tout l'espace qu'ils voulaient franchir avant le temps. Fautes funestes, car elles amènent une déroute passagère, où sont enveloppées la raison et la justice aussi bien que les prétentions extrêmes.

Napoléon a dit : *Tout gouvernement qui n'a pas été imposé par l'étranger est un gouvernement national.* Ce mot si juste explique pourquoi les violences qui s'attaquent directement à un établissement politique échouent toujours. Ces agressions sont d'orageux caprices qui viennent expirer devant la nature des choses.

Rien n'est moins arbitraire que l'institution d'un gouvernement. Elle suppose des causes antérieures, des fermens de révolution qui ont long-temps attendu avant d'éclater, un concours nécessaire de circonstances heureuses, le vœu d'une immense majorité. Quand toutes ces raisons et ces convenances s'accordent à poursuivre le même résultat, un gouvernement nouveau usurpe avec rapidité la place de l'ancien.

L'histoire nous apprend aussi que les gouvernemens tombent plutôt sous leurs propres fautes que sous les attaques des partis. Ni le général Mallet n'a détruit Napoléon, ni Berton n'a prévalu

contre Louis XVIII. Les coups de main n'ébranlent pas les fondemens des choses.

Les peuples peuvent se plaindre, murmurer, souffrir; mais ils se déterminent difficilement à la ruine d'un pouvoir qu'ils ont élevé ou reconnu : il n'y a guère que le joug de l'étranger ou le mépris des droits mêmes de l'humanité qui puissent les appeler soudain à l'insurrection; autrement ils préfèrent la réforme de leur gouvernement à sa chute; Dieu a mis cette patience dans le cœur des peuples, pour l'honneur et la stabilité des sociétés humaines.

Et dans cette prudence sociale qui ménage le pouvoir au milieu de ses fautes, il y a un instinct profond; les sociétés sentent qu'au fond le pouvoir est une partie d'elles-mêmes, car la vérité est toujours comprise confusément par les masses. Nous écrivions, il y a cinq ans : « Le pouvoir, philosophiquement considéré, ne saurait se distinguer de la société; il est un ministère public institué au profit de tous, et qui, par un progrès nécessaire et successif, s'exercera non-seulement pour tous, mais par tous, à des degrés différens. Il ne saurait avoir d'autre titre que son utilité, d'autre légitimité que l'assentiment général. Il n'y a donc pas pour lui d'hérédité en soi et naturellement nécessaire par droit du sang; mais il peut être profondément utile que ce ministère public soit stipulé héréditaire. Alors l'hérédité politique puise sa raison, non dans le sang et la nature, mais dans l'utilité, le consentement et la liberté de tous (1). » Et quelle est la conséquence de ces principes, si ce n'est que l'égoïsme est interdit au pouvoir, qui n'est rien par lui-même, et qui doit tout à ceux qu'il représente et qu'il sert. Si la constitution de l'état reconnaît l'hérédité politique, cette hérédité ne sera pas de droit fatal et divin, mais de droit volontaire et contractuel : et par cette royauté démocratique, le principe de la souveraineté nationale ne sera pas violé, mais reconnu.

Entrons dans le fond des choses. Si la France a pour principe la souveraineté nationale et populaire, pourquoi pas aujourd'hui la république? Pourquoi? Demandez-le à l'histoire de notre pays et de notre siècle. Eh! mon Dieu! *nous ne sommes pas rois, ce n'est pas pour nous que nous parlons* (2). Mais la logique ne peut encore

(1) Philosophie du Droit.
(2) Chateaubriand.

entraîner à sa suite nos mœurs et la réalité. Cette première place, à qui la donnerez-vous? A votre voisin ou à vous-même? à un soldat, à un médecin, à un littérateur ou à un avocat? Sommes-nous gens à supporter au pouvoir suprême quelqu'un en frac noir, sans aïeux? La royauté historique et héréditaire n'est-elle pas elle-même un hommage à l'égalité démocratique, puisque également inaccessible à tous, elle se soustrait au concours du mérite et de la volonté?

Mais, dira-t-on, peut-on s'arrêter en chemin de la logique? Hélas! les déviations de la logique constituent proprement l'histoire humaine. Le christianisme a-t-il porté toutes ses conséquences logiques? la philosophie a-t-elle réalisé tous les *postulats* de sa dialectique? La société est le milieu vivant dans lequel l'esprit doit tracer son sillon et sa route; elle n'est ni mauvaise ni parfaite; elle est le produit complexe de toutes les facultés et de tous les instincts de l'humanité; elle est une expression altérée de l'esprit du monde, et en même temps on la voit parfois rebelle aux exigences de cet esprit. Nous la trouvons routinière et philosophe, ancienne et nouvelle, peureuse et hardie, s'agitant dans une rotation continuelle de ses qualités et de ses travers. Quand une révolution terrible a passé sur un pays, elle a justement accompli les ordres de Dieu. Elle a lavé les souillures avec du sang, et balayé les immondices avec des tempêtes; elle a frappé le sol pour l'ébranler salutairement. Tout a tremblé, tout s'est régénéré dans la ruine et l'agitation; alors, après la foudre et les orages, la société sort rajeunie de ces tourmentes, gardant néanmoins des souvenirs et des racines dans le passé; et il n'est pas plus possible d'étouffer sa jeunesse et son avenir, que d'extirper ses fondemens et son histoire.

Quand on suit, dans le passé, les rapports du gouvernement et de la société, on trouve que toujours les changemens de forme ont suivi les développemens du fond, mais n'ont jamais pu ni les précéder, ni les forcer. En France, où les progrès de la société ont été si distincts et si clairs, le gouvernement a été tour à tour la monarchie féodale, la monarchie des états-généraux, la monarchie des parlemens, la monarchie du pouvoir absolu. Quand le régime révolutionnaire expira, Napoléon institua la monarchie démocratique et militaire, qui fut remplacée par la monarchie constitutionnelle. L'homme ne peut pas plus arrêter les transformations suc-

cessives des établissemens politiques qu'arracher brusquement des institutions nouvelles d'un sol qui n'est pas assez fécondé.

Sous la restauration, la France ne dénonça pas à la monarchie qu'elle voulait la détruire, mais elle l'accusa de ne pas se mettre d'accord avec l'état social. La question était posée d'une façon si judicieuse, qu'elle rallia l'immense majorité, et la révolution eut pour instrumens tous ceux qui l'auraient repoussée, si elle eût été proposée comme but à leurs plaintes et à leurs griefs.

Les partis extrêmes ne s'aperçoivent pas, dans leurs emportemens, que des agressions directes fortifient ce qu'elles ne peuvent abattre, et qu'en niant un gouvernement avec une colère impuissante, on l'affirme d'autant plus; on lui fournit ainsi l'occasion de prouver sa présence et sa force, et les combats auxquels on le provoque semblent le dispenser de ses devoirs.

Mais si d'un côté les partis extrêmes, pendant ces six années, ont été contre la nature des choses, en ce qui concerne les gouvernemens et l'opportunité des révolutions, le gouvernement, à son tour, a-t-il bien compris la société à la tête duquel il a été mis? Il n'a pas été vaincu, mais entraîné dans de graves aberrations.

Ainsi on ne s'est pas contenté de nier la république, ce qui était du droit du gouvernement, mais on a nié la démocratie : non-seulement on a repoussé les tentatives d'un nouvelle révolution, mais les réformes législatives et constitutionnelles. Comment se justifier d'avoir confondu la modération et les excès? Si c'est à dessein, on est immoral; si la confusion est involontaire, on est inhabile.

Nous avons vu le principe le plus élémentaire de la sociabilité, le principe même de l'association méconnu en 1834, comme il l'avait été en 1807. Punissez l'abus, mais reconnaissez le droit. Le jury a subi de graves altérations, qui, sans fortifier le pouvoir, tendent à dénaturer l'institution même. Enfin le principe de la liberté de l'esprit humain a succombé. Ces faits sont à nos yeux, non-seulement des atteintes à la vérité sociale, mais des fautes funestes à ceux qui les commettent. Les gouvernemens ne peuvent blesser le droit sans se blesser eux-mêmes.

Quelles que soient les circonstances au milieu desquelles agit un gouvernement, il est soumis à la double obligation de ne pas vio-

ler le droit et de satisfaire la société. Rien ne saurait le relever de ce double devoir : la légitimité morale de ses prescriptions et de ses lois, la grandeur et l'éclat de ses actes.

La France, surtout, a toujours demandé à ses gouvernemens un rôle actif, des résultats; elle ne leur a jamais permis de se retrancher dans une surveillance négative; sous tous les régimes, dans toutes les situations, elle a voulu qu'on agît et par elle et pour elle; le gouvernement de Robespierre ne fut pas moins entreprenant et affairé que celui de Louis XIV. En vain vous diriez à la société qu'elle est malade, que ses passions sont difficiles à satisfaire, que le gouvernement ne saurait être chargé du bonheur des masses et des individus. Mais alors pourquoi le pouvoir ? Il est contre la nature des choses que les problèmes et les difficultés que les sociétés offrent à résoudre soient au-dessus des forces humaines; ce serait nier la bonté de Dieu et la possibilité de l'histoire.

Sans doute il serait plus court et plus commode de restreindre la gestion des affaires publiqnes à l'égoïsme individuel, de *laisser passer* et se perdre ceux qui, faute de lumières, sont en train de se ruiner, et de laisser mourir ceux qui ne savent comment vivre. Mais cette manière de gouverner aurait beau s'entourer de formes constitutionnelles, elle ne pourrait ni vivifier ni contenir la société. C'est précisément pour échapper à cet égoïsme du pouvoir, que les nations prétendent un jour se gouverner elles-mêmes, afin qu'un jour le pouvoir qu'elles auront volontairement délégué n'ait d'autres soucis que les intérêts généraux.

Vous étonnerez-vous si la société française est inquiète et tourmentée? Mais la surprise et le dépit seraient puérils. Vous avez redouté par-dessus tout les excès de la guerre, vous avez aujourd'hui la plénitude de la paix. Les ardeurs généreuses qui n'ont pu s'épancher au-dehors ont reflué au cœur en s'aigrissant.

Les états libres sont calmes au-dedans quand ils guerroient au-dehors; mais la paix générale les livre toujours aux agitations intérieures.

Aussi il est d'une sage prévoyance d'offrir à la nation, quand elle reste pacifique, les occasions et les moyens de l'activité politique et industrielle. Des réformes dans les lois, des droits politiques nouveaux, de vastes entreprises commerciales, agricoles,

l'éclat des arts et de l'industrie, voilà les dédommagemens que le système de paix doit livrer à un peuple libre. Une révolution comporte nécessairement des développemens que la science politique doit satisfaire avec une mesure intelligente; on ne peut faire une loi aux nations de l'adage du stoïcisme : *Supporte et abstiens-toi.*

Il est remarquable que le gouvernement, depuis que les collisions violentes ont expiré, semble plus incertain et plus embarrassé dans sa contenance. On dirait qu'il avait besoin des agitations et des émeutes pour lui donner la réplique et lui fournir son thème. Il a nié ses adversaires, mais il ne s'est pas encore affirmé lui-même.

Si la restauration représentait le triomphe du passé sur le présent et l'avenir, apparemment on l'a renversée pour demander d'autres satisfactions au gouvernement nouveau. La France n'opposait-elle pas, en 1830, le drapeau tricolore au drapeau blanc, l'espérance de la gloire aux souvenirs de l'invasion, la démocratie à l'aristocratie, l'indépendance philosophique au joug du bigotisme, l'usurpation à la légitimité? Voilà la réalite politique. Quand la maison d'Orléans fut invitée à supplanter la maison de Bourbon, ce n'était pas pour venger les descendans du régent des mépris de la cour de Louis XIV ni de Louis XVI, mais pour servir la révolution accomplie; mais pour intimider et maintenir l'Europe. Napoléon a dit à Sainte-Hélène : « Si l'on eût dû avoir le spectacle d'une légitimité interrompue, je maintiens qu'il était plus avantageux aux rois que ce fût par moi, sorti des rangs, que par un prince membre de leur famille, car des milliers de siècles s'écouleront avant que les circonstances accumulées sur ma tête aillent en puiser un autre dans la foule pour reproduire le même spectacle; tandis qu'il n'est pas de souverain qui n'ait, à quelques pas de lui, dans son palais, des cousins, des neveux, des frères, quelques parens propres à imiter facilement celui qui une fois les aura remplacés. » Voilà quelle force l'usurpation donnait à la France contre l'Europe.

Ce n'est pas en imitant ce qu'elle remplace qu'une dynastie nouvelle peut s'établir solidement sur les ruines de l'ancienne; elle ne saurait trouver la force et la durée qu'en représentant de grandes idées et de grandes passions nationales. Si Guillaume d'Orange garda le trône d'Angleterre pour lui et ses successeurs, ne représentait-il pas sincèrement le protestantisme contre le catholicisme?

La maison de Brandebourg, qui gouverne la Prusse, a pu s'identifier avec elle, en représentant la réforme religieuse et le génie nouveau d'une démocratie militaire. La maison d'Orléans ne saurait avoir d'autre rôle et d'autre avenir que de représenter les principes de la révolution française.

Nous ne traçons ici ni fantaisies, ni chimères; nous souscrivons à l'évidence des faits les plus positifs. Les partis et les gouvernemens ne se persuaderont-ils jamais qu'ils n'ont de force que par l'obéissance aux lois nécessaires? Le monde moral n'est pas plus soumis à nos caprices que le monde physique, et la raison des choses, quand elle est méconnue, a d'inévitables vengeances.

Veut-on se convaincre du néant de la politique appelée *doctrinaire*, qui s'attache depuis six ans à nous démontrer que la vie est dans l'immobilité? Si M. Guizot et ses amis eussent réussi, comme ils le désiraient, à entrer aux affaires avant ou après M. de Martignac eussent-ils eu d'autres maximes que celles qu'ils développent aujourd'hui? N'eussent-ils pas gouverné avant 1830 comme après? Quelle est donc cette politique qui est la même sous la légitimité, comme sous l'ordre nouveau? Qui se trompe ici? La France ou quelques hommes? On ne saurait avoir raison contre la raison des choses, pas plus qu'il n'y a de droit contre le droit. On ne parviendra jamais à faire de l'époque où nous sommes le pléonasme de la restauration. Pour donner raison à l'école doctrinaire, il faudrait supprimer les prémisses de 1789 et le corollaire de 1830.

Quand le cabinet du 22 février s'est formé, on ne saurait nier qu'il n'y eût dans la sphère officielle quelques soupçons des devoirs que le temps imposait au pouvoir. On sentait confusément qu'une révolution devait produire son système, et non pas contrefaire celui d'une autre époque; on cherchait à quitter la voie des réactions violentes; on désirait changer un peu, mais sans en avoir l'air. Le nouveau ministère avait en face de lui la cohorte doctrinaire, qui lui demandait d'un air menaçant si vraiment il avait changé. D'un autre côté, les nouveaux alliés de la nouvelle administration disaient tout haut que leur appui était le prix d'un changement. Entre ses anciens amis et ses soutiens de la veille, la nouvelle administration semblait fort empêchée :

N'êtes-vous pas souris? parlez sans fiction.

Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris! des méchans vous ont dit ces nouvelles.
Grace à l'auteur de l'univers
Je suis oiseau; voyez mes ailes.

Mais plus loin :

Je suis souris, vivent les rats.

A vrai dire, aujourd'hui, nous serions embarrassés de décider qui a prévalu, de la souris ou de l'oiseau. Nous leur avions conseillé cependant de battre des ailes, et de s'élever au-dessus des souris.

Cette indécision parlementaire a pu, vers la fin d'une session, ne pas compromettre le ministère, et nous égayer même par quelques effets plaisans et comiques. Mais aujourd'hui l'incertitude n'est plus de l'habileté, et il ne réussit pas toujours de *faire le mort* trop long-temps. Loin de là; le ministère devait se proposer, sitôt après la clôture des chambres, de se caractériser par des actes dont il eût assumé sur lui tout le mérite et toute la responsabilité. Qu'attendait le public? des actes de clémence venant chercher toutes les infortunes, sans distinguer les partis et les couleurs, ouvrant aussi bien les portes de Ham que celles de Clairvaux et de Doulens. On demandait encore de nouvelles preuves de courage personnel et de confiance dans le peuple pour l'inauguration éclatante d'un monument national. Il fallait convier l'armée et le peuple au pied de l'architecture triomphale, et mettre au défi l'assassinat de venir souiller le testament de nos victoires. N'y a-t-il donc plus de grandeur dans les imaginations et dans les ames, et ne sait-on plus qu'on n'est au poste du pouvoir que pour oser et agir?

Au surplus, si les puissances officielles n'ont pas paru devant le monument nouveau, le peuple l'inaugure tous les jours par sa présence et sa patriotique curiosité. L'enfant, l'artisan, le soldat, l'étudiant, l'artiste, les femmes, les familles, y font de fréquens pélerinages. L'*arc* sera pour la France un livre d'histoire dont elle saura l'ensemble, les épisodes, les plus petits détails; elle en lira plusieurs fois toutes les pages, elle en gardera bonne mé-

moire, et par cette éclatante reconnaissance du passé, Napoléon a encore préparé l'enthousiasme de l'avenir.

Contrarier les sociétés est toujours funeste aux gouvernemens; les abandonner à elles-mêmes n'est pas moins dangereux. On perd ainsi l'instinct des sentimens et des intérêts généraux; on s'égare dans une société qu'on ne connaît plus, on spécule et on agit à faux, on est sans avertissement, sans lumière, et plus tard sans issue. Non-seulement, le silence des peuples est la leçon des rois, comme a dit l'évêque de Beauvais, ironiquement cité par Mirabeau dans les premiers jours de la Constituante, mais il leur est aussi un piége fatal; il y a pour les gouvernemens, dans l'apathie des sociétés, sinon de la perfidie, du moins beaucoup de périls; en politique, on n'a pas d'ennemi plus redoutable que l'inconnu : et le danger sera d'autant plus sérieux si le peuple dont vous administrez les affaires a l'imagination mobile, la conception vive, l'esprit net, l'ame ardente; s'il juge avec une justesse rapide tous ceux qui montent à ses yeux sur la scène, et si par des conversions mystérieuses et subites il peut passer brusquement soit de l'indifférence à la colère, soit de l'affection à l'ironie, ou de la résignation à la volonté.

LERMINIER.

DANTE,

PÉTRARQUE ET BOCCACE,

A PROPOS DE L'OUVRAGE DE M. ROSSETTI :

SULLO SPIRITO ANTIPAPALE CHE PRODUSSE LA RIFORMA, E SULLA SEGRETA INFLUENZA CH' ESERCITÒ NELLA LETTERATURA D' EUROPA, E SPECIALMENTE D'ITALIA, COME RISULTA DA MOLTI SUOI CLASSICI, MASSIME DA DANTE, PETRARCA, BOCCACIO (1).

Ce livre méritait de n'être point passé sous silence, ne fût-ce que pour la singularité de sa destinée. C'est l'œuvre d'un Napolitain, expatrié à la suite des évènemens politiques, qui a trouvé en Angleterre, non-seulement un asile, mais un emploi honorable, ayant été nommé professeur à l'université de Londres. Un livre italien, sur un sujet qui n'intéresse que l'Italie, publié en Angleterre, est

(1) Le livre de M. Rossetti a déjà donné lieu dans la *Revue* (livraison du 15 février 1834) à un article piquant de l'un de nos collaborateurs, M. Delécluze. Il nous a semblé qu'il ne saurait être indifférent aux esprits de plus en plus nombreux qu'intéresse Dante, d'avoir à ce sujet l'opinion du savant critique M. W. Schlegel, plus sévère d'ailleurs envers M. Rossetti que ne l'a été M. Delécluze.

M. W. Schlegel nous fait espérer qu'il nous adressera bientôt d'autres travaux.

(*N. du D.*)

comme un enfant nouveau-né exposé dans un désert : on saurait difficilement imaginer un moyen plus sûr pour empêcher qu'il ne trouvât des lecteurs. Aucun libraire anglais n'a voulu s'en charger. Les frais de l'impression ont été fournis par un généreux protecteur auquel l'ouvrage est dédié.

Néanmoins il a été mis à l'*index*. Ce n'est pas cette sentence qui nous étonne : la dixième partie de ce qu'il contient, eût suffi pour la lui attirer. Mais comment la censure romaine a-t-elle été informée de l'existence de ce livre? On ignore généralement en Italie ce qui s'imprime au-delà des Alpes; à peine la France fait-elle exception. Il faut donc que quelques exemplaires se soient glissés furtivement ou accidentellement à travers tant de barrières qui s'opposent en Italie à l'introduction des livres étrangers, pour peu qu'ils paraissent suspects.

Parmi les compatriotes de l'auteur, ceux qui ont eu un sort semblable au sien, et qui partagent ses opinions politiques, accueilleront peut-être son hypothèse comme une espèce de consolation; mais, assurément, elle n'aura point de succès auprès des admirateurs désintéressés de la poésie italienne, qui n'ont aucun motif pour faire des rapprochemens forcés entre les auteurs du XIVe siècle et des évènemens plus récens.

Qu'il se soit manifesté pendant tout le moyen-âge en diverses contrées de l'Europe un esprit d'opposition très prononcé, souvent très hardi, contre les usurpations pontificales et la corruption des mœurs du clergé, c'est un fait si universellement connu, si bien constaté, qu'il est superflu de vouloir le prouver de nouveau. M. Rossetti, dans son premier chapitre, intitulé : *Du Langage ouvert contre Rome*, dit là-dessus des choses qui sont vraies, mais rien moins que neuves. Dès le second chapitre, *du Langage secret contre Rome*, il commence à développer son hypothèse qui remplit tout le reste du volume. Il soutient qu'il existait dans les XIVe et XVe siècles une vaste association secrète, répandue dans toute l'Italie; qu'elle se rattachait à la secte des Albigeois; que son but était le renversement du saint-siége et une réforme radicale dans l'église, telle que les protestans l'ont opérée dans le XVIe siècle; que les membres de cette association avaient inventé un langage de convention, par lequel ils pouvaient se reconnaître et se communiquer leurs pensées, sans que leurs compatriotes non initiés, et surtout sans que

les autorités ecclésiastiques s'en aperçussent; que Dante, Pétrarque et Boccace, ainsi qu'une foule d'autres poètes et auteurs en prose, leurs contemporains, leurs imitateurs et successeurs, étaient affiliés à cette secte; enfin que tous leurs ouvrages ont été composés dans le but de préparer l'accomplissement des grands projets que l'association méditait, et qu'ils sont écrits dans un style à double entente, ayant un sens patent et un sens mystérieux.

Voilà une étrange découverte. Nous croyions jusqu'ici que ces génies originaux, les patriarches de la littérature italienne, avaient eu une véritable vocation poétique, et qu'inspirés par les muses, ils avaient parlé le langage des dieux. Point du tout : M. Rossetti nous apprend que tout cela, d'un bout à l'autre, n'est qu'un jargon de bohémien.

Mais ce qui est plus étrange encore, c'est de voir la conviction inébranlable de M. Rossetti; son zèle pour propager sa chimère; l'importance qu'il y attache; sa colère contre ceux qui l'ont contredit à l'occasion de son Commentaire sur la *Divine Comédie*; et le dévouement avec lequel il se prépare (en pleine sécurité de ne jamais être mis à l'épreuve) à devenir le martyr de ses prophéties apocryphes sur le passé.

M. Rossetti a fait des frais considérables de lecture. Il a compulsé, toujours dans le but de trouver la confirmation de son hypothèse, non-seulement Dante, Pétrarque et Boccace, mais aussi Cecco d'Ascoli, Cino da Pistoia, Francesco Barberini, Fazio degli Uberti, Federigo Frezzi, etc., etc. Il ne se borne pas à cela : il a mêlé l'ordre des templiers, des rose-croix, des francs-maçons, les visions de Swedenborg, la doctrine exotérique et ésotérique des philosophes grecs, les mystères d'Eleusis, et, peu s'en faut, les hiéroglyphes des prêtres égyptiens. De la plupart des choses que nous venons d'énumérer, l'auteur s'est formé une idée tout aussi fausse que de l'ancienne poésie italienne. A côté de cet étalage d'une érudition indigeste et superficielle, la verbosité, trop commune chez les savans de son pays, n'y manque pas non plus. Ce lourd volume, d'une impression serrée, est une mosaïque de citations de toute espèce, d'explications et de notes prolixes, entremêlées de déclamations ampoulées; le tout formant une lecture passablement fastidieuse.

M. Rossetti croit avoir accumulé les preuves ; nous n'en avons pas trouvé une seule qui pût soutenir l'examen d'une saine critique. Car en quoi consistent ces prétendues preuves? ce sont des passages torturés pour en tirer un sens caché que personne n'y a jamais soupçonné. Avec cette manière d'interpréter, on pourra faire dire à un auteur, ou plutôt lui faire indiquer par énigmes, tout ce que l'on voudra.

Les associations ont été fréquentes dans le moyen-âge, parce qu'on cherchait des garanties particulières au milieu de l'anarchie et des violences du pouvoir qui troublaient alternativement l'ordre social. Mais ces associations étaient généralement publiques. Ce siècle fier, franc, simple et énergique à l'excès, dédaignait la dissimulation et ne savait pas s'y prêter.

Les deux fameuses factions politiques qui divisaient alors toute l'Italie, et souvent les citoyens d'une même république, ne sauraient être rangées dans la classe des associations publiques. Une association suppose toujours des engagemens formels, des statuts, un régime intérieur, chargé de diriger les délibérations, de préparer et d'employer les moyens d'action. Rien de tout cela n'existait chez les Guelfes et les Gibelins. Le nom de l'empereur et du pape était le cri de ralliement pour des hommes qui ne s'étaient ligués que d'une façon temporaire; et sous des drapeaux qui portaient d'une part l'aigle de l'empire, de l'autre, les clés de Saint-Pierre, chacun combattait pour sa propre indépendance ou sa propre ambition.

L'association antipapale que M. Rossetti suppose, n'avait donc rien de commun avec les Gibelins, puisque, selon lui, elle était dirigée contre l'autorité spirituelle du souverain pontife, et qu'il identifie ces sectaires avec les Albigeois ou Vaudois. Ceux-ci, dès le XIIe siècle, ont, en effet, trouvé en Italie quelques adhérens qui furent appelés Patarins. En 1233, ils furent persécutés et livrés au supplice dans plusieurs villes de la Lombardie. Plus tard il n'en est plus question. Cette tentative était donc antérieure à l'époque de la littérature italienne qui ne commence que vers la fin du XIIIe siècle. Les Vaudois du Piémont seuls ont pu passer inaperçus dans leur retraite montueuse, et conserver la simplicité de l'église primitive jusqu'à nos jours, malgré les nouvelles persécutions qu'ils essuyèrent en 1480 et encore en 1655. Leurs colons, en-

voyés au fond de la Calabre, eurent un sort plus malheureux. Il est superflu de faire remarquer que ces pâtres montagnards n'ont pu avoir aucune influence sur une littérature qu'ils ignoraient.

Quoi qu'il en soit de la propagation de la secte des Vaudois, de sa durée ou de son extinction dans le reste de l'Italie; en supposant même, avec M. Rossetti, que les membres de l'association secrète eussent absolument les mêmes opinions, il y a une différence essentielle qui met ceux-ci à une distance immense des premiers. Les Albigeois et les Vaudois professaient franchement leurs convictions; en hommes vertueux, ils vivaient selon leur foi et ils mouraient pour elle. Les associés, au contraire, se cachaient soigneusement, et dissimulaient au point d'observer les pratiques religieuses qu'ils condamnaient intérieurement, ce que les Vaudois eussent regardé comme une profanation.

L'association, en effet, a gardé merveilleusement bien son secret, puisque, après tant de siècles, M. Rossetti est le premier à le découvrir. Elle a pris un excellent moyen pour cela : elle n'a ni agi ni parlé. Je me trompe : elle a su en même temps se taire et parler; elle a parlé, bavardé même, d'une manière inintelligible pour tout le monde, excepté pour les affiliés. Or, ceux-ci n'avaient pas besoin d'être persuadés, et les autres lisaient sans y entendre malice. Ils croyaient lire des chants amoureux, respirant un sentiment pur et idéal, et ils n'apercevaient pas le venin de l'hérésie. Dans quel but tant de poètes (car aucun de cette époque n'échappe à la diligence de M. Rossetti) auraient-ils mis leur esprit à la torture pour inventer et mettre en vers tant de déguisemens de la même thèse? Car en admettant comme vraies les incroyables interprétations de M. Rossetti, il n'y a rien dans ces passages occultes qui ait servi à fortifier même une opinion déjà adoptée : ils n'auraient jamais été que des énigmes oiseuses.

On rapporte que le barbier du roi Midas, après que celui-ci eut subi une métamorphose fâcheuse, craignant que son secret ne l'étouffât, pour se soulager dit à voix basse entre les roseaux d'un étang : « Le roi Midas a des oreilles d'âne ! » L'association en question ressemble fort à ce barbier. Cependant l'issue fut différente. Les roseaux grandis et agités par le vent, l'année suivante, répétèrent les mêmes paroles. Ainsi, le barbier eut la satisfaction de voir le secret éventé, sans qu'on pût l'accuser d'indiscrétion.

Les associés, au contraire, selon M. Rossetti, ont sans cessé murmuré entre les dents : « Le pape est l'antechrist ! » sans que jamais aucun écho se soit réveillé qui ait rendu leur doctrine populaire.

M. Rossetti a voulu prévenir une objection qui se présente naturellement. Les chefs de l'église, pendant tout ce temps, ne se sont-ils pas aperçus qu'on les insultait, et qu'on voulait détruire leur autorité? Oh! oui, dit-il, ils comprenaient fort bien, mais ils ont jugé plus prudent de ne pas paraître comprendre. Ainsi tout s'est passé en politesses : on a ri sous cape des deux côtés, et la nation seule a été dupe.

En effet, si l'association était telle que M. Rossetti la peint, les chefs de l'église auraient eu raison de la mépriser. Un seul homme de la trempe de Savonarola était plus redoutable que des milliers d'adversaires aussi puérils et aussi pusillanimes.

L'encouragement des superstitions profitables, le trafic des indulgences, les artifices pour enrichir l'église déjà beaucoup trop opulente, la corruption des mœurs du clergé, et principalement de la cour de Rome, l'ambition mondaine, le népotisme et la vie scandaleuse des papes eux-mêmes, enfin tout ce que les associés devaient abhorrer, tout cela pendant deux siècles, non-seulement allait son train ordinaire, mais empirait de plus en plus, sans que les initiés de la secte aient jamais osé paraître au grand jour, sans qu'ils aient fait la moindre tentative de rallier les peuples autour d'eux. Qui peut croire à une association nombreuse, couvrant l'Italie entière comme d'un réseau, comptant dans ses rangs les hommes les plus distingués par leurs talens, et qui néanmoins n'aurait donné aucun signe de vie, si ce n'est par de misérables quolibets?

M. Rossetti attribue à cette association une grande influence sur la réforme du XVIe siècle. Mais comme il s'arrête en-deçà de cette époque, nous pouvons nous dispenser de le réfuter d'avance. Il est contraire aux règles de la logique de chercher une cause éloignée, obscure et plus que douteuse, quand les causes rapprochées, manifestes et puissantes, suffisent pour expliquer un évènement. La réforme de Luther a produit un grand retentissement en Europe. L'Italie n'a pu rester étrangère à cette secousse; mais elle l'a éprouvée plus tard que d'autres pays voisins de l'Allemagne. D'ailleurs, a-t-on jamais ouï dire que les protestans italiens

aient fait dériver leurs doctrines d'une ancienne société secrète? Leurs oracles avoués étaient Luther, Melanchthon, Zuingle, Calvin et autres réformateurs, avec lesquels ils étaient en correspondance.

A l'époque même où l'insurrection religieuse éclata en Allemagne, on était occupé en Italie de tout autre chose. Les beaux-arts avaient atteint leur apogée. On achevait à Rome le temple le plus vaste et le plus magnifique qui ait jamais été érigé en l'honneur d'aucun culte. Michel-Ange et Raphaël rivalisaient de génie pour embellir les pompes et célébrer les triomphes de l'église romaine. Personne ne semblait se douter que sa domination fût ébranlée jusque dans les fondemens.

Dans plusieurs écrivains italiens de la première moitié du XVIe siècle (par exemple dans Machiavel), il est facile de reconnaître, à des symptômes non équivoques, un esprit bien différent de celui des réformateurs : un scepticisme universel, accompagné, comme cela arrive d'ordinaire, d'une profonde indifférence pour tout ce qui concerne la religion, que ces auteurs ne regardaient que comme un instrument politique.

Tout le monde sait que Dante et Pétrarque ont signalé sans ménagement la corruption de la cour de Rome et d'Avignon et les abus du régime ecclésiastique, mais personne n'avait encore soupçonné que, même dans leur pensée la plus intime, ils se fussent séparés de l'église catholique, ou qu'ils en eussent rejeté les dogmes. Ce que nous disons de ces grands hommes n'a pas pour but de rétablir leur réputation d'orthodoxie; c'est comme poètes qu'il nous importe de les justifier, et d'effacer la flétrissure que M. Rossetti tâche d'imprimer à leur front.

En parlant de Dante, il s'écrie : « Assurément, la religion, cette fille de Dieu, ne sera pas moins sainte, lorsqu'on aura démontré qu'une muse tremblante, afin de se rendre invulnérable, a été engagée par la peur à se couvrir de ses vêtemens. » — Que veulent dire ces phrases contournées, si ce n'est que la peur a rendu le poète hypocrite? La muse de Dante *tremblante!* Dites donc plutôt *foudroyante!* Il a composé son grand poème sous le poids d'une sentence de mort, banni de Florence, dépouillé de son patrimoine, errant d'un asile précaire à l'autre; il l'a publié de son vivant, quoique ce poème fût de nature à lui attirer l'inimitié de beaucoup d'hommes puissans, et surtout des

dignitaires de l'église. Il regrettait amèrement sa patrie; il espérait encore que l'admiration due à son poème ferait révoquer les sentences portées contre lui, et qu'il serait couronné de laurier dans le même baptistère où il avait été tenu sur les fonts. Néanmoins, a-t-il flatté ou seulement ménagé les Florentins? Ne leur dit-il pas les vérités les plus sévères? Et cette ame si fière qui grandissait dans l'adversité, cette ame en même temps si pieuse, si contemplative, aurait profané volontairement par un mensonge continuel le double sanctuaire de la religion et de la poésie!

M. Rossetti, pour étayer son système d'amphibologie, rappelle la nature allégorique et l'obscurité de la *Divine Comédie*.

L'obscurité de Dante provient de son extrême laconisme, d'un langage souvent suranné et varié par des licences très fortes, de mille allusions à des détails historiques et biographiques, aujourd'hui peu connus, ou entièrement oblitérés; d'une sphère scientifique différente de la nôtre, qui se composait de la physique et de la métaphysique d'Aristote, comme on l'entendait alors, de l'astronomie de Ptolémée et de la théologie des docteurs de l'église, tels que saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure; quelquefois aussi de la bizarrerie de cet esprit solitaire qui, en tout, dans les expressions, les métaphores et les comparaisons, évitait les sentiers battus. Mais il n'y a jamais cette obscurité vague qui naît de la confusion des idées et du style. Quand on a pénétré le sens, on tient quelque chose de substantiel. Au reste, les passages restés ou devenus inexplicables sont peu nombreux. Ils le seraient moins encore, si les anciens commentateurs avaient apporté à leur travail plus de critique. A cet égard les commentateurs modernes ont l'avantage; mais ils sont moins familiers avec la manière de penser du poète et de ses contemporains. Dante aspirait à l'universalité du savoir: pour le juger équitablement, il faut connaître la pauvreté de ses matériaux, source de ses erreurs.

Le moyen-âge avait un goût dominant pour l'allégorie. Plus tard on la voit encore figurer dans la peinture, et la poésie dramatique a commencé par elle. La personnification d'une idée générale ou abstraite n'a rien d'équivoque; mais en poésie, malgré sa clarté, elle est toujours un peu froide. Pour qu'on croie à la réalité d'un être idéal, il faut qu'il prenne des traits individuels; c'est ce qui est arrivé dans la mythologie. La plupart des divinités de la

Grèce étaient primitivement des symboles des puissances naturelles ou des facultés de l'ame; mais ce n'étaient pas des personnifications inventées exprès par la réflexion; c'étaient plutôt les créations spontanées d'une imagination jeune, pour laquelle tout était animé dans la nature. Ensuite la tradition fit l'histoire de ces divinités, et par là les transforma en individus. De même Dante, dans ses personnifications, a tellement fondu ensemble la partie idéale et le caractère individuel, qu'il n'est plus possible de les séparer. Le voyageur qui traverse les trois régions où les ames séjournent selon leur état moral est l'homme naturel; mais c'est aussi lui, le poète, Dante Alighieri, avec toutes ses particularités biographiques. Virgile figure la raison non éclairée par la révélation; mais c'est aussi le poète latin que tout le moyen-âge a vénéré comme un grand sage. Béatrice représente la science des choses divines; mais c'est aussi Béatrice Portinari, dont la chaste beauté avait fait sur Dante, dès sa première jeunesse, une impression profonde. Qu'y a-t-il donc de si inconcevable dans cette combinaison? Le beau est un reflet des perfections divines dans le monde visible, et, selon la fiction platonique, une admiration pure fait pousser les ailes dont l'ame a besoin pour s'élever vers les régions célestes.

Quelques allégories spéciales ont été fort débattues, et les commentateurs n'ont pu s'accorder sur leur sens. Cela prouve qu'elles n'étaient pas heureusement imaginées; mais on peut les laisser de côté sans que cela nuise à l'ensemble.

Les visions, à la fin du Purgatoire (chant XXXII), où Dante a emprunté des images de l'Apocalypse, se rapportent aux intrigues et aux querelles de Boniface VIII et de Philippe-le-Bel, et à la translation du saint-siége à Avignon. Le poète a dû se servir ici de formes prophétiques, parce que ces évènemens sont postérieurs à l'époque de son voyage idéal, c'est-à-dire à l'an 1300. Néanmoins l'allégorie est très claire : tous les commentateurs l'ont comprise.

On peut attribuer à Dante un *esprit antipapal* dans le sens que nous venons d'indiquer; mais si on entend par là le rejet d'une autorité centrale et suprême dans l'église, et le désir de renverser le saint-siége, rien n'était plus éloigné de sa pensée. A cet égard, le discours prêté à saint Pierre (*Parad.* XVII) est décisif. La sainteté de l'institution en elle-même est maintenue, malgré l'horrible dépravation où elle était tombée. Tout ce morceau est su-

blime. La lumière céleste qui renferme l'ame de l'apôtre rougit d'indignation; les cieux se colorent; c'est une éclipse comme au moment de la mort du Sauveur, pendant que ces paroles foudroyantes se font entendre : « Celui qui, sur la terre, usurpe ma place, ma place, dis-je, vacante en la présence du fils de Dieu, a fait de mon cimetière un cloaque de sang et de souillure, de sorte que l'esprit pervers, précipité du haut des cieux, se complaît là-bas. » Ces vers désignent Boniface VIII. Dans la suite du discours, l'apôtre signale d'avance la conduite criminelle des premiers papes d'Avignon, Clément V et Jean XXII, en la faisant contraster avec la sainteté de ses premiers successeurs, devenus martyrs de la foi.

Nous demandons s'il est humainement possible de dire des choses plus fortes et plus hardies? Certes, ces paroles n'ont pas retenti seulement en Italie; la cour d'Avignon, où siégeait alors Jean XXII, a dû en frémir. Le grand homme qui osa parler ainsi, qu'avait-il à cacher? Est-il croyable que, pour laisser deviner sa pensée à quelques confidens, il ait habillé en logogriphes et en acrostiches ce qu'il avait proclamé avec une voix de tonnerre sur la place publique?

Le même argument s'applique à Pétrarque. Lui aussi a parlé sans détour et attaqué de front les pontifes de son temps. Dans ses lettres, il fait la peinture la plus hideuse de la cour d'Avignon. Ces lettres, dit M. Rossetti, n'ont été rendues publiques qu'après sa mort. Comme nous savons que les lettres de Pétrarque étaient fort admirées et passaient de main en main, cela aurait besoin d'être prouvé; mais nous n'insistons pas. M. Rossetti croit avoir trouvé un grand appui à son hypothèse dans les églogues latines de Pétrarque, composées à l'imitation de Virgile. Dans la sixième, saint Pierre et Clément VI sont mis en scène en costume de pasteurs, et sous les noms de Pamphile et de Mition. Dans la septième, la nymphe *Épy*, amante du pape, représente la ville d'Avignon. A cette occasion, M. Rossetti nous donne un échantillon de son érudition grecque : « *Epy, semiradice di Epylogo et Epycuro, indica quella città epicurea in ristretto, in epilogo.* » Nous renvoyons le savant professeur aux écoliers de collége, les premiers venus, qui auront peut-être la malice de lui faire accroire que son orthographe est correcte et son étymologie excellente. Ce n'est pourtant pas

une énigme de sphinx : *Aipy* signifie escarpé ; c'est, comme on voit, une allusion au site d'Avignon. Dans une de ses lettres, Pétrarque dit : *In rupe horrida tristis sedet Avennio olim ; nunc pontifex maximus Romanus, propriis sedibus desertis, obstante, ut arbitror, naturâ, caput orbis efficere nititur, oblitus Laterani et Silvestri.* Cependant Pétrarque a fait une faute de grec, en ne mettant pas ce mot au féminin : *Aipeia, Æpea ;* mais alors la langue grecque n'était pas encore accessible à tous : il avait fait de vains efforts pour l'apprendre.

Je m'étonne que M. Rossetti n'ait pas fait mention de la seconde églogue qui se rapporte à un évènement déjà éloigné, à la mort de l'empereur Henri VII (en 1313), dont le nom (*Arrigo*) n'est que légèrement altéré en *Argus*, afin de lui donner un air classique. Ici, M. Rossetti aurait pu surprendre Pétrarque, pour ainsi dire, en flagrant délit, puisqu'il nous apprend que les sectaires non-seulement mettaient le nom de cet empereur en chiffres et en anagrammes, ce qui leur était bien loisible, mais qu'ils le déifiaient et le mettaient à la place de Dieu et du Christ. Il est naturel que les Gibelins aient déploré la mort prématurée de Henri VII ; mais de la part des sectaires cet hommage profane eût été bien gratuit. L'empereur serait-il par hasard venu en Italie pour faire triompher la secte sur l'église romaine ?

Le costume pastoral est un voile léger et transparent. Si Clément VI et ses cardinaux n'ont pas su le soulever, il faut les plaindre d'avoir eu si peu de pénétration. Le poète a voulu être deviné, et il l'a été. On trouve une partie de ces allusions expliquée dans l'histoire littéraire d'Italie, de Ginguené.

Mais si Pétrarque, qui était chanoine et attaché aux deux frères Colonna, l'évêque de Lombès et le cardinal, a cru devoir garder quelques ménagemens dans ses églogues, il a rejeté loin de lui toute réserve dans les quatre fameux sonnets (XCI, CV, CVI, CVII). Ces sonnets admirables pour la noble indignation qui les a dictés et pour leur mâle éloquence, sont de la même force que le passage de Dante. La cour pontificale y est appelée l'avare, l'impie Babylone, qui a comblé la mesure du courroux divin ; c'est un nid de trahisons, l'école de l'erreur, le temple de l'hérésie ; elle est asservie à tous les vices, à l'ivresse, à la débauche, et Belzébuth assiste en personne aux fêtes voluptueuses qui s'y donnent. Le poète an-

nonce, en style prophétique, une catastrophe qui ne tarda pas d'arriver par le schisme et la déposition de trois papes au concile de Constance. Ces lignes offrent quelque obscurité; mais certes l'objet de tant de malédictions est désigné clairement.

Ces sonnets, bien autrement populaires que des vers latins, ont été publiés du vivant de Pétrarque; ses poésies italiennes étant rangées par ordre chronologique, on peut en déterminer l'époque précise.

Pétrarque était dans une position plus favorable que Dante : son immense célébrité lui servait de garantie. Il était l'oracle des savans, l'idole des admirateurs de la belle poésie, le confident, l'ami de plusieurs princes, et l'orgueil de sa nation. La vérité, dite courageusement, a aussi sa puissance : ses sonnets ont eu un libre cours en Italie, et la censure tardive du concile de Trente n'a produit aucun effet.

Le sujet doit paraître épuisé par ces quatre sonnets : tout ce qu'on pourrait ajouter ne serait que redites. Mais M. Rossetti ne se contente pas de cela. Quand le poète exalte de mille manières la beauté, la grace et la vertu de Laure, c'est toujours le jargon des sectaires, et cela s'applique à tous les chantres de l'amour. La Béatrice de Dante est la secte; la Selvaggia de Cino da Pistoia est la secte; la Laure de Pétrarque est la secte; la Fiammetta de Boccace est la secte; bref, la secte est la bien-aimée de tout le monde. Remercions-la, quelque hérétique qu'elle fût, d'avoir servi d'occasion à tant de beaux vers.

Pour mettre en évidence son hypothèse, M. Rossetti n'a pas su trouver de meilleur moyen que de faire imprimer les passages cités avec une bigarrure d'italiques et de majuscules. Il s'attache particulièrement au mot lumière (LUCE) comme à un des plus suspects. Nous lui aurions conseillé de l'encre dorée, pour rendre plus sensible aux yeux du lecteur l'éclat du grand mystère. Quelques pentagrammes aussi auraient été à propos; les encadremens des chiffres de Henry VII, donnés page 291 et 292, sont quelque chose d'approchant.

On perdrait son temps à réfuter en détail de pareilles erreurs. Nous nous bornerons à une observation générale. La poésie lyrique en Italie a commencé par la métaphysique du sentiment, et malheureusement cette métaphysique porte l'empreinte de l'école

scolastique. Les sonnets et les *canzoni* des plus anciens poètes italiens ne parlent ni aux sens ni à l'ame, parce qu'il n'y a ni volupté ni passion. C'est un sentiment trop volatilisé pour exciter la sympathie : on peut douter quelquefois qu'il ait eu un objet corporel. A l'égard de Dante et de Pétrarque, ce doute deviendrait absurde. Dans les poésies lyriques du premier il y a encore des restes de l'ancienne subtilité, mais souvent aussi il est l'historien naïf d'émotions vraies et profondes, par exemple dans la vision de la mort de Béatrice, qu'il eut pendant une maladie. Pétrarque a éclipsé ses devanciers, non-seulement par le charme du style et de la versification, mais parce qu'il réunit une ardeur passionnée avec la pureté des sentimens les plus exaltés, et la courtoisie chevaleresque des troubadours avec la profondeur d'un solitaire contemplatif.

Passons à Boccace. Cet écrivain a composé un grand nombre d'ouvrages dont la plupart ne sont plus que des antiquités littéraires, quelques-uns même des raretés bibliographiques. D'une part, il faisait le métier de savant; de l'autre, il cultivait la gaie science du nouvelliste et du romancier; et les prétentions du philologue ont eu souvent une influence nuisible sur les inspirations du poète. L'on ne saurait nier qu'il n'ait quelquefois méconnu sa vocation et fait fausse route. Versificateur médiocre, il a fait, sans y prendre garde, une infinité de vers faibles, ce qui n'était plus pardonnable après Pétrarque. Son ambition, comme prosateur, était de façonner le beau parler toscan aux périodes de Cicéron; dans le genre descriptif et pathétique, il a rendu son style traînant par l'emploi multiplié des participes et des phrases incidentes, tandis que rien n'est plus gracieux que son imitation du dialogue familier. L'ouvrage qui lui a coûté visiblement les plus grands efforts, le *Filocopo*, est aussi celui dans lequel il a le plus complètement échoué. Une seule de ses compositions, le Décaméron, a eu un succès populaire et européen. Boccace a beau en parler comme d'une folie de sa jeunesse (folie tardive, puisqu'il avait quarante ans lorsque le Décaméron parut), c'est son titre de gloire. En accordant qu'une partie des applaudissemens qu'il obtint était due à des attraits étrangers à l'art et au talent, en désapprouvant même ces attraits, il me semble qu'on peut encore y trouver de quoi justifier une admiration sans alliage. Mais il ne s'agit pas ici d'apprécier

le mérite littéraire; nous n'avons qu'à examiner les prétendus indices d'une association secrète.

M. Rossetti s'obstine à vouloir trouver, dans les autres écrits de Boccace, le jargon d'un sectaire occulte qui n'y est pas, tandis que dans le Décaméron l'esprit antipapal est à la surface.

Boccace démasque l'hypocrisie; il se moque de la superstition, de la crédulité du vulgaire et de la supercherie des prêtres; il parle d'un ton goguenard de beaucoup de pratiques de dévotion prescrites par l'autorité ecclésiastique; il passe en revue le clergé, tant séculier que monastique, sans oublier aucune classe, depuis la cour de Rome jusqu'au curé de village; il ne censure pas avec austérité, comme l'avaient fait Dante et Pétrarque, les infractions faites au vœu de chasteté : il les peint avec les détails les plus comiques.

Les quatre premières nouvelles sont comme une ouverture d'opéra, où le compositeur fait pressentir tous les motifs qui vont se déployer dans le corps de l'ouvrage. D'abord, nous avons le sieur Chapelet, grand scélérat, déclaré saint moyennant une fausse confession. Vient ensuite le juif Abraham et son ami chrétien, un riche marchand de Paris, qui met tout en œuvre pour le convertir. L'honnête juif dit qu'avant de prendre une résolution, il veut visiter la capitale de la chrétienté, projet dont son ami s'efforce vainement de le détourner. Abraham revient de Rome, et dit, au grand étonnement du marchand, qui avait déjà désespéré de sa conversion : « Maintenant je me ferai baptiser; car une religion aussi mal gouvernée, qui néanmoins se maintient, doit avoir une origine surnaturelle. » C'est une apologie ingénieuse du poète, qui déclare par là qu'en peignant les vices des mauvais ministres de la religion, il n'a pas voulu porter atteinte au respect qui lui est dû. La troisième nouvelle est la plus hardie de toutes. Saladin consulte un sage juif sur le mérite relatif des trois religions qui se partageaient le monde alors connu; le juif se tire d'affaire par la parabole des trois anneaux, dont l'application range sur un pied d'égalité la loi judaïque, chrétienne et mahométane. Lessing en a fait usage dans un drame destiné à recommander la tolérance universelle, et c'est là l'interprétation la plus favorable qu'on puisse donner de cette parabole. Dans la sixième nouvelle de cette jour-

née, Boccace attaque les inquisiteurs dominicains, en peignant leur espionnage, leurs chicanes et leur vénalité. Ensuite, quelque variée que soit la scène de ses contes, il ne donne jamais un long répit aux prêtres et aux moines. Nous y voyons paraître un honnête mais simple confesseur, qui, à son insu, fait les messages d'amour d'une dame; puis vient le voyage du riche fermier Ferondo dans le purgatoire; le cordelier Albert, déguisé en ange Gabriel; le sermon du frère Ciboule, tout rempli de pélerinages fabuleux et de reliques bouffonnes, chef-d'œuvre de parodie; et bien d'autres contes encore qu'il est plus convenable de ne pas indiquer davantage.

On peut blâmer Boccace, non sans raison, de n'avoir pas mis de bornes à sa témérité et à sa pétulance; mais, assurément, rien n'était plus éloigné de son caractère que la réserve et la dissimulation. Faisant assez bravement la guerre pour son propre compte, qu'avait-il besoin de se liguer avec une armée de sectaires poltrons? Ce joyeux compagnon était-il d'humeur à se laisser mystifier par des marchands de mystères impénétrables? L'amour, et un amour rien moins que platonique, l'ambition d'auteur, enfin, l'étude de la littérature classique, dont il poussait l'admiration jusqu'à l'idolâtrie, ont occupé tour à tour sa vie, et ne laissaient point de place pour l'esprit de secte.

La conversion de Boccace, dont ses biographes parlent, n'a rien de commun avec la question qui nous occupe. Le chartreux qui vint le visiter, lorsqu'il avait près de cinquante ans, ne voulait pas convaincre de la foi catholique le sectaire, le patarin, l'hérétique; il voulait rappeler le mondain à une vie régulière et aux méditations religieuses. Le but était louable, mais les moyens employés, une prophétie et une vision miraculeuse, furent désapprouvés par le sage et pieux Pétrarque. Boccace, qui s'était tant moqué des gens de bonne foi qui croient aux faux miracles, avait un peu mérité l'humiliation d'en être effrayé à son tour. L'effet ne paraît pas avoir été durable : on n'en voit aucune trace dans ses écrits, dont les plus importans, d'ailleurs, sont antérieurs à cette époque.

Dante et Pétrarque étaient de profonds théologiens, et ont été reconnus pour tels par beaucoup de savans de l'église catholique; Boccace, au contraire, n'a jamais fait d'études sérieuses en ce

genre. Ces trois écrivains ont été appelés souvent les précurseurs de la réformation; mais cette épithète, pour être juste, a besoin d'être bien définie.

Dans l'entreprise des réformateurs du XVIe siècle, il y a deux choses parfaitemement distinctes. D'abord, ils ne réclamaient que l'abolition des abus et le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Ils furent poussés à la controverse par la nécessité de se défendre contre l'accusation d'hérésie; ils se déterminèrent enfin à rejeter la tradition postérieure aux premiers siècles du christianisme, et à s'en tenir uniquement au texte des saintes Écritures. Sous le premier point de vue seulement, Dante et Pétrarque peuvent être assimilés aux réformateurs. Si, ensuite, l'on entend par précurseurs ceux qui accélèrent l'époque d'un évènement, il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de prouver leur influence. Les œuvres latines de Pétrarque ayant été imprimées avant la fin du XVe siècle, ont pu être consultées par les savans allemands. Dante, au contraire, fort négligé à cette époque en Italie même, était complètement inconnu au-delà des Alpes. Le Décaméron a été traduit en plusieurs langues, il a été lu avec avidité pendant le XVIe siècle, parce que les satires qu'il contient répondaient à l'opinion populaire.

Les Albigeois, à tous égards, doivent être regardés en réalité comme précurseurs de la réforme. Albigeois, Vaudois, Patarins, ces noms ne sont que des distinctions géographiques; l'historien des Vaudois, le vénérable pasteur *Léger*, atteste qu'ils étaient tous de la même communion. Puisque M. Rossetti affirme si audacieusement que les trois fondateurs de la littérature italienne étaient des Patarins, il importe de rectifier les notions qu'il donne sur ceux-ci. Les Albigeois ont été indignement calomniés : c'est l'accompagnement obligé d'une persécution injuste. Leurs ennemis, ayant réussi à les exterminer, ont pu défigurer leur doctrine à volonté; ils en ont fait des manichéens. Je ne m'étonne point que les écrivains italiens depuis Villani jusqu'à Muratori aient répété le mot d'ordre; mais je vois à regret un historien protestant (1) reproduire une assertion déjà contredite par Bayle et bien d'autres auteurs graves. Les livres qui servaient à l'instruction reli-

(1) Sismondi, *Histoire des répub. ital.*, tom. II, pag. 332-334.

gieuse chez les Albigeois ont péri avec eux; mais ceux des Vaudois existent en partie, et cela revient au même. Léger en avait communiqué quelques pièces; M. Raynouard a fait imprimer en entier *la Noble Leçon* (de 1100), comme un des plus anciens monumens de la langue romane. Ce sont les seuls documens sur lesquels leurs doctrines doivent être jugées. Bossuet révoquait en doute leur authenticité ou même leur existence. Son objection est vaine: les documens sont là, tellement authentiques, que les formes du langage attestent leur haute antiquité. Qu'on lise, qu'on examine: je défie le plus habile inquisiteur d'en extorquer la moindre trace de manichéisme. C'est la foi chrétienne dans toute sa simplicité primitive. Cependant j'y vois aussi ce qui a attiré aux Vaudois tant de persécutions, entre autres un passage remarquable sur la confession des agonisans, et les dons faits à l'église *pro remedio animæ* (1). En traitant de manichéens les Patarins, M. Rossetti n'a fait que répéter sans examen une vieille erreur; mais les mystères qu'il leur attribue, et la complicité des poètes avec eux, sont de son invention.

D'autre part, il confond sans cesse les Gibelins avec ces sectaires supposés, et, pour rendre spécieuse cette combinaison, il croit pouvoir tirer un grand parti du traité latin de *la Monarchie*. Il n'est pas bien sûr que celui qui passe sous le nom de Dante, soit de lui: mais nous l'acceptons comme tel. La doctrine contenue dans ce traité n'appartient pas exclusivement à Dante : elle avait été mise en vogue par les jurisconsultes; elle était si peu secrète, que les professeurs de Bologne l'enseignaient publiquement en chaire. L'empereur est le pendant du pape : au premier appartient la suprématie sur le temporel, comme au pape sur le spirituel. Tous les états de la chrétienté relèvent de l'empereur; les rois, au lieu de vider leurs querelles par les armes, doivent les porter à son tribunal, etc. Cette théorie doit paraître absurde aujourd'hui, parce qu'elle attribue au chef électif de la nation germanique, considéré comme le vrai successeur des anciens empereurs romains, des droits qui ne sont pas fondés dans l'histoire, et que, d'ailleurs, il n'avait pas la puissance de faire valoir et accepter. Mais dans un temps où les papes s'arrogeaient le droit de déposer les rois, et de disposer des royaumes, c'était l'unique moyen d'opposition, d'une opposition,

(1) Raynouard, *Troubadours*, tom. II, pag. 94-96.

notez-le bien, toute politique, et nullement religieuse. Dante dit à la fin du traité : « Je ne soutiens pas que l'empereur soit en tout indépendant du pontife romain; César doit à saint Pierre la même vénération qu'un fils aîné doit à son père. » M. Rossetti s'est bien gardé de citer ce passage; il y a de quoi ruiner son système de fond en comble.

Selon lui, Dante a dévoilé son dessein profane dans les deux premiers vers d'une épitaphe latine. Voici le corps du délit :

Jura monarchiæ, superos, Phlegethonta, lacusque
Lustrando cecini, voluerunt fata quousque.

Des lecteurs trop confians n'y verront d'abord qu'une énumération des œuvres de Dante, de l'opuscule en question, et des trois parties de *la Divine Comédie*. Mais notre subtil interprète démontre que Dante a composé son grand poème uniquement dans le but de faire ressortir les droits de la monarchie; ensuite, *les droits de la monarchie*, cela signifie le triomphe de la secte, le renversement du saint-siége, et je ne sais quels autres mystères d'iniquité. Il faudrait, avant tout, s'assurer que ces détestables hexamètres, rimés dans le goût monacal et pleins d'expressions louches, sont de la main de Dante, ce que je nie positivement. Je pourrais appuyer ma négation de preuves très fortes, si je ne craignais pas d'avoir épuisé la patience du lecteur.

A cette occasion, trouvant inconcevable que tout le monde ait entendu *la Divine Comédie* autrement que lui, M. Rossetti s'écrie : « Quel est donc ce charme, ce talisman? Et à présent, le charme est-il rompu? Le talisman est-il brisé? Il a duré, il dure et il durera toujours; et celui qui a perdu son temps à écrire ces pages, ou ne sera pas lu, ou sera regardé comme un fanatique, qui voit ce qui n'existe nulle part ailleurs que dans son cerveau démonté, et prend ses fausses idées pour des argumens et des raisons. » C'est un triste pronostic que l'auteur se fait à lui-même : nous n'avons garde de le contredire. Oui, cela est déjà arrivé, cela arrive en ce moment, et cela pourra parfois arriver encore. Bientôt l'oubli lui accordera une trève indéfinie; son livre sera relégué dans quelques bibliothèques à côté des Goropius Becanus et des Olaüs Rudbeckius. — M. Rossetti continue : « Peut-être même l'auteur sera détesté comme un impie, ennemi de l'église catholi-

que, qui, non content de l'être, s'efforce de faire paraître tels les plus illustres écrivains. » Cela pourrait arriver aussi, surtout si l'on usait envers lui de représailles, en ne tenant aucun compte de ses déclarations expresses. Mais cela ne nous regarde plus : nous n'avons affaire qu'à l'historien sans discernement, et au littérateur dépourvu du sentiment de la poésie. Une Revue anglaise (*Foreign Review*), en parlant du commentaire sur *la Divine Comédie*, a employé des formes plus acerbes ; nous n'avons pas voulu franchir les bornes de la critique littéraire. Après avoir rempli cette tâche pénible, hâtons-nous de rafraîchir notre imagination et de reposer nos yeux de tant d'anagrammes, en contemplant les dessins spirituels et presque aériens de l'aimable Flaxman : ce que nous conseillons aussi au lecteur.

A. W. SCHLEGEL.

DES BARDES

CHEZ LES GAULOIS

Et chez les autres Nations Celtiques.

Les bardes gaulois n'ont laissé qu'un nom vaguement célèbre, mais point de monumens. Les bardes chantaient dans nos forêts comme les homérides sur les rives de la Grèce et de l'Ionie; mais leurs chants sont morts avec la nationalité gauloise, l'épée romaine a coupé les vieilles forêts et moissonné la vieille poésie de la Gaule. Si l'Asie eût conquis la Grèce, aurions-nous les chants d'Homère?

Dénués de monumens, réduits à quelques indications éparses dans les auteurs grecs et latins, tâchons de suppléer à ce qui nous manque, de compléter ce qui nous a été laissé.

Nous avons deux moyens de nous faire une idée de cette poésie gauloise, maintenant perdue:

Rapprocher et comparer soigneusement les passages dans lesquels les auteurs anciens font mention de nos bardes;

Étudier l'institution des bardes chez d'autres nations d'origine celtique, au sein desquelles cette institution s'est conservée plus long-temps que dans la Gaule.

On sait que les Gallois, reste des anciens Bretons d'Angleterre, les Irlandais, les montagnards d'Écosse, ou Gaëls, sont de race et de langue celtiques, comme l'étaient les anciens Gaulois. Ces trois peuples ont eu des bardes jusqu'à une époque récente. Nous examinerons ce qu'ont été ces bardes.

Enfin nous chercherons si l'institution et la poésie des bardes ont laissé quelque empreinte sur notre littérature ou quelque vestige dans notre pays.

Bien que les anciens nous apprennent peu de chose sur la poésie des bardes, ils nous en disent assez pour nous révéler trois genres distincts dans cette poésie :

La poésie sacerdotale;

La poésie guerrière;

La poésie satirique.

Les bardes étaient avec les druides dans un rapport trop étroit pour rester étrangers à la poésie mythique, par laquelle ceux-ci transmettaient leurs enseignemens. Strabon indique ce rapport des bardes avec les druides, en ces termes : « les trois classes les plus honorées de la nation gauloise, sont les bardes, les druides et les devins. » En plaçant ainsi les bardes auprès des druides, Strabon montre assez que là, comme partout ailleurs, la poésie à son origine a été associée à la religion.

Remarquons aussi le rapport des bardes aux devins ou prophètes; le caractère prophétique est un caractère essentiel de la poésie des bardes sur lequel nous reviendrons.

Outre les bardes classés par Strabon avec les druides et les devins, il y avait chez les Gaulois des bardes guerriers; outre cette poésie sacerdotale, il y avait une poésie belliqueuse. C'est ce qu'attestent Elien, Ammien Marcellin, Festus et cette belle apostrophe de Lucain : « O vous qui envoyez à l'immortalité les noms et les ames de ceux qui sont morts vaillamment, bardes, vous avez fait entendre des chants nombreux. »

Le mot nombreux (*plurima*) prouve qu'à la connaissance de Lucain, cette portion martiale de la poésie des bardes était considérable.

Lucain est loin de traiter les chants des bardes avec ce mépris dont les Romains étaient prodigues pour tout ce qui venait des peuples barbares. Le Celtibère Lucain paraît avoir eu une certaine

sympathie pour la poésie gauloise; les traditions druidiques ne lui étaient pas entièrement étrangères, et il semble s'en être une fois inspiré dans sa description de la forêt de Marseille (1).

« C'était un bois sacré (2) inviolé depuis des siècles; des rameaux entrelacés enveloppaient l'air ténébreux et les froides ombres de ces profondeurs sans soleil. Les Pans agrestes, les Sylvains rois des forêts, les nymphes, n'habitaient pas ce lieu. Il était consacré à des dieux et à des rites barbares; des autels s'y élevaient pour d'effroyables holocaustes; chaque arbre avait été lavé de sang humain. Là, si l'antiquité qui vit les dieux mérite quelque créance, les oiseaux craignent de se poser sur les rameaux, les bêtes sauvages de se coucher dans les fourrés; jamais le vent ne descendit sur ces forêts, ni la foudre que secouent les noires nuées; les arbres immobiles et muets recèlent une horreur étrange; une eau noire ruisselle de mille fontaines; des troncs informes et taillés sans arts sont les tristes simulacres des dieux; leur difformité même, et la pâleur du bois pourri, épouvantent; on redoute ces dieux dont les figures sont inconnues; on tremble devant eux, d'autant plus qu'on les ignore.

« La tradition raconte que souvent la terre s'ébranle et les profondes cavernes mugissent; que les ifs se prosternent et se relèvent soudain; que la forêt, sans se consumer, resplendit des lueurs d'une incendie; que des dragons se glissent à l'entour des rameaux qu'ils embrassent. La religion de ces peuples n'ose approcher de ce bois; ils l'ont cédé à leurs divinités. Lorsque Phœbus est au somment de sa course, ou que la sombre nuit remplit le ciel, le prêtre lui-même pénètre en tremblant sous ces ombrages : il a peur d'y rencontrer son dieu. »

Plusieurs traits de cette description ont un caractère lugubre et fantastique, inconnu à la poésie romaine. On y reconnaît un génie plus sombre, plus barbare, et quelques traits qui semblent empruntés aux superstitions gauloises. C'est un écho de la poésie druidique dans l'imagination de Lucain.

Revenons à nos bardes.

Les bardes ne composaient pas seulement des hymnes religieux

(1) Liv. III, v. 398.
(2) Une forêt druidique.

et des hymnes guerriers, ils composaient aussi des chants satiriques.

Diodore de Sicile dit positivement qu'ils louent les uns et raillent les autres. L'épigramme est aussi ancienne que le panégyrique; à toutes les époques, il y a la poésie qui raille en face de la poésie qui loue. Momus figure, dans l'Olympe antique, et Loki, dans l'Olympe scandinave ; le même siècle vit naître l'Iliade et le Margitès. Les chants exaltés des troubadours furent contemporains des sirventes moqueurs.

Mais rien ne correspond plus exactement aux trois genres de la poésie gauloise que les trois sortes de poésie dont les scaldes de la Scandinavie fournissent des exemples.

En effet, l'Edda contient des poésies mythologiques et cosmogoniques, dont les auteurs furent ou des scaldes prêtres ou des scaldes affiliés aux prêtres de la nation, écrivant sous une influence religieuse et sacerdotale. On possède en outre des chants nombreux de scaldes guerriers; ces chants sont analogues aux chants belliqueux mentionnés par Lucain. Enfin, les sagas scandinaves renferment une foule de chants satiriques ; ceux-ci ont même un nom particulier (*nidungr visu*).

D'après cette corrélation de divers genres de la poésie des bardes avec ceux que présente la poésie des scaldes, on peut, jusqu'à un certain point, se former une idée des monumens de la première qui ont péri, par les monumens de la seconde qui subsistent.

On est d'autant plus autorisé à faire ce rapprochement, qu'on trouve chez des bardes gallois du VIe siècle certaines images qui semblent empruntées aux scaldes.

Le barde Aneurim a composé un chant où se trouvent ces mots (1) : « Il a rassasié les aigles noirs, il a apprêté un festin aux oiseaux de proie. » N'est-ce pas le refrain favori des scaldes, que le chantre des *Martyrs* a éloquemment rappelé dans le bardit de son admirable bataille des Francs? N'est-ce pas comme si on entendait Ragnar-Lodbrok s'écrier au milieu des serpens auxquels on l'a livré. « Nous avons apprêté un festin abondant aux corbeaux, nous avons rassasié les oiseaux de proie. » Le barde ajoute : « La chair était préparée pour les loups plutôt que pour le banquet nuptial. » N'est-ce pas cette étrange association d'images de sang et

(1) Evan, *Some Specimens of the poetry of the ancient Welsh bards*, p. 72-75.

de volupté qui faisait dire à Ragnar : « Quand j'étais au milieu des lances, j'éprouvais une aussi grande joie que si j'avais serré dans mes bras une jeune fille éclatante de beauté? » Le barde et le scalde ne tiennent-ils pas ici le même langage?

Voilà pour la ressemblance; quant aux différences de caractère qui distinguent la poésie germanique de la poésie celtique, on les appréciera par les fragmens que je citerai de cette dernière.

Il paraît qu'il arriva aux bardes gaulois ce qui arrive en général aux organes de la poésie primitive; ils déchurent de la situation élevée qu'ils occupaient d'abord à côté des druides; ils tombèrent dans une position inférieure et précaire, dans la dépendance et sous le patronage des chefs des tribus gauloises. Cette situation sociale est d'autant plus à remarquer, qu'elle se reproduit avec des analogies frappantes partout où les bardes ont subsisté : dans le pays de Galles, en Irlande et en Écosse.

Une anecdote, rapportée par Athénée, d'après Possidonius, qui visita la Gaule, montre ce que cette relation des bardes et des chefs gaulois était devenue environ cinquante ans avant la conquête de César.

A cette époque, c'était l'usage parmi les chefs gaulois de rassembler dans les festins un grand nombre de bardes, et la munificence à leur égard était une vertu que leurs louanges, comme on va le voir, ne manquaient pas d'exalter. Luerius ou Luernius, roi des Arvernes, passait pour le plus magnifique des rois de la Gaule; il était la providence des bardes et leur héros. « Un jour, dit Possidonius, qu'il avait donné un grand repas, un certain poète barbare, s'étant attardé, trouva Luerius qui partait; alors allant à la rencontre de Luerius avec des chants, il se mit à exalter le mérite du chef et à déplorer son propre retard. Luerius charmé demanda une bourse d'or et la jeta au poète, tandis qu'il courait à côté du char. Le poète, l'ayant ramassée, recommença ses hymnes, disant : « Les vestiges de ton char sur la terre font germer l'or et les bienfaits. »

L'attitude du barde, courant auprès des roues du char, à peu près comme les mendians qui suivent en chantant une chaise de poste à la montée, et remerciant par des louanges outrées de la bourse qu'on a bien voulu lui jeter; cette attitude n'offre rien de fort élevé; on y sent la dégradation où étaient déjà tombés, si

ce n'est tous les bardes, au moins un certain nombre d'entre eux; ces bardes, dont l'emploi primitif était d'enseigner la puissance des dieux, de donner l'immortalité aux braves, ou de prophétiser l'avenir.

Possidonius dit encore : « Quand les chefs vont en guerre, ils mènent avec eux une suite de gens qu'on appelle parasites. Ces gens, qui mangent à la table de leur patron, chantent ses louanges, non-seulement au peuple qui se rassemble autour d'eux, mais encore à tous ceux qui veulent bien les entendre en particulier. » Voilà une véritable dépendance personnelle, une sorte de domesticité, de vassalité, à laquelle sont réduits ces bardes attachés à la personne du chef.

On voit donc que les chefs gaulois avaient des bardes attachés à leur personne, les suivant partout, enflammant leur valeur pendant le combat, et la célébrant après.

C'est ainsi que les rois scandinaves avaient leurs scaldes attitrés. Saint-Olaf en plaça quatre autour de lui avant la bataille de Sticlarstadt, afin, leur dit-il, qu'ils vissent de près ce qu'ils auraient à chanter. Il en était de même des rois de la Grèce dans les temps héroïques. Agamemnon laissa son poète auprès de Clytemnestre, et ce ne fut qu'après avoir tué le chantre divin qu'Égiste parvint à séduire la reine d'Argos. Il était le poète d'Ulysse, ce Phémius que les prétendans forçaient à chanter dans leurs festins insolens, et, qui, au souvenir de son maître, interrompait ses chants par des larmes. Enfin, le barde avait une place déterminée, et pour ainsi dire un rang officiel dans la hiérarchie domestique de la petite cour des rois du pays de Galles et d'Irlande.

C'est aux bardes de ces deux pays et à ceux de l'Écosse que nous allons nous adresser pour compléter les données insuffisantes que les anciens nous ont laissées sur les bardes gaulois.

Nous commencerons par celle de ces contrées qui est la plus voisine de notre patrie, par le pays de Galles ou Cambrie. C'est là que le bardisme s'est le mieux développé, s'est le plus complètement organisé, et s'est conservé le plus long-temps.

On trouve le bardisme établi de temps immémorial dans la Grande-Bretagne. Selon les traditions galloises, l'inventeur du chant, de la musique, est aussi le fondateur du bardisme; c'est un personnage purement mythologique, père de la muse, et nommé

Tydain, qui pourrait bien être le Teutatès, le Mercure gaulois, inventeur des arts (1). Il est associé dans cette circonstance à Hu-le-Fort, qui paraît être le même qu'Hésus, le Mars gaulois. Ainsi, l'institution des bardes, dans le pays de Galles, se rattache par les traditions de son origine à la mythologie celtique.

Un rapport singulier des bardes gallois avec les druides, c'est le caractère pacifique inhérent à la condition de barde. Les druides, semblables en cela au clergé catholique, étaient dispensés de prendre part à la guerre, et dans le principe les bardes gallois étaient entièrement étrangers aux armes, à tel point que par le fait même de la guerre on abjurait la dignité de barde. Le bardisme, comme l'église, avait horreur du sang; noble pudeur du meurtre bienséante à la poésie et à la religion.

Les triades galloises fournissent des preuves de ce fait curieux: les triades sont des collections de noms propres et de souvenirs, la plupart fort anciens, groupés trois par trois; parmi ces triades il y a celle des trois plus grands traîtres, des trois plus célèbres amans, des trois femmes les plus belles; il y a aussi les triades des trois guerriers qui se sont faits bardes, et celle des trois bardes qui ont abjuré la condition de barde pour se faire guerriers.

Tel était l'état primitif du bardisme gallois; mais bientôt, par la force des choses, la guerre entra dans cette institution héritière de l'esprit pacifique des druides. Le barde Aneurim, dont je parlais tout à l'heure, était si peu étranger à la guerre, qu'il nous apprend lui-même dans son chant sur la fatale bataille de Cattraeth, comment il a survécu presque seul à tous ses compagnons; Merlin et Taliessin aussi étaient guerriers.

Le VIe siècle fut l'âge d'or des bardes gallois; ce fut la dernière époque de glorieuse résistance contre l'invasion saxonne pour la nation cambrienne et pour les Bretons du Nord, qui sont aussi célébrés par les bardes. On a les poésies authentiques de plusieurs bardes de ce temps (2). Les plus célèbres sont : Aneurim, Llywarch, Taliessin et Merlin (3).

(1) Owen, *Cambrian Biography*, 334.

(2) L'authenticité de ces poésies a été mise à l'abri de toute objection par l'excellente dissertation que M. Sharon Turner a placée dans le troisième volume de son *Histoire des Anglo-Saxons*.

(3) Merlin ou Myrddhin. La tradition lui attribue l'érection du monument gigantesque

Des idées qui semblent druidiques se rencontrent dans la poésie de ces bardes, tout chrétiens qu'ils sont. Telle est la croyance à la métempsycose, croyance gauloise, et sous ce rapport ils sont les derniers représentans de l'antique alliance des druides et des bardes.

Ces restes de druidisme conservés chez les bardes gallois expliquent l'animosité réciproque de ces bardes et du clergé chrétien. Saint Gildas, le Salvien de l'Angleterre, qui a écrit un petit livre plein d'une éloquence barbare sur la ruine de la Bretagne, parle avec colère et mépris de ceux qui préfèrent les accords des chantres profanes aux saintes mélodies de l'église. En revanche, Taliessin exprime son dédain pour l'ignorance des moines dans des vers qui semblent faire allusion à sa vieille science druidique. « Ils ne savent pas, dit-il, ce qui distingue le crépuscule de l'aurore; ils ne connaissent pas la direction du vent, la cause des agitations de l'air. » Taliessin cependant conclut chrétiennement : « Que le Christ soit mon partage! » Merlin disait : « Je ne veux pas recevoir les sacremens de ces odieux moines en robe noire; que Dieu m'administre lui-même les sacremens. »

Tous deux détestent les moines et acceptent le christianisme; Merlin semble l'accepter philosophiquement.

Ces sorties anti-monacales ont dû contribuer à faire de Merlin un sorcier, mais sa gloire de poète eût suffi pour lui donner sa renommée d'enchanteur. Ainsi Virgile à Naples est un magicien; dans l'origine, entre les enchantemens de la magie et les enchantemens de la lyre, il existait une parenté qu'attestent les affinités du langage. On sait qu'en latin *carmen* signifie à la fois un charme et un chant. Les langues du nord offrent de semblables analogies (*runor*, *lioth*); la tradition populaire a conservé pour Merlin et pour Virgile le souvenir de cette association primitive de l'idée du magicien et de l'idée du poète.

Il y eut quelque chose de plus dans la métamorphose qui fit du barde gallois un devin, un prophète, l'auteur enfin des prédictions qui ont rendu au moyen-âge le nom de Merlin si célèbre. Après

de Stone-Enge. Ayant tué son neveu par mégarde, il devint fou de douleur, et se réfugia dans une forêt. Là, il composa ses poésies dans les intervalles de son délire. Quelquefois on distingue deux Merlin; mais je crois qu'il n'a existé qu'un seul personnage de ce nom, héros unique de deux versions d'une même légende.

les désastres du règne d'Arthur qui apportèrent les Saxons au cœur de la Cambrie, et décidèrent la question entre les anciens possesseurs du sol breton et les nouveaux conquérans germains, il resta dans le petit pays cambrien, une foi opiniâtre à la résurrection future de la nationalité bretonne et une invincible espérance. Les bardes se firent les apôtres de cette foi, les prophètes de cette espérance; déjà autrefois les druides, dans la révolte du Gaulois Vindex, mêlaient à leurs exhortations belliqueuses la prédiction de l'affranchissement de la Gaule et de la chute de l'empire romain; de même les bardes cambriens transmirent de siècle en siècle dans leurs chants des prophéties patriotiques, inspirées par cette attente indomptée qu'elles nourrissaient.

Jamais poètes ne furent plus complètement identifiés aux sentimens populaires que les bardes cambriens. Jamais poésie ne fut plus profondément nationale que la leur. Les habitudes prophétiques que la poésie des anciens bardes gaulois pouvait devoir à leur commerce avec les devins et les druides furent ravivées par la situation politique d'un peuple qui ne vivait que dans l'avenir. Les bardes se refirent devins pour prédire cet avenir, pour annoncer le retour d'Arthur qui devait reparaître et affranchir son pays. Les bardes furent prophètes à la manière des prophètes juifs, annonçant de même un sauveur, un Messie, un libérateur de la nation opprimée. De là vint la grande célébrité de Merlin, dont le souvenir se liait avec celui d'Arthur; de là les prédictions mises sous son nom à diverses époques, et qui étaient des vœux d'indépendance ou des menaces d'insurrection.

Merlin lui-même avait dit : « Les Cambriens seront triomphans, leur chef sera illustre; chacun aura son droit, les Bretons seront dans la joie (1). »

Dès 630, un barde annonçant que le pays serait sauvé quand l'ennemi viendrait dans ses entrailles, disait : « C'est Merlin qui l'a prédit! » Voici avec quelle énergie ce barde prophétisait la ruine des Saxons et la renaissance de la nationalité bretonne.

« Le chant prophétique le déclare : le jour arrivera où les hommes de Cambrie s'assembleront unanimes dans leur résolution, avec un seul dessein, un seul cœur. Alors l'étranger s'éloignera; alors

(1) Avellanau de Merlin, cité par Sh. Turner. *Hist of Anglo-Saxons*, t. III, p. 384.

le païen sera mis en fuite; et je le sais certainement, le succès nous attend, quelle que soit la chance du combat. Que le Cambrien se précipite comme l'ours des montagnes pour venger le meurtre de ses ancêtres, que tous serrent en faisceau les pointes de leurs lances, que chacun oublie de protéger le corps de son ami, qu'ils multiplient les crânes vides de cervelles des nobles Germains, qu'ils multiplient les femmes veuves et les coursiers sans cavaliers, qu'ils multiplient les corbeaux avides devant les pas des guerriers vaillans (1). »

Au Xe siècle, le roi Hoel-le-Bon voulut réorganiser l'ancienne existence cambrienne. Dans ce but, il forma des coutumes du pays un corps de législation que nous possédons encore; les bardes tiennent une place assez considérable dans cette législation. On peut tirer des chapitres qui les concernent quelques traits naïfs et piquans (2). D'abord la loi interdit au barde de s'occuper d'autre chose que de son art. Est-ce par respect pour cet art, ou par tout autre motif? Les bardes font là, comme chez les Gaulois, partie de la petite cour des chefs, ils y occupent un rang distingué. Il y a quatorze personnes qui ont le droit de s'asseoir à la table du chef, et parmi elles sont deux bardes, le barde domestique, dont la situation est assez semblable, mais cependant supérieure à celle des bardes parasites attachés aux chefs gaulois, et le barde de la chaise, le barde à qui appartient le droit de la chaise; sorte de barde lauréat, chef des bardes, comme il y eut depuis le roi des ménestrels. La condition de barde domestique n'est point mauvaise dans la législation d'Hoel. « Il possèdera une terre libre, le roi lui donnera un vêtement de laine, et la reine un vêtement de lin. Aux trois fêtes principales, il sera assis auprès du préfet du palais, qui lui présentera la harpe (étiquette honorable pour le barde domestique). Quand des chants seront demandés, le barde à qui appartient le droit de la chaise chantera d'abord les louanges de Dieu, puis celles du roi dans le palais duquel il se trouvera, et si ce roi n'est pas là pour être célébré, les louanges d'un autre roi : » droit de priorité, assez naturel, que le roi prélevait sur la louange de son barde. « Après que le

(1) *Cambrian Register*, 1796, p. 562.
(2) Leges Walliæ ecclesiasticæ et civiles Hoelii boni. Londres, 1730, pag. 33.

barde de la chaise aura chanté, le barde domestique chantera un troisième chant, différent des deux premiers. Quand la reine voudra entendre un chant, le barde domestique sera tenu de lui en chanter un à son choix, mais à voix basse, à l'oreille, pour que la cour n'en soit pas troublée. » On avait pris de prudentes précautions contre l'incommodité d'un chant trop prolongé ou trop bruyant.

Quant aux appointemens du barde royal, les voici :

« Quand le barde royal ira piller avec les serviteurs du roi, s'il chante devant eux, il aura le meilleur taureau du butin, et au jour du combat, il chantera devant eux la monarchie bretonne; » — c'est, de siècle en siècle, le sujet perpétuel des chants du barde; — « le roi lui donnera un damier d'ivoire, et la reine un anneau d'or; » d'après une autre version, « une harpe; et il ne la cédera ni gratis, ni pour de l'argent à personne.

« Il conduira chez le roi un homme qui fera injure à un autre, et tout homme qui aura besoin d'appui. » Belles fonctions du barde, qui tiennent à son affinité primitive avec le druide arbitre des différends, et se rattachent à ce caractère pacifique et pacificateur, qui interdisait la guerre à ceux dont la mission était le chant.

« Si le barde demande quelque chose du roi, qu'il chante un chant; si d'un homme noble, qu'il chante trois chants; si d'un plébéien, qu'il chante jusqu'à la nuit. »

Singulière disposition ! la loi veut-elle faire entendre par là que le barde n'est pas seulement l'homme du prince, que le poète appartient à tout le peuple?

Ce qui détermine, avec le plus de précision, l'importance personnelle du barde, c'est la valeur de l'amende que l'on paie pour le mal qu'on lui fait.

« Une injure faite au barde domestique est évaluée six vaches et cent vingt deniers; son meurtre est estimé cent vingt-six vaches. » C'est fort cher, d'après le tarif de la loi galloise. C'est le prix de quelques personnages assez importans, et aussi, il faut l'avouer, de quelques-uns qui ne le sont guère. C'est le prix du préfet de la vénerie, du juge domestique, du préfet de l'écurie, de celui qui prépare l'hydromel, du médecin, de l'échanson..... enfin du cuisinier de la reine.

Les lois germaniques contenaient des dispositions analogues. La loi des Ripuaires dit : « Que celui qui blesse la main du harpeur

paie quatre fois plus que pour un autre. » Tels étaient les priviléges que faisait à la muse la loi barbare.

Le chef des bardes, personnage plus élevé que le barde domestique, est encore mieux traité par la loi galloise.

« Il recevra une double portion de butin; il aura une double part dans les dons royaux, dans les largesses faites à l'occasion du mariage de la fille d'un chef; il recevra cent vingt-quatre deniers de tout chanteur qui quitte la corde de soie, et devient chanteur aulique. »

On voit là une sorte de degrés académiques et comme des droits attachés à ces degrés, et prélevés par le chef des bardes.

Enfin la harpe a sa législation comme le barde, et le prix que la loi reconnaît à l'une, achève de déterminer l'importance de l'autre.

« La harpe du chef des bardes vaut cent vingt deniers, autant que celle du roi. »

C'est un prix très élevé en le comparant au prix des autres objets que la loi mentionne. 120 deniers, c'est le prix du grenier du roi, tandis que la maison du vilain n'est estimée qu'à 10 deniers, la charrue à 11 deniers; enfin, voyez combien la harpe pacifique du barde était placée au-dessus de l'arme du guerrier; tandis que la harpe du chef des bardes vaut 120 deniers, la lance n'est évaluée qu'à 4 deniers. Une loi galloise exceptait la harpe de la vente du mobilier que l'on faisait après la mort du possesseur; enfin, l'usage de donner l'investiture au barde par la harpe s'est conservé fort tard; c'était un droit, un privilége féodal, attaché à certaines propriétés; on voit dans les titres de la terre de Kames : *Citharæ argenteæ dispositio pertinet ad hanc baroniam*, — à cette baronnie appartient le droit de conférer la harpe d'argent.

Depuis Hoel le législateur jusqu'à Édouard Ier, pendant près de quatre siècles, l'institut des bardes, subsiste avec honneur. On trouve dans cette période un assez grand nombre de petits chefs gallois qui sont bardes, et dont on possède les poésies. Nous n'en sommes plus à la sévérité antique, qui ne permettait pas de cumuler l'emploi de guerrier et celui de barde. Owen, qui vivait en 1160, vante ses exploits et ceux de ses compagnons dans des chants un peu moins emportés, un peu moins sombres que les chants des scaldes, où cependant la gaieté, quand elle s'y ren-

contre, est mêlée de farouches plaisanteries que les scaldes ne désavoueraient pas. Owen dit à son échanson : « Apporte-nous du vin (1), du meilleur, ou ta tête sera abattue. » Joyeuseté de table un peu sombre et assez dans le goût scandinave. Un passage d'un barde nommé Moke (1240) montre avec naïveté comment les bardes envisageaient à cette époque leur position auprès des chefs gallois.

« Nous, bardes du pays breton, notre prince nous convie au 1er janvier, et chacun, selon notre rang, nous nous livrons à la joie, recevant de l'or et de l'argent pour notre récompense. »

Il termine ainsi l'éloge de son prince :

« Heureuse la mère qui t'a porté, car tu es sage et noble, tu distribues largement de riches habits, de l'or et de l'argent, et tes bardes te célèbrent parce que tu les fais asseoir à ta table et leur donnes tes chevaux. Moi-même, j'ai été récompensé de mon don de poésie par de l'or et une distinction flatteuse, et si je désirais que mon prince me fît cadeau de la lune, il me la donnerait certainement. »

On voit que si le barde montre une avidité un peu empressée pour l'or, l'argent et la table de son patron, du moins il ne manque pas de confiance dans sa libéralité.

Au XIVe siècle, la poésie des bardes, s'éloignant toujours plus de sa sévérité primitive, tourne, sous l'influence de la chevalerie qui pénètre partout, à la mollesse et à la galanterie. Les bardes soupirent comme des ménestrels. Un d'eux, Howel, en 1310, adressait à sa belle des stances où la grace est souvent mêlée à l'afféterie. J'aime assez qu'il lui dise : « Tu es semblable au flocon de neige que le vent chasse devant lui ; tu as la blancheur de la vague qui se brise. » Je suis encore en pays celtique, je me crois chez Ossian. Mais quand le barde ajoute : « Si tu me demandais mes yeux, ô toi qui es le soleil d'une vaste contrée, je m'en séparerais volontiers pour te plaire, tant est grand le mal que je souffre..... Ils me sont une cause de peine quand je regarde les murs polis de ta demeure et que je te contemple belle comme le soleil levant. »

Je crois voir l'affectation du madrigal poindre au sein de la poésie des bardes, que viennent envahir les raffinemens de la litté-

(1) Evan, *Welsh Bards*, p. 8.

rature provençale déjà corrompue. Je pense à Théocrite, dont le cyclope offre aussi à Galathée son œil. Le chantre gallois du XIVe siècle, qui certes n'avait pas lu Théocrite, se rencontre avec lui dans ce trait de simplicité cherchée, de naïveté maniérée. On est plus étonné de le trouver chez un barde que chez le poète qui travaillait ses élégantes pastorales pour la cour efféminée et savante des Ptolémées.

Mais ce qui, à cette époque comme aux époques précédentes, faisait la force de la poésie des bardes gallois, c'étaient ces prophéties que leurs chants renouvelaient sans cesse, ces prophéties d'un avenir d'indépendance et de gloire, ces prophéties de la Cambrie délivrée, de l'Angleterre reconquise par la race bretonne. Les prédictions, les menaces que nous avons recueillies de la bouche du barde du VIIe siècle ne s'étaient jamais interrompues. Comme les druides au temps de Vindex prophétisaient la chute de l'empire romain, les bardes annonçaient la chute des rois anglo-normands. On faisait encore parler Merlin, on mettait sous le nom révéré du barde-prophète toutes les espérances de la race déchue.

Giraud de Cambrie, évêque un peu infidèle à la cause du clergé national, et qui a laissé sur son pays des détails assez curieux, se plaint que, de son temps, on altérait, on falsifiait les prophéties de Merlin; c'est que les bardes en faisaient, de siècle en siècle, le véhicule des sentimens, des passions, des haines patriotiques de leur temps, et c'est à cause de cette étroite alliance du bardisme avec le patriotisme gallois qu'Édouard fut si atrocement cruel pour les bardes; il les fit pendre en masse. On sait que le massacre des bardes gallois a inspiré à Gray une ode magnifique où lui-même s'est enflammé, comme d'un souvenir, de cette poésie prophétique et vengeresse des anciens bardes. On peut comparer à l'ode de Gray, un chant d'un poète national et contemporain (1); chevalier, il crut à la chevalerie d'Édouard, et il suivit sa bannière; puis, ne pouvant résister au spectacle de l'abaissement de sa patrie, il rentra dans le pays de Galles, en souleva une partie contre Édouard, fut vaincu, fait prisonnier, et dans sa prison composa une élégie sur sa propre captivité et sur les revers de la Cambrie; lui-même était barde. Je citerai de ses plaintes celles qui

(1) Evan, *Welsh Bards*, p. 46.

portent précisément sur la décadence du bardisme, sur la misère à laquelle les bardes sont réduits au milieu de la misère générale du pays.

« A nos bardes nationaux sont interdits leurs divertissemens, leurs réunions accoutumées. Les bardes des deux cents régions se lamentent de n'avoir plus d'appui. O Christ! mon Sauveur! puissé-je descendre dans la tombe maintenant que le nom de barde est un vain nom, un nom mort. »

Tous les bardes ne périrent pas par la barbarie d'Édouard, et quand, aux premières années du xve siècle, un chef gallois, Owen Glendover souleva une dernière fois le pays de Galles contre l'Angleterre; quand les Gallois purent une dernière fois rêver le triomphe et l'indépendance de leur pays, l'insurgé national eut pour lui les bardes, et aussitôt les chants de Merlin, les poésies prophétiques, annonçant que le jour de la Bretagne était enfin arrivé, commencèrent à pleuvoir de tous côtés. Owen Glendover fut vaincu; sa défaite fut le dernier coup porté à cette poésie des bardes, dont la destinée fut à toutes les époques si intimément liée au destin de la patrie galloise. Henri IV interdit leurs assemblées, qu'ils purent reprendre sous Henri V. Ces assemblées remontaient à la plus haute antiquité. Elles se tenaient en plein air, auprès d'un monument druidique, et cette circonstance porte à en rattacher l'origine aux anciennes réunions des druides. L'usage s'en est continué dans le pays de Galles jusqu'à Élisabeth. Depuis lors, on a fait quelques tentatives, véritables anachronismes, mais anachronismes touchans, pour ressusciter cette ancienne coutume. La dernière de ces tentatives est de 1796. En 1796, on annonça qu'une assemblée de bardes aurait lieu à Clamorgan, dans le pays de Galles. L'autorité en prit ombrage; on craignait qu'il n'y eût là-dessous des menées démocratiques. On était en guerre avec la France, le nom de Bonaparte fut pour quelque chose dans l'effroi des shériffs du pays. On empêcha cette assemblée; ainsi, par un jeu étrange de la fortune, le fantôme du vieux bardisme gallois disparut devant l'ombre de Napoléon.

Je me suis arrêté un peu long-temps à l'histoire des bardes dans le pays de Galles, parce que les origines du bardisme en ce pays, se rattachent d'une manière frappante aux origines du bar-

disme gaulois, parce que sa vie toujours mêlée à la vie nationale, ne s'y est complètement éteinte qu'à une époque assez peu ancienne. C'était donc le théâtre sur lequel il était le plus important d'étudier le développement général, de l'institution et de la poésie des bardes; je serai beaucoup plus court en traitant des bardes de l'Irlande et de l'Écosse, dont les destinées ont été moins complètes et sont moins connues.

En Irlande, le bardisme est très ancien. Malheureusement tout ce qui tient aux antiquités de l'Irlande a été embrouillé outre mesure par les rêveries des antiquaires. Si on les croyait, il y aurait eu des académies en Irlande avant Jésus-Christ. Ce serait le roi Cormac, restaurateur de la fabuleuse académie de Tara, qui, antérieurement à l'introduction du christianisme, aurait institué les dix offices, confiés à dix personnages qui ne devaient jamais s'éloigner du roi (1). Les principaux étaient le druide pour prier et offrir des sacrifices en sa faveur, le chef des seigneurs pour le conseiller, un barde pour chanter les actions de ses ancêtres, un médecin pour prendre soin de sa santé, un musicien pour les divertir... De plus, chacun des nobles avait aussi son druide, son premier vassal, son barde, son juge. Ces quatre fonctions étaient rémunérées par des terres héréditaires dans les familles comme les fonctions elles-mêmes.

Cette organisation ne fut point l'œuvre du très douteux roi Cormac; mais tout porte à croire qu'elle était l'organisation primitive de chaque tribu irlandaise. Le poète avait là sa place marquée, comme dans l'antique commune indienne, agrégation primordiale, molécule sociale indestructible, qui a résisté aux innombrables conquêtes que l'Inde a subies. Chaque commune a son prêtre, son astrologue et aussi son poète (2). La fonction de poète est un office public, un élément fondamental de la petite communauté. Il en était de même dans l'ancienne Irlande; même après la conquête anglaise et l'introduction du christianisme, l'office de barde se transmit héréditaire dans quelques familles.

(1) Holland, *History of the druids*, p. 89.

(2) Les douze offices essentiels à la communauté sont le charpentier, le forgeron, le cordonnier, le mhar, espèce de watchman; le cordier, qui est aussi le bourreau, et se loue quelquefois pour assassiner; le potier, le barbier, le blanchisseur, le prêtre, *le poète*, le distributeur d'eau. Ces douze offices expriment avec une naïveté, que leur diversité rend très piquante, les besoins fondamentaux d'une société primitive.

Dans le mot irlandais *faidh* (prophète) s'est conservé l'équivalent et peut-être la racine du mot *vates*, par lequel Strabon désigne les devins qu'il associe aux druides et aux bardes. Du reste, il ne me semble pas que le caractère prophétique soit aussi inhérent aux bardes irlandais qu'aux bardes gallois. Chez les Irlandais, le barde semble plus occupé du passé que de l'avenir. C'est dans le passé que vit ce peuple. Le songe de la gloire fabuleuse de l'antique Erin a consolé ses fils rêveurs, comme l'espoir ardent de l'avenir a soutenu les fils patiens et opiniâtres de la Cambrie.

Aussi chez les Irlandais, le barde se confond avec le savant, le docteur (ollam), avec le chroniqueur et le généalogiste.

Les bardes irlandais sont aussi des hérauts d'armes comme les kérukes d'Homère; ils interviennent pour séparer les combattans. Est-ce encore un vestige de ce caractère pacifique primitivement inhérent au bardisme, et qu'il doit à son origine sacerdotale.

Quant au respect dont la personne du barde irlandais était l'objet, il n'y a dans les traditions irlandaises, qu'un exemple d'un barde mis à mort, et le chef qui s'est rendu coupable de ce crime est voué à l'exécration, il est arrivé à la postérité avec le nom de tête vile, tête déshonorée (1). Les vieilles lois irlandaises s'occupent du barde comme la loi galloise. Son vêtement et le vêtement de sa femme, sont évalués à trois vaches, ce qui est un taux assez élevé, relativement aux autres prix (2). La harpe du barde était en Irlande un objet important aussi bien que dans le pays de Galles; elle faisait partie des insignes de la cité royale. La harpe d'O'Brien a joué un rôle politique dans l'histoire irlandaise au XIe siècle (3). Cette harpe fut portée à Rome, elle resta dans les mains des papes jusqu'au XVIe siècle. Rome, dans l'intervalle, la confia à Henri II, comme un signe de son droit sur l'Irlande. L'Irlande devait se soumettre au possesseur de la harpe et de la couronne d'O'Brien. Puis cette harpe fut envoyée de Rome à Henri VIII, comme défenseur de la foi; on sait qu'il ne mérita pas long-temps

(1) Miss Brooke *Relicks of Irish poetry*, 142.
(2) Walker, *Historical Memoirs of the Irish bards*, 49.
(3) Walker, *ibid.* 61.

ce titre. C'est depuis cette époque seulement que l'Irlande a une harpe pour armoiries et pour symbole.

Les bardes irlandais eurent la direction patriotique que nous avons remarquée chez les bardes gallois. Ils la conservèrent jusque sous Élisabeth, et c'est ce qui attira sur eux la colère et le mépris de ses partisans et de ses serviteurs. Spenser, le célèbre auteur de l'apothéose allégorique et chevaleresque de *la Reine de Féerie,* disait d'eux : « Il y a parmi les Irlandais une certaine classe de personnages appelés bardes, dont la profession est de mettre en relief, dans leurs rhythmes, la louange et le blâme. Ils sont tenus en si haute estime et réputation, que nul ne leur ose déplaire, dans la crainte, s'il les offensait, de s'attirer leurs invectives et d'être déshonoré dans la bouche des hommes. Leurs poèmes sont reçus avec un applaudissement général, et chantés aux fêtes et aux assemblées par d'autres personnes dont c'est la fonction particulière et qui sont aussi récompensées par des dons et une grande renommée. Les bardes irlandais choisissent rarement les actions des hommes de bien pour sujet de leurs éloges. Mais celui qu'ils trouvent le plus désordonné dans sa conduite, le plus dangereux et le plus désespéré dans tout ce qui constitue la désobéissance et la rébellion, ils le rehaussent et le glorifient dans leurs rhythmes, ils le vantent au peuple, et le proposent aux jeunes gens comme un modèle à imiter. »

Spenser, qui avait sa part de la conquête de l'Irlande, ne pouvait éprouver une grande sympathie pour les bardes qui poussaient à la rébellion le peuple conquis, ni pour ce que le poète élégant appelle dédaigneusement leurs rhythmes comme pour ne pas compromettre le mot de vers.

L'auteur un peu pédantesque de l'Arcadie, sir Philippe Sidney, se plaignait qu'en Irlande la vraie science fût pauvre et les bardes respectés (1).

Avec le temps, les anciens bardes ont été remplacés en Irlande par des mendians aveugles chantant de vieilles chansons et en composant de nouvelles, menant dans une sphère moins élevée une vie assez analogue à celle des bardes, allant demander l'hospitalité

(1) Walker, *Hist. mem.* 134.

aux petits propriétaires, aux fermiers, au lieu de s'asseoir à la table des rois du pays.

C'est ainsi qu'en Grèce il y a encore aujourd'hui des chantres mendians et aveugles comme Homère. On trouve en Irlande de pareils personnages jusqu'à une époque fort rapprochée de la nôtre; on en cite plusieurs qui ont vécu dans le XVIIe et le XVIIIe siècle; tel fut Carolan (1670), Cormac (1708). Le dernier qui ait eu quelque renommée est un certain Maguire, qui, en 1736, résidait à Londres près de Charing-Cross. « Sa maison était très fréquentée, dit M. Walker, et sa rare habileté à jouer de la harpe était un attrait de plus; le duc de New-Castle et quelques-uns des ministres venaient le visiter. Un soir, on le pria de chanter quelques airs irlandais : ils étaient plaintifs et solennels, on lui en demanda la cause; il répondit que ceux qui les composaient étaient trop profondément affligés du sort de leur patrie pour pouvoir en trouver d'autres; mais, ajouta-t-il, délivrez-la des fers qui pèsent sur elle, et vous n'aurez plus à nous reprocher la tristesse de nos chants. On s'offensa de cette effusion de cœur; sa maison fut désertée peu à peu, et il mourut le cœur brisé. »

Ce pauvre aveugle, musicien, chanteur, poète, et si fidèle au culte et aux douleurs de sa patrie..... c'est le dernier barde de l'Irlande.

Quant à l'Écosse, c'est le pays d'où nous est venu le nom du barde le plus célèbre, le nom d'Ossian.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans la discussion de l'authenticité des poèmes d'Ossian; je renverrai, pour l'examen de cette question, à une belle leçon de M. Villemain, et à celles que M. Fauriel a consacrées à Ossian dans son excellent cours de l'année dernière, dont nous pouvons espérer la prochaine publication. Je me bornerai à rappeler sommairement le résultat de la discussion.

Macpherson a été certainement de mauvaise foi en donnant comme authentiques des poèmes qu'il avait composés de morceaux conservés par la tradition et qui ont été retouchés, altérés et interpolés par lui. Le comble de la mauvaise foi a été de retraduire en gallique le texte anglais qu'il avait publié, créant ainsi un original menteur d'après une copie falsifiée.

Macpherson a donc construit son Ossian, mais les matériaux

existaient. Une enquête solennelle ayant été instituée, on a constaté l'existence, non, il est vrai, d'un seul des poèmes donnés par Macpherson, mais de la poésie ossianique qu'il n'avait pu inventer. On fabrique un ou plusieurs poèmes au moyen de fragmens qu'on arrange ou dénature, on ne fait pas une poésie de toutes pièces; on en peut combiner et modifier les élémens, on n'en saurait créer la substance.

Il faut même ajouter qu'on a retrouvé dans les montagnes d'Écosse quelques parties des poèmes publiés par Macpherson sous le nom d'Ossian, entre autres, la fameuse invocation au soleil dans Carthon, un des passages dont on se croyait le plus autorisé à nier 'authenticité à cause de certains détails qui rappellent Milton; ce qui prouve qu'il y a souvent autant d'imprudence à rejeter trop vite qu'à admettre trop légèrement.

Si Macpherson n'a pu créer le fonds de la poésie ossianique, les mœurs dont cette poésie offre le tableau n'ont pas été inventées par lui; ces mœurs ont existé au moins dans la tradition, et cette tradition doit reposer sur quelque chose.

Il est vrai qu'un des caractères de la poésie ossianique, c'est un singulier vague en tout ce qui tient à l'existence extérieure des héros. Ce caractère, par lequel cette poésie se distingue de toutes les poésies primitives en général si précises, si arrêtées, peignant d'une manière si saillante les habitudes, la physionomie, le genre de vie des populations, au sein desquelles elles se produisent, ce caractère, particulier aux poésies d'Ossian, et dont il n'est pas facile de rendre raison, s'oppose, ainsi que le degré d'altération où elles nous sont parvenues, à ce que nous puissions nous faire, par elles, une idée nette de l'existence des bardes calédoniens, bien que les bardes y interviennent souvent.

Cependant nous avons lieu de croire fidèles le peu des traits qu'elles nous présentent; car ils sont assez conformes à ceux que nous ont fournis d'autres documens plus authentiques et plus précis.

Chez Ossian, il n'y a pas de prêtres, parce qu'il n'y a pas de Dieu. S'il est resté quelque chose des druides, ce sont ces *pierres du pouvoir* auxquelles s'attache une vague terreur; du reste, il n'y a d'autre religion que la religion des morts. Au-dessus de la

tête du triste enfant de Morven, point de ciel, mais des nuages; point de divinités, mais des ombres.

Il semble que l'ancienne religion des druides, en se retirant, a laissé un vide où la religion chrétienne n'est point entrée, et que le vide s'est rempli de fantômes!

Dans cette absence de toute religion, toute trace du rôle religieux des bardes a complètement disparu. Comme dans le pays de Galles et en Irlande, ils sont tantôt des hérauts de paix et de concorde, tantôt des chantres belliqueux. Quand un étranger arrive, avant de lui demander son nom, ils vont l'inviter aux joies du festin; s'il apporte la guerre, ils se placent sur la colline, et enflamment le courage des combattans. Après la victoire, assis près du chef sur la bruyère, autour du chêne brûlant, ils célèbrent sa gloire et la gloire de ses aïeux.

Le ton grave et triste de la poésie ossianique n'y laisse jamais retentir d'accent satirique et moqueur. Ici le caractère dominant du barde est un caractère mélancolique; le type peut-être idéal du barde calédonien, c'est Ossian; c'est un vieux guerrier aveugle, le dernier de sa race, se levant dans la nuit parce qu'il a entendu les armures de ses pères frémir aux murs de la salle abandonnée ou leur voix se plaindre dans les vents, détachant sa harpe suspendue près de son bouclier, et chantant dans les ténèbres, aux murmures du torrent, les exploits de son père, la mort de son fils, les hauts faits de sa jeunesse, les joies et les combats des jours qui ne sont plus.

L'Irlande dispute à la Calédonie son barde. L'Irlande réclame Ossian et Fingal, et il paraît que l'Irlande a raison. Si Fingal et Ossian ont vécu quelque part, c'est dans Erin. Les demêlés de la tribu de Finn et de la famille de Morni, tels que la raconte la vieille poésie irlandaise, semblent se rattacher à quelque vérité historique et locale. Les poésies irlandaises ont un caractère un peu moins indéterminé que les chants calédoniens; elles semblent tenir de plus près à la réalité. C'est en se transplantant ou se dépaysant dans les montagnes d'Écosse que ces traditions natives d'Irlande ont perdu sur un sol étranger leur consistance et leur physionomie, et sont devenues elles-mêmes vaporeuses et vagues comme les brumes de leur nouvelle patrie et comme les ombres qui les habitent.

Les poésies irlandaises où figure Ossian, ont conservé à leur manière le souvenir d'un moment remarquable de la destinée des bardes; le moment où ils eurent à lutter contre le christianisme qui venait avec ses dogmes et ses chants leur disputer l'imagination et l'ame des peuples. Ce conflit curieux est indiqué naïvement dans un dialogue touchant, bien que parfois burlesque, entre Ossian, le barde par excellence, et saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande (1).

Ici, comme en Écosse, Ossian a survécu à tous les rois, à tous les héros, avec lesquels sa glorieuse vie s'est écoulée. Son père, son fils, sont morts; tous ses amis sont morts; et voilà qu'on veut dans ses derniers jours lui faire adopter une croyance nouvelle. Le vieux barde est obligé de se soumettre, seulement il murmure, il se plaint que sa force soit épuisée, qu'il ne puisse mettre à la raison ceux qui l'ont converti un peu malgré lui, qui le font jeûner, qui le fatiguent de leurs psalmodies et de leurs cloches, auxquelles il préfère ses chants guerriers. Ossian témoigne énergiquement sa mauvaise humeur à saint Patrice. Saint Patrice, en missionnaire habile, prie d'abord Ossian de lui faire entendre ses chants; Ossian profite de cette politesse du saint; il lui récite les hauts faits de sa jeunesse et les exploits de Fingal. Patrice, alors, lui dit brutalement que Fingal est en enfer. « Si les héros de mon temps vivaient, reprend Ossian, ils le tireraient d'enfer malgré Dieu. Mais crois-tu donc que Dieu traite de la sorte le magnanime Fingal? Eh bien! Fingal est meilleur que lui; car si ton Dieu était prisonnier, il le délivrerait. »

Cette étrange discussion ne nous montre-t-elle pas sous une forme naïve la résistance des anciennes traditions aux nouveaux enseignemens, les luttes qui durent avoir lieu entre les bardes et les missionnaires chrétiens.

Enfin, cette poésie, qui par moment touche au comique, n'a-t-elle pas avec moins de charme peut-être plus de vie que celle de l'Ossian calédonien? N'accuse-t-elle pas des rapports plus manifestes, une situation plus déterminée?

Mais quelle qu'ait été l'origine des poésies ossianiques, il est certain que le bardisme a subsisté dans les montagnes d'Écosse jus-

(1) Miss Brooke, *Relicks of Irish poetry*, 73.

qu'à la fin du dernier siècle; l'institution des bardes était encore parfaitement organisée parmi les tribus de montagnards qui prirent part à l'expédition du prétendant, et le barde était encore à cette époque un personnage social ayant un rang marqué, un revenu fixe en terres, seul genre d'appointemens que puisse donner une société peu avancée, à défaut d'un privilége sur le butin, tel que celui qu'accordait au barde la loi galloise. Les chefs des clans écossais s'entouraient encore de leurs bardes, à l'époque dont je parle, comme le pouvaient faire les chefs gaulois aux époques les plus reculées (1). Mais le rôle même que les montagnards écossais jouèrent dans cette guerre, amena la désorganisation de l'antique existence du clan, et en même temps la destruction de l'institution des bardes qui en était une portion essentielle. Ainsi, au moment où le nom du barde calédonien devenait populaire, où la poésie calédonienne, en dépit et peut-être à cause des altérations qu'elle avait subies, devenait un objet d'admiration et d'engouement, la source de cette poésie tarissait pour jamais, et les derniers bardes mouraient de misère et d'abandon dans quelques vallées ignorées de l'Écosse.

Nous arrivons à la Gaule : que sont devenus ses bardes?

La Gaule fut primitivement le principal séjour des anciens bardes, et c'est dans la Gaule que leur institution a eu le moins de durée, a laissé le moins de traces. Nous recueillerons avec un soin d'autant plus minutieux toutes celles que nous pourrons découvrir.

L'existence des bardes était liée à celle des druides. Or, les druides se firent tolérer par les empereurs en associant les divinités gauloises aux divinités romaines, en faisant un amalgame souvent bizarre de la mythologie nationale et de la mythologie des conquérans. Grace à ce compromis volontaire, à cette confusion prudente, les druides évitèrent la persécution, et jouirent même de quelques honneurs? On voit, dans Ausone (2), qu'au IVe siècle appartenir à une famille de druides était considéré comme la preuve d'une descendance illustre.

Un vers de Prudence, dans lequel il oppose *barde* à *augure*, mon-

(1) Voyez la vive peinture de la cour sauvage du Celte jacobite Fergus Mac-Ivor dans *Waverley*.

(2) *Professores*, IV et X.

tre qu'à cette époque on rattachait encore le bardisme à la science augurale des *vates* et des druides (1).

S'il s'est conservé quelque part en Gaule des bardes, et des bardes en possession des traditions druidiques, ce n'a pu être que dans l'Armorique, dans cette province soumise imparfaitement par les Romains, qui, après la conquête barbare, a formé pendant plusieurs siècles un état indépendant, et qui, malgré sa réunion à la France, est restée celtique et gauloise de physionomie, de costume et de langue, jusqu'à nos jours.

On peut donc admettre comme possible l'existence d'un barde armoricain du ve ou vi^e^ siècle, nommé Guinklan, dont on a cru, l'année dernière, avoir retrouvé les chants.

Il n'y a rien d'invraisemblable à ce que ses poésies se soient conservées dans l'abbaye de Landvenec, comme se sont conservées, dans le pays de Galles, celles de Taliessin, de Llywarch, de Merlin, et d'autres bardes gallois contemporains. Espérons que le manuscrit de Guinklan, s'il existe, sera livré à la publicité par un patriotisme breton bien entendu, et que notre Bretagne aura aussi son barde.

Mais en attendant ce barde légitime, la critique doit se prononcer sur l'hypothèse qui fait procéder les jongleurs et les trouvères des bardes, et qui fait naître une grande portion de la poésie chevaleresque (tout ce qui concerne le roi Arthur et la table ronde) des *lais bretons*, œuvre prétendue des bardes armoricains.

D'abord, il faut faire la part de ce qui, dans ces influences, si elles existaient, appartiendrait aux bardes du pays de Galles et à ceux de notre Bretagne.

En raison de la communauté de langue et de race qui unit nos Bretons de l'Armorique et leurs voisins du pays de Galles et de Cornouailles, par suite des émigrations nombreuses et des relations fréquentes que cette communauté a produites, il est advenu que les traditions de la Cambrie ont passé dans l'Armorique, s'y sont localisées, pour ainsi dire, au point que nos Bretons, s'abusant eux-mêmes par l'identité de leur nom et de celui des anciens habitans de l'Angleterre, ont fini par se persuader que Merlin et Arthur étaient leurs compatriotes, ont cru posséder le tombeau du

(1) ..... Bardus pater aut avus augur. *Apotheosis, contra unionistas*, v. 119.

premier, et ont attendu le second avec un espoir obstiné qui a été proverbial au moyen-âge sous le nom d'*espoir breton*.

Mais les traditions qui concernent Arthur et Merlin sont certainement galloises d'origine ; Arthur et Merlin ont vécu dans le pays de Galles et non en Basse-Bretagne. La mort d'Arthur est liée à la ruine de l'indépendance cambrienne ; l'attente de son retour, à la résurrection de cette indépendance. Il n'y a pas moyen de douter qu'Arthur ne soit un héros étranger à notre Bretagne, où ont été importés tout ensemble et son nom et l'intérêt glorieux que le sentiment national des bardes gallois avait attaché à ce nom.

Quant aux bardes armoricains, nous ne pouvons faire pour eux ce que nous avons fait pour ceux des autres pays celtiques, suivre de siècle en siècle leur destinée : la Bretagne est, au moyen-âge, si étrangère et si inconnue à la France, que nous manquons de renseignemens sur ses bardes, comme sur presque tout ce qui la concerne.

C'est de ces bardes inconnus et problématiques de la Bretagne qu'un homme très savant, M. Delarue (1), a voulu faire descendre les trouvères et les jongleurs. C'est dans certaines compositions bretonnes, dont le nom seul est connu, et qu'il suppose être l'ouvrage des bardes, dans les *lais bretons*, qu'il voit la source de presque toute la poésie chevaleresque du moyen-âge.

On peut affirmer que les bardes ne sont pour rien dans l'origine des jongleurs et des trouvères. Les jongleurs furent une continuation de ces personnages, tantôt mimes, tantôt joueurs de lyre, qu'on appelaient *joculatores*, d'où l'on a fait jongleurs. Le plus ancien personnage appartenant à cette classe, dont l'histoire moderne fasse mention, est ce joueur de lyre, *citharedus*, que Théodoric envoya d'Italie à Clovis. L'origine des jongleurs, comme leur nom l'atteste, est donc romaine et nullement celtique.

Les trouvères sont, dans le nord de la France, ce qu'étaient les troubadours dans le midi ; et les troubadours, aussi bien que les jongleurs, se rattachent aux restes de la culture gréco-romaine dans la Gaule méridionale. Aucun fait ne les rattache aux bardes.

Une autre question se présente. Quelle part les traditions galloises, soit qu'elles aient été seulement chantées par les bardes

(1) *Recherches sur les ouvrages des bardes armoricains*, par G. Delarue, 1815.

cambriens, soit qu'elles aient trouvé de l'écho chez nos bardes armoricains, quelle part ces traditions ont-elles eue à la formation de cette portion de la poésie chevaleresque, où figure Arthur, et qui est connue sous le nom de cycle de la Table-Ronde?

La part que les traditions galloises conservées dans les chants des bardes, dans les triades, dans les chroniques galloises, peuvent revendiquer dans le cycle de la Table-Ronde, n'a pas été encore exactement déterminée. M. Fauriel a parfaitement prouvé que le cycle de la Table-Ronde a emprunté ses principaux développemens, et en particulier tout ce qui se rapporte au saint Graal, à des sources qui n'ont rien de celtique.

Mais il est quelques personnages et quelques faits qui ont passé certainement de la tradition galloise dans l'épopée chevaleresque du moyen-âge. Seulement, dans ce passage, la physionomie de ces personnages et de ces faits s'est complètement métamorphosée. Ainsi Arthur, le petit chef cambrien, est devenu le conquérant du monde; le barde-prophète Merlin a été un sorcier, fils du diable, et amoureux d'une fée. Tristram, dont le nom est gallois, est devenu le beau Tristan.

Parmi les faits appartenant à la tradition cambrienne, qui ont servi de point de départ aux inventions romanesques, et que celles-ci ont multipliés et brodés à l'infini, j'indique l'histoire du meurtre d'Arthur par le ravisseur de sa femme, son neveu Mordret. Dans cette histoire, où noms propres, mœurs, caractères, tout est gallois, et qui se trouve dans les vieilles chroniques galloises, je crois découvrir en germe l'histoire de Tristan, amoureux de la femme de son oncle, et l'histoire de Lancelot et de Genièvre, qui n'est qu'une reproduction de celle de Tristan et d'Yseult. Tristan est un personnage gallois, auquel la poésie chevaleresque a donné une physionomie chevaleresque. Lancelot est un personnage purement chevaleresque mis à la place d'un personnage gallois dans la légende, dont il est le héros, et qui est calquée sur celle de Tristan. Le rapt héroïque et brutal de la femme d'Arthur, par Mordret, a fourni le thème d'une aventure d'amour, de laquelle la poésie chevaleresque s'est complu à tirer des variations infinies de galanterie et de tendresse, jusqu'à ce qu'elle en ait fait le délicieux récit qui devait perdre Françoise de Rimini, et que Dante devait éterniser.

Restent les *lais bretons*, dont on a fait grand bruit. Ce qu'il y a de plus décisif à leur égard, c'est le témoignage de Marie de France, trouvère du XIIe siècle, qui prétend leur devoir le sujet de plusieurs de ses fabliaux. D'abord il ne m'est point démontré qu'elle ait dit la vérité, car dans ses contes je ne vois rien de celtique, et chez elle je ne découvre aucune trace de la plus légère connaissance du breton; mais quand on supposerait à ces contes une origine bretonne,qu'en résulterait-il? Un seul d'entre eux se rapporte à un personnage de la Table-Ronde, les autres sont des fabliaux comme il pouvait s'en rencontrer partout, et il importe assez peu à l'histoire de notre poésie du moyen-âge, que ceux-ci soient venus de Bretagne en Normandie, comme le dit Marie de France, ou aient passé antérieurement de Normandie en Bretagne, comme je suis porté à le penser (1).

Voilà à quoi se borne, en y joignant quelques noms propres et le germe de quelques incidens romanesques, les emprunts faits par la vieille poésie française à des traditions celtiques.

Pour achever d'être juste, il faut ajouter qu'au moyen-âge une vague renommée de merveilleux s'attachait à notre Bretagne. On parlait au loin du tombeau d'Arthur, du perron de Merlin, de la forêt de Brocheliant, pleine de merveilles et de fantômes. Les vieilles forêts druidiques sont le type de toutes ces forêts ensorcelées, jusqu'à celle d'Armide.

De plus, le nom d'un instrument de musique fort employé des trouvères, et qu'ils appellent *la rote*, n'est autre chose qu'une altération du mot celtique *cruid*, qui désigne la harpe chez les bardes gallois et chez Ossian, et que Fortunat appelle *chrotta britanna*.

Ainsi les chants des bardes n'ont guère fourni à la lyre des trouvères que son nom.

Enfin, pour ne rien négliger de ce qui peut se rapporter aux bardes dans les coutumes particulières de la Bretagne, je rappellerai qu'elles offrent quelques traits qui paraissent remonter à eux. Nous savons, par les anciens, que les bardes figuraient dans les mariages, et, à l'heure qu'il est, il semble qu'il y ait des représentans des bardes dans ces solennités. Voici ce qui se passait, il y a

(1) Plusieurs d'entre eux font allusion à des croyances superstitieuses, qui, je crois, sont plutôt scandinaves que celtiques. Le mot *lied*, et en latin barbare *leudus*, a lui-même une origine germanique.

peu de temps, en Bretagne, et ce qui, je crois, s'y passe encore. Un orateur se place à la tête du cortége du marié, un autre se place sur le seuil de la porte de l'épousée. Celui-ci exalte les perfections de la jeune fille, celui-là exalte les mérites de l'époux; ce dialogue, qui vraisemblablement fut dans l'origine un chant alternatif, devient souvent une vive et longue altercation, qui finit quelquefois par des coups. Ce sont là, sans doute, des représentans fort indignes des anciens bardes gaulois; la prose, comme toujours, a remplacé la poésie; le discours a remplacé les vers. Dans quelques endroits, cet office est dévolu aux tailleurs, et ailleurs tout se réduit à un discours pédantesque du maître d'école adressé à la mariée. Ainsi va se dégradant toute poésie, et, en suivant le cours des siècles, on descend des druides et des bardes aux tailleurs et aux maîtres d'écoles.

J. J. Ampère.

ÉCRIVAINS

PRÉCURSEURS

DU SIÈCLE DE LOUIS XIV.

I.

GABRIEL NAUDÉ.

Il n'en est pas des grandes époques de l'art comme des hommes de génie qui y brillent : tout intéresse dans la vie de l'écrivain supérieur; on remonte volontiers, avec lui, le sentier de son enfance; on prend plaisir à le suivre dans ses développemens, à voir cette nature vivace se déployer à l'aise, et grandir dans les obstacles, jusqu'à ce qu'elle se soit imposée au monde. Mais les grands siècles littéraires ne jouissent pas du même privilége; on les accepte en général pour ce qu'ils valent, sans trop s'inquiéter de leurs premiers essais et des tâtonnemens de toute sorte qui se rencontrent partout au début. C'est que dans chaque phase de l'esprit humain, à mesure qu'il entre plus de personnages en scène, l'intérêt se reporte sur les derniers venus, et l'on oublie ceux qui, comme dans la tragédie classique, avaient fait l'exposition de la pièce. Il y a cependant ingratitude à ne s'occuper ainsi que des acteurs du premier plan, et à ne pas tenir compte de ceux qui ont ouvert la voie et servi d'anneau de transition entre deux époques de l'art. C'est ainsi qu'il en est arrivé pour

le XVIIe siècle. Les grands écrivains du règne de Louis XIV renièrent dédaigneusement ceux qui avaient bercé leur enfance. On aurait dû leur savoir gré de leurs tentatives, on aurait dû se souvenir qu'ils avaient appartenu à un temps difficile, où les commotions du siècle précédent agitaient encore les esprits, et où la science, confondue avec l'art, était impuissante, faute de but et d'esprit de critique. Le XVIe siècle avait légué au XVIIe les haines mal éteintes de la Ligue, l'écho de la parole brutale et populaire de Luther, le dogmatisme de Calvin, et le scepticisme tolérant et facile de Montaigne; lourd et accablant héritage qui eût affaissé l'intelligence, ou du moins l'eût dirigée en un autre sens, si la main puissante de Richelieu n'eût serré en un faisceau, et presque à les briser, les élémens politiques épars, et si Pascal n'avait enchaîné le Doute derrière le char de la Foi. Ceci posé, il est facile de concevoir qu'entre Luther et Bossuet, entre Bacon et Descartes, entre l'empirisme et l'idéalisme, entre Montaigne qui, ayant peur de la mort, se console en disant : que sais-je ? et Pascal qui, voyant à ses pieds l'abîme du néant, se retient à la religion avec une force surhumaine; il est facile de concevoir qu'il se soit trouvé, entre Charron et Malebranche, au commencement du XVIIe siècle, une école mixte et de transition, à demi croyante et à demi sceptique, à demi littéraire et à demi savante, qu'on a oubliée parce qu'elle a cotoyé tous les partis, sans être d'aucun, parce qu'elle a beaucoup écrit, sans rien laisser qui fasse date, et qu'on puisse appeler un monument. Cette école, en poésie, subissait l'influence espagnole, ne marchait plus que l'épée au côté, récitant, sous les balcons, et la mandoline en main, des vers pleins d'une redondante afféterie et d'un bel esprit étudié. En érudition littéraire, elle conservait les savantes traditions des polygraphes du siècle précédent, de Budée et de Casaubon, et surtout des critiques de l'université de Leyde, Juste Lipse et Scaliger. Il y a donc deux divisions distinctes dans les écrivains de ce temps, et il importe de les bien séparer. D'abord, ce sont les littérateurs qui suivaient la cour, affectant les bonnes fortunes comme Voiture, faisant les braves et les fanfarons comme Scudéry; acquérant une réputation avec des quatrains et des madrigaux, débités aux réunions de cet hôtel Rambouillet que le spirituel essai de M. Rœderer n'est guère parvenu à réhabiliter. Le temps, pour les poètes et les prosateurs, se passait en repas joyeux et assaisonnés de pointes, en galanteries débitées aux dames avec affectation de bon ton et de belles manières, ou en ces lectures de *romans étendus*, comme l'*Astrée* qu'aimait encore tant l'abbé Prévost. On visait aussi à la profondeur dans cette coterie; Balzac faisait profession d'admirer beaucoup Tacite qu'il appelait *l'ancien original des finesses modernes.* Mais à côté de ce cercle, qui envahissait les siéges de l'Académie française

et les boudoirs des dames, à côté de ces poètes de cour, insoucians, très répandus, ne se mêlant guère de religion, plus occupés d'un bon dîner ou d'un madrigal agréablement tourné, que du problème de la destinée humaine, il s'était formé une autre association d'hommes lettrés et nourris de la culture grecque et latine. Ces hommes, la plupart médecins, tous enclins à un amour vif de l'érudition, succédaient à l'école savante, laborieuse, sceptique de Henri Estienne; mais ayant de moins que ce grand homme, la persévérance au but et la hardiesse de l'entreprise, ils *éparpillèrent* leur science en d'ingénieux traités, en de savantes dissertations; ils dépensèrent en monnaie courante une érudition immense, un jugement sain, un esprit vif et assez prompt à saisir le côté vrai des choses. Au XVIe siècle, à part la poésie, à part Rabelais, il n'y avait guère eu de littérature en France, mais plutôt un très remarquable élan vers la science littéraire et critique. L'école dont nous parlons a mêlé la littérature à l'érudition; après elle, il y a eu progrès, l'art a suivi sa voie, et la science la sienne. On trouve d'un côté Molière, Corneille et Racine, de l'autre Mabillon, d'Achéry et Edmond Martène. De pareils noms sans doute jettent bien de l'ombre derrière eux, et bien des torrens de lumière dans l'avenir; mais il nous paraît juste pourtant qu'on n'oublie pas tout-à-fait ceux qui ont posé la première pierre du grand édifice littéraire, ceux qui ont ouvert à tous les trésors de la science, et qui, pleins de désintéressement et d'activité, ont vécu sans faste, obscurément, dans le silence des bibliothèques. Ce comité philosophique dont nous voulons parler, qui avait des rapports étendus avec les érudits du siècle, se bornait à un cercle étroit et intime qui ne se mêlait pas aux soirées de la cour. Gabriel Naudé est l'homme autour duquel nous essaierons de grouper les adeptes les plus remarquables de cette société savante. Ce sont là les derniers des *Gaulois;* en plein XVIIe siècle, ils appartiennent encore par beaucoup de points au XVIe; ils sont autant latins que français; ils savent bien l'antiquité, mais ils n'ont pu encore oublier Érasme et son siècle. Déjà en eux pourtant perce le bon et franc esprit français qu'avaient mis en vogue Rapin, Pithou et tous les auteurs de la *Satyre Ménippée*, bons bourgeois qui furent à peu près sous la Ligue ce que fut le cercle de Naudé sous Richelieu.

Naudé était né à Paris, dans la paroisse Saint-Méry, vers les premiers jours de février 1600. Ses parens, *honnêtes gens*, disent les biographes, étaient sans doute de petits marchands de ce quartier obscur et populeux. Comme le jeune enfant manifestait un grand goût pour la lecture, on lui fit faire ses études au collége d'Harcourt, sous le professeur Padet. Sa philosophie terminée, on conseilla au jeune Naudé la théologie. Mais son esprit critique, qui s'était déjà nourri de Charron et qui

aimait assez l'allure dégagée et naïve de Montaigne, se souciait peu des syllogismes en forme de la Sorbonne, et s'arrêta à la médecine comme à une science plus positive, et qui ne l'empêcherait pas d'ailleurs de se livrer à ses goûts d'érudition littéraire et de recherches bibliographiques. C'est à cette époque, de 1620 à 1622, qu'il fit la connaissance de Guy-Patin, avec lequel il suivit les leçons de médecine de Moreau. Bien qu'étudiant encore et ayant à peine vingt ans, Naudé s'était fait connaître par un discours sur les libelles (1). Cette publication, qui avait obtenu sans doute quelque succès, décida le président de Mesmes à prendre le jeune savant pour bibliothécaire. Quoiqu'un pareil emploi le détournât de ses études médicales, Gabriel Naudé dut l'accepter, parce qu'il favorisait cette passion pour les livres que nous verrons plus tard se développer en lui à un si haut point. On faisait grand bruit alors d'une secte d'illuminés allemands qui devinaient les mystères de la nature, à l'aide d'une lumière intérieure, et par une intuition immédiate. Le fameux démonographe Maier s'en était fait l'apologiste; la secte avait de nombreux adeptes, comme en ont toujours les doctrines mystérieuses et surnaturelles, comme en ont trouvé en Espagne les Adombrado et plus récemment en France les convulsionnaires et le charlatanisme de Cagliostro. Naudé, voulant *dessiller les yeux de l'entendement et abattre les taies et cataractes du mensonge*, publia un traité contre ces frères de la Rose-Croix (2). Il offrit son livre à M. de Guénégault, conseiller du roi en ses conseils, et il lui dit dans l'épître dédicatoire : « Je confesse ingénuement la présomption n'avoir eu telle force en mon endroit, que, donnant vol à mon ignorance, par-dessus les forces de ma capacité, elle m'ait peu persuader que ce petit liure se deust présenter au ciel estoilé de vos mérites, garni d'une telle effronterie, que d'espérer de luy pouvoir augmenter la lumière par le flambeau et petites estincelles de mes conceptions. » Malgré cette modestie, le livre de Naudé, qui avait été écrit en quinze jours, est un charmant traité plein d'une colère fort amusante contre ces *ténébrions et anacritiques* frères de la Rose-Croix, qui n'étaient qu'*une fange relentie et une bourbe empunaisée, troublant les plus crystalines sources de la nature*. Les citations, choisies, pleines de sens et de goût, n'y envahissent pas trop le texte, comme cela a lieu dans les productions postérieures; et, l'auteur ne voulant pas se *détraquer de l'écliptique* de son ouvrage, sans avoir rencontré le *tropique de la vérité*, est

(1) Il est intitulé *Marfore*, 1620, in-8o, et ne se trouve dans aucune des bibliothèques de Paris. Il a disparu à la Bibliothèque royale.

(2) *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix*, 1623, in-8o, rare.

moins sujet à cette méthode digressive, qui plus tard, chez lui, devient fatigante et ôte beaucoup de leur charme au piquant de l'érudition et à la verve féconde d'un style souvent poétique et saisissant. Quoi qu'il en soit, malgré les efforts de Gabriel Naudé, et quoiqu'il ait dit « qu'après avoir fouillé, descouvert et tronçonné cet arbre à la racine, il lui serait facile de fagoter les branches et en faire des bourrées, lesquelles se réduiraient en cendres, soudain qu'elles seraient eschauffées par la moindre flamme du feu de la vérité, » les Rose-Croix trouvèrent encore long-temps des prosélytes, et un défenseur dans le trop célèbre médecin anglais Robert Fludd.

Il est probable que l'ouvrage de Naudé sur *les Rose-Croix* n'avait été pour lui qu'une courte distraction, au milieu des travaux plus importans dont il publia le résultat après un court voyage en Italie, pour prendre à Padoue le bonnet de docteur. La mort de son père l'ayant rappelé, il revint bientôt à Paris, et livra au public son *Apologie pour les grands hommes faussement soupçonnez de magie*. C'était un noble et grand projet que celui de réhabiliter tant de réputations entachées aux yeux du vulgaire de nécromancie et de supernaturalisme. L'influence encore puissante des écrits magiques et superstitieux de Delrio, de Le Loyer, de Lancre, de Godelman, répandaient partout ces croyances erronées. Les plus grands poètes de l'antiquité, les réputations les mieux établies, n'étaient pas exemptes de ces reproches de magie. Naudé justifia tour à tour Zoroastre et Pythagore, Socrate et Cardan, Thomas d'Aquin et Salomon, des sottes accusations dont on avait terni leur mémoire. Le livre de Naudé est donc un bon livre, bien conçu, quoi qu'on en ait dit, plein de science et de faits curieux; un livre qui a fait avancer l'esprit humain et a aidé à le délivrer des préjugés qui embarrassaient sa marche. Naudé, dans cette *Apologie*, montre toute l'indépendance d'un jeune esprit; il *repasse tout par l'estamine de la raison*: il sent, ainsi qu'il le dit, que la fausse persuasion suit l'ignorance comme l'ombre suit le corps, et l'envie la vertu; il se défie des témoignages imprimés et *rencontrez à tâtons sans les esplucher et examiner aussi curieusement qu'ils méritent*. L'instant solennel de reconstruction sociale et de transition intellectuelle dans lequel il vit ne lui échappe pas. « Ce siècle, dit-il, est plus propre à polir et aiguiser le jugement que n'a été pas un autre, à cause des changemens notables qu'il nous a fait veoir par la descouverte d'un nouveau monde, les troubles survenus en religion, l'instauration des lettres, la décadence des siècles et vieilles opinions, et l'invention de tant d'ouvrages et artifices. » L'*Apologie* est le seul livre de Naudé qui soit un ouvrage complet, conçu dans un but d'art et de science. Ce n'est pas sans doute ce qu'il a laissé de plus remarquable, mais c'est

une œuvre indépendante des circonstances, une œuvre de progrès faite avec désintéressement, et non pour amuser les loisirs d'un cardinal, ou flatter un bienfaiteur, ainsi qu'il arriva en général pour les productions qui suivirent. On retrouve d'ailleurs, dans l'*Apologie des grands hommes soupçonnez de magie*, presque toutes les qualités et les défauts du style de Naudé, moins cette finesse de plaisanterie et cette moquerie sceptique que lui donna l'expérience des choses du monde, et qu'il montra plus tard dans le *Mascurat*. Les citations abondent déjà ici, et cette manière de chercher des comparaisons poétiques dans l'histoire (si fréquente chez Naudé) revient presque à chaque page. S'il s'agit de montrer que, malgré sa faiblesse, il peut essayer d'attaquer l'erreur et d'aborder son vaste sujet, c'est tour à tour cette grosse pierre qui était près d'Harpasa, et qui ne cédait pas aux chocs les plus violens, tandis qu'on la remuait facilement en n'appuyant que du bout du doigt; c'est cet oiseau de l'île de Chypre qui fait seul évanouir des bandes de locustes et de cavalettes; c'est encore la troupe de grenouilles qui s'enfuit au premier coup que le vassal frappe sur l'étang de son seigneur. Naudé, à l'époque où, très jeune encore, il publia son *Apologie*, commençait à acquérir une certaine réputation. Selon la mode du temps, on trouve après la préface les vers qui ont été adressés à l'auteur. Guy-Patin le dit envoyé par Apollon pour tuer Python; Jouvin plaisante agréablement, en lui disant que son style magique ne sera qu'une preuve de plus en faveur de la magie qu'il veut combattre; Colletet appelle son livre le Palladium des bons esprits, et Gaffarel l'envoie aux cieux, comme le poète de la première ode d'Horace : *Angelico tendis super astra volatu.*

Naudé commençait donc à se répandre. Son amitié avec Guy-Patin se resserrait tous les jours. Gassendi, qui débutait avec éclat par ses *Exercitations contre Aristote*, étant venu se fixer à Paris, fit bientôt la connaissance de Guy-Patin et de Naudé. C'est à partir de la publication de l'*Apologie*, et du séjour de Gassendi dans la capitale, que commencèrent ces réunions fréquentes, devenues depuis célèbres, et qu'on prit dans le temps pour des parties de plaisir sagement ménagées. Il n'en était rien pourtant. Naudé avait à Gentilly une maison de campagne où venaient souvent souper et coucher les deux amis. Gassendi, pour sa santé faible et délicate, ne buvait que de l'eau et s'imaginait qu'autrement son corps brûlerait; Naudé, quoique grand de taille et fortement constitué, agissait de même et ne mangeait presque que des fruits et des noix. Patin, au contraire, faisait beaucoup mieux les honneurs de la table; il a dit toutefois qu'il buvait fort peu (1), et il a ajouté, à cette occasion,

(1) *Lettres choisies* de Guy-Patin, tom. I, pag. 36 (de 1648).

qu'il ne pouvait que jeter de la poudre sur l'écriture de ces deux grands hommes. Je crois cependant que pour mettre sa philosophie âcre et chagrine au niveau du scepticisme rieur et modéré, bien que caustique, de ses célèbres convives, il lui était besoin, comme excitant, de quelques verres d'un vin généreux. Mais de quoi parlait-on au milieu de ce petit comité philosophique, réuni le soir autour du foyer, tisonnant à l'aise, abondant en paroles et en causeries animées, *comme de vieux propriétaires qui causent de maisons qu'ils bâtissent ou de plantations qu'ils surveillent?* C'est ce qu'il sera facile de deviner, quand nous aurons rappelé ce qu'étaient Naudé, Gassendi et Patin, ainsi que les quelques amis plus rares qui se mêlaient çà et là à leurs réunions.

Gassendi, l'homme à coup sûr le plus remarquable de ce cercle philosophique, et un peu plus âgé que ses deux amis, avait embrassé de bonne heure l'état ecclésiastique. Après de beaux succès dans le professorat, il voulut se consacrer exclusivement à la philosophie. Esprit érudit et critique, plus capable de réhabiliter un système vieilli ou d'en développer l'essence, que de tirer de ses propres conceptions une large théorie, Gassendi essaya de reconstituer les opinions d'Épicure. Venger un écrivain méconnu, montrer qu'il n'avait pas prêché une morale impie et corrompue, c'était un but digne d'une ame généreuse. Mais Gassendi ne voulut pas s'en tenir là; il tenta de réduire en doctrine et de ramener sur la scène cette philosophie vieillie, de lui faire traverser les siècles par-dessus le christianisme, et de l'implanter tant bien que mal sur le sol de la science moderne; il voulut enfin, chose conséquente, placer la morale d'Épicure à côté de l'empirisme que venait de fonder Bacon. Ce n'est pas qu'il ne prenne ses précautions; car, sur le titre même de son livre, il déclare n'adopter du philosophe ancien que ce qui rentre dans les idées catholiques. Mais il a beau faire, il a beau écrire à Campanella qu'il se souvient du sceau qui lui a été imprimé au baptême, sa foi, ainsi que l'a dit M. Cousin, n'est qu'une réserve ou une habitude. Admirateur de Hobbes, qui renouvelait Démocrite, Gassendi tient au monde ancien par Epicure, au monde nouveau par Bacon; il a, à le bien prendre, fondé le sensualisme moderne, car il ne reconnaît en dernière analyse que des sources externes, que des phénomènes sensitifs pour principes de nos connaissances. Peu lui importe l'unité de l'être et son activité qu'il est accusé d'anéantir. Qu'on lui dise qu'autre chose est la passivité sensible, autre chose la volonté agissante et libre; qu'on objecte encore qu'il n'y a pas d'individualité dans un être fictif qui se transformerait en des sensations successives, cela ne l'empêchera pas de poser un système dont la conséquence a été déduite avant Locke, puisque Gabriel Naudé dit en propres termes : « Les

sens sont les portes de toute connaissance (1). » On comprend quelle immense influence dut avoir, sur les hommes dont nous nous occupons, la philosophie sensualiste, et combien les réunions de Gentilly devaient être souvent sceptiques et hardies, au milieu des détours sans fin d'une causerie amicale. Gassendi appartenait par plus d'un point aux philosophes du siècle précédent. Écrivant comme eux en latin, il était comme eux érudit, ce qui l'a fait appeler, par Tennemann, le plus savant parmi les philosophes et le plus philosophe parmi les savans. C'était d'ailleurs *un bonhomme*, comme le dit Guy-Patin dans une de ses lettres, parlant beaucoup, mais avec modération, prêchant de petits sermons dès l'âge de six ans, disert et parfois rhéteur. Il ne se mêlait guère aux choses présentes que dans la conversation intime et pour en rire. Le portrait d'Épicure, dessiné sur un modèle trouvé à Rome, et que lui envoyait Naudé, ou une proposition astronomique de Galilée, l'occupait beaucoup plus que les évènemens de son temps, fût-ce même l'exécution de Cinq-Mars et de De Thou. Gassendi était fort recherché parmi les savans à cause de sa grande réputation, et une reine lui écrivait au milieu de sa gloire : « Je désirerois cultiver avec soin l'estime et la bienveillance d'un si grand homme que vous estes, et d'interrompre vos méditations et vostre loisir par des lettres qui soyent la confirmation de nostre commerce. » Dans ses rapports sociaux, Gassendi était fort doux, modéré, et facile à la discussion. Aussi, dans sa querelle avec Descartes, que je rappelle avec peine, parce que les premiers torts sont du côté du père de la philosophie moderne, Gassendi n'employa pas, dès l'abord, les termes méprisans dont l'accable Descartes; car, si l'on crie : O esprit! on a vite répondu : O chair!

Dans ces réunions, où Gassendi faisait preuve d'une retenue et d'une modération souvent éclectiques, Guy-Patin, au contraire, caractère fantasque, original, apportait un esprit souvent prévenu d'avance, caustique, hardi, plaisant au fond, mais sous une forme amère. Si les gestes et l'extérieur coïncident avec le caractère, ceux de Patin devaient être anguleux et saccadés. Affectant de la froideur dans ses paroles, et visant pourtant à une certaine éloquence de conversation; peu sensible et ne rapportant guère ses sympathies qu'à de l'amour-propre littéraire ou à de l'amitié scientifique, Guy-Patin, homme de beaucoup d'esprit et d'une littérature fleurie d'ailleurs, était singulièrement tourné à l'ironie et au sarcasme. Il résumait en lui la philosophie de Charron en son côté mécon-

(1) *Apologie*, etc., ch. XVIII. — Le sens qu'attache Naudé à ces paroles n'est pas contestable par l'esprit général de ses autres écrits.

tent et boudeur, et la portion incisive, joyeusement mordante, un peu égoïste du *Pantagruel* de Rabelais, qu'il avait, dit-on, commenté. C'était, à tout prendre, un homme très singulier et plein de contradictions, incrédule, disant que l'enfer est un feu qui fait bouillir la marmite du clergé, comme Calvin dit que le purgatoire est *la chimie du pape*, et après cela se disputant vivement avec un conseiller aux monnaies, pour la préséance dans une procession. Il avait encore d'étranges antipathies, il était entier et excentrique dans ses jugemens. Ainsi, il ne parlait qu'avec horreur des Anglais : « Ils lui étaient, dit-il, parmi les peuples, ce qu'est le loup parmi les brutes. » Il détestait aussi le Mazarin, parce que sa maison de Cormeille avait été dans la guerre dévalisée par les soldats. A part sa bibliothèque, qui avait dix mille volumes, à part quelques amis littéraires, Patin n'eut guère d'affection de cœur. Sa place de doyen de l'école de médecine et de professeur au collége royal, ainsi que ses études et ses malades, lui demandaient beaucoup de temps et ne le laissaient guère aux jouissances intimes du foyer. Il n'aimait pas d'ailleurs, il le dit lui-même, à se donner grand souci. Tout pour lui, dans la vie, en dehors de la science, se rapportait à peu près à l'argent. Ainsi, il écrit à un ami, en se mariant, que sa femme lui apporte vingt mille écus, sur père et mère vivans encore. Autre part, à propos de son beau-père, il dit, et on comprendra facilement que ce n'est pas moi qui parle : « Ces gens-là ressemblent à des cochons qui laissent tout en mourant, et qui ne sont bons qu'après leur mort. »

Guy-Patin était très flatté des fréquentes invitations de Lamoignon, il en parle à chaque instant dans ses lettres; mais bien qu'il se crût honoré de ses rapports avec l'illustre magistrat, sa fierté se trouva piquée quand Delorme écrivit que M. de Lamoignon était son Mécènes. On dit pourtant que quelques grands lui offraient un louis d'or sous l'assiette chaque fois qu'il allait dîner chez eux.

La hardiesse de Patin ne s'étendait pas seulement aux choses de la religion; il disait des rois : « Ce sont d'étranges gens que les princes d'aujourd'hui, et peut être que tels ont été pareillement ceux du temps passé. » Au fond des opinions de Guy-Patin perce donc partout un scepticisme ironique et chagrin. La vie n'est pour lui qu'une assez mauvaise farce jouée sur de mauvaises planches par des gens qui ne se connaissent pas et qui espèrent se revoir dans les coulisses (1). A part ses ouvrages sur la médecine, il ne reste qu'un seul monument littéraire de Guy-Patin : ce sont ses lettres, correspondance charmante, pleine de mensonges et de médisances, de méchancetés et de sarcasmes, comme un journal d'aujourd'hui.

(1) *Lettres choisies*, tom. I, pag. 203.

En effet, c'est bien la gazette du temps, rédigée par un esprit fort qui se met à l'aise, tout en ménageant les convenances, par un sceptique, écrivant non pas pour le public, mais pour un petit cercle d'amis. C'est, à coup sûr, l'un des pamphlets historiques les plus amusans que l'on connaisse après les mémoires du duc de Saint-Simon et les historiettes de Tallemant. Guy-Patin se peint tout entier dans ses lettres; son indignation incessante contre les apothicaires, qu'il appelle de monstrueux colosses de volerie, sa fureur contre l'antimoine, son dédain des marchands, viennent interrompre çà et là, par leurs formes grotesques, les boutades continuelles et les spirituelles saillies de ce caractère plein d'aménité et d'obligeance scientifique, qui fut incrédule par vanité et incisif par amour-propre. Sa nature, fortement accentuée, se développe à l'aise dans ces lettres; aussi, il ne faut pas s'étonner qu'un homme, qui lui était semblable en certaines parties, Bayle, ait trouvé cette correspondance « pleine de traits vifs et hardis qui divertissent et font faire de solides réflexions. »

Tels étaient les deux hommes les plus remarquables des réunions de Gentilly chez Naudé. Le précepteur du duc d'Anjou, Lamothe-le-Vayer, venait aussi s'y mêler quelquefois, mais toujours sur le ton de cérémonie. C'était un homme de médiocre taille, d'une conversation agréable, fournissant infiniment sur quelque matière que ce fût; un peu contredisant, à la vérité, mais sans entêtement, parce que toutes les opinions lui étaient indifférentes. Il s'habillait singulièrement, ne pouvait souffrir aucune espèce de musique, mais tombait en extase au bruit du vent; il se maria à soixante-dix-huit ans pour se consoler de la mort de son fils; d'ailleurs plein de connaissances variées, mais qui n'étaient nouées à aucun centre, il écrivit tout à la fois des traités de morale à l'usage des princes, les cyniques *Dialogues d'Orasius Tubero*, et les pages souvent graveleuses de l'*Hexameron rustique*. Lamothe-le-Vayer tenait, par sa position dans le monde, à ces littérateurs de cour dont se moquaient entre eux nos sceptiques de Gentilly, et par la nature même de son caractère littéraire à l'école de Naudé, qui mêlait l'érudition et l'art. Tout donc entre lui et les amis de Patin se passait en politesses; il leur offrait ses livres, et en revanche Naudé l'appelait le Plutarque de la France. Du reste, Lamothe-le-Vayer, qui mériterait une étude à part, ne prenait pas pour médecin Guy-Patin. Ainsi, lors de la mort de son fils, on le voit appeler seulement Esprit, Brayer et Brodineau, qui, selon Guy-Patin (que ce jugement peint bien), envoyèrent le jeune homme au pays d'où personne ne revient. A propos de Lamothe-le-Vayer, je retrouve encore dans les lettres de Patin cette acrimonie injuste qui le caractérisait; il le trouve autant stoïque qu'homme du monde, mais voulant être loué sans

jamais louer personne, et avec cela fantasque et capricieux. On trouvait encore de temps à autre, dans la société des trois amis, le savant Diodati, Bernier qui alla porter la philosophie de Gassendi jusqu'aux Indes, le poète Guillaume Colletet, célèbre par ses amours *ancillaires*, qui épousa successivement trois de ses servantes et accepta d'elles, comme dot, les gages qu'il leur devait; le bibliothécaire de Richelieu, Gaffarel, lorsqu'il ne voyageait pas, et enfin Sorbière, qui, plus jeune que son maître Gassendi, entra dans le petit comité seulement vers la fin, et qui tour à tour protestant et catholique, *retournant sa jaquette*, comme dit Patin, ne dut qu'apparaître çà et là, au milieu des courses de sa vie aventureuse, dans les réunions sceptiques dont nous essayons de donner une idée. Le philosophe italien Campanella, qui termina en France son existence orageuse, dut aussi venir quelquefois y causer de Hobbes et d'Épicure avec son rival Gassendi. — Pour Naudé, homme sans ambition, sage, prudent, de mœurs très pures, ne revenant guère des premières impressions, ami discret et réservé, d'affection sûre et plus intérieure qu'expansive, Naudé, dis-je, écrivain de bon goût, *emunctæ naris*, s'était toujours tenu assez volontiers en dehors des factions politiques présentes et des coteries du temps. Ayant à peine de quoi suffire aux premiers besoins, heureux pourtant en cette médiocrité, il aimait à faire valoir « son petit talent dans la vie contemplative, sans se vouloir empêcher et empêtrer dans l'active.» La modération était la base de la conduite de Naudé; aussi, comme il le dit, « il aimait à aller rondement en besogne, ne cherchant qu'un gain honnête et modéré, ne faisant point le muguet, le marjolet, l'enfariné, le fanfaron, ennemi de toutes sortes de grivelées, » et préférant sa bibliothèque Mazarine au premier royaume d'Europe, comme le cicéronien Bembo mettait le style de l'orateur latin au-dessus du duché de Mantoue.

Les soirées de Gentilly devaient être fort amusantes, lorsque la conversation était ainsi tenue par des esprits aussi indépendans, par des types aussi bien caractérisés. La gaieté, la folle joie même, n'étaient pas interdites chez les admirateurs de Rabelais, et après une longue causerie sur le dernier livre de M. de Saumaise, ou après une lecture du catalogue de la prochaine foire de Francfort, entre une échappée contre Richelieu, et quelques bruits de la ville sur les commencemens de Marion Delorme, toute jeune encore, s'il venait à être question du grand Vossius et de sa nombreuse famille, on ne manquait pas de se demander avec Grotius : *Scriberet ne accuratius an gigneret facilius?* A quoi Guy-Patin se hâtait de répondre qu'il s'acquittait aussi bien de l'un que de l'autre. L'érudition littéraire, philosophique et médicale faisait donc à peu près tout le fonds des interminables causeries. On se tenait à l'écart de la foule qu'on dédaignait

et pour qui on n'écrivait guère. Ainsi Gassendi trouve que la philosophie est contente de peu de juges et doit éviter les jugemens de la foule. A chaque instant Naudé manifeste aussi ses craintes de se profaner, comme il dit, jusqu'à la connaissance du vulgaire (1). Cette espèce d'aristocratie érudite s'étendait à la littérature; ainsi, au point de vue du comité de Gentilly, Corneille n'est qu'un illustre faiseur de comédies (2); on se moque fort agréablement de Balzac quand il appelle un fagot, un *soleil de la nuit* (3). Gassendi faisait, il est vrai, des vers, dans sa jeunesse, mais il avait dit adieu depuis très long-temps *à ces sortes d'amusemens*; quant à Naudé, il rendait volontiers mépris pour mépris à cette littérature facile, qui faisait profession de composer des fables et des rencontres amoureuses pour l'entretien des femmes et des petits enfans. Ce dédain mutuel des poètes de la cour et du petit comité dont nous faisons l'histoire, montre bien qu'il y avait peu de rapports entre ces deux coteries. Qu'eussent en effet été faire Naudé et Gassendi aux réunions de l'hôtel de Rambouillet? et de leur côté, comment les beaux esprits habitués à bien dîner et à recevoir de grasses pensions et de bons bénéfices, se fussent-ils habitués à la pauvreté de Naudé, aux réceptions intimes et sans façon de ses deux amis? Aussi Tallemant des Réaux, qui abonde dans ses *historiettes* en récits de toute sorte sur les Voiture et les Chapelain, garde un silence absolu à propos du cercle de Guy-Patin. Il tenait cependant, pour l'allure franche et le piquant du récit, à cette école *parisienne* dont Gabriel Naudé affectait de prendre le titre. Mais les beaux esprits regardaient ces érudits comme des savans impies et indécrottables dont il était à peu près inutile de parler; et pourtant ne serait-il pas vrai de dire que, malgré le dédain que professaient, à leur tour, nos savans pour la littérature courante, ils eurent sur La Fontaine, sur Molière, une influence sourde et cachée? L'esprit si fin de Naudé, et qui nous paraît lourd en certains points, parce que toutes les allusions sont perdues pour nous, n'est-t-il pas un des germes du génie de l'auteur de *Tartufe?*

Lamothe-le-Vayer était donc à peu près le seul écrivain de la cour qui vînt se mêler quelquefois au cercle de Gentilly. La nature de ses écrits, en général sérieux, et sa manière de voir, libre et fantasque en ses allures, l'en rapprochaient volontiers. Je crois pourtant qu'il n'y fut jamais reçu sur ce ton de familiarité et de simple franchise dont on usait envers les autres amis. Il était de la cour, et quand il venait à Gentilly, la servante de Naudé mettait sans doute la nappe blanche, et tâchait de sauver, tant

(1) Voyez son *Apologie*, ch. IV, etc.
(2) *Lettres choisies* de Guy-Patin, tom. I, pag. 203.
(3) *Mascurat*, pag. 13.

bien que mal, l'honneur de la maison, comme Caleb dans *la Fiancée de Lammermoor*. Lorsque Lamothe-le-Vayer partageait ainsi la table de Gassendi et de Naudé, le repas, pour être plus cérémonieux, n'en devenait pas plus animé. C'était plutôt une débauche philosophique qu'une débauche réelle; des choses fort hardies pour le temps s'y disaient comme par tradition de Melanchton et de Bèze, et on allait souvent *fort près du sanctuaire* (1). Guy-Patin, impie en son langage et soutenu par les boutades inconséquentes et sans suite de Lamothe, lançait continuellement de vives attaques, qu'avaient peine à réprimer la modération de Gassendi et le caractère facile et un peu faible de Naudé. Le cynique Guy-Patin, qui se ménageait en public, et qui se déboutonnait en fait d'opinions, comme M. de Buffon en fait de style, lorsqu'il était chez lui, apportait là tout ce qu'il avait amassé de fiel contre le clergé. « Les sages voyageurs, dit-il, ne se moquent des chiens du village qu'après qu'ils en sont éloignés et qu'ils ne peuvent plus en être mordus. » Aussi, à Gentilly, sa haine presque voltairienne se déployait à l'aise et contre *la moinerie*, comme il dit, et contre les cardinaux, qu'il définit volontiers, *animal rubrum, callidum, rapax, capax et vorax, omnium beneficiorum*. Après la Bible, le livre qu'il admire le plus, ce sont les *institutions* de Calvin. Là-dessus Naudé, que Patin se vantait pourtant d'avoir *déniaisé*, se récriait fortement. Il appelait Luther un moine défroqué, et Calvin l'opprobre du monde. Il rejetait sur les actions des hommes le doute hardi que Patin professait en matière de religion, et il avançait, malgré les sarcasmes de son ami, que « l'office de notre esprit est de respecter l'histoire ecclésiastique et de toujours douter de la civile. » Naudé, d'ailleurs, vacillant en ses convictions et comme un peu tremblant à la base, n'était que trop souvent entraîné à applaudir aux sorties âcres et mordantes de Guy-Patin, et aux vaines déclamations de Lamothe-le-Vayer dans ses jours de mauvaise humeur.

Il ne faudrait pas croire pourtant que la conversation ne roulât que sur une ironie religieuse, à coup sûr nuisible en des matières qui appellent toute la sévère austérité de l'intelligence. La philosophie, la science, l'érudition, étaient tour à tour en jeu, et, par une bizarrerie assez singulière, non-seulement on employait, dans ces réunions, ces maximes d'état, ce jargon politique et diplomatique auquel, ainsi que l'a fort bien dit M. Sainte-Beuve (2), le règne de Richelieu avait donné cours, mais encore on y causait beaucoup guerre, bataille et stratégie. Je ne sais si l'on doit

(1) *Lettres choisies* de Guy-Patin, tom. I, pag. 30.

(2) *Portraits littéraires*, tom. I. Au tome II, dans l'article *Béranger*, il est fort bien montré aussi comment l'illustre poète tient quelques-unes de ses allures franches des traditions de l'école de Guy-Patin et de Gassendi.

attribuer cet enthousiasme militaire à l'influence chevaleresque des romanceros espagnols, ou à celle de Strozzi. Mais on n'écrivait à cette époque que la dague posée à côté de l'encrier et les éperons appendus à la bibliothèque. C'est un élan général et irrésistible. Le grand Descartes prend du service en Hollande et en Bavière; Scudéry se vante de mieux *quarrer* des bataillons que des périodes et d'avoir employé plus de mèches d'arquebuse que de mèches de chandelle. Naudé lui-même, par une admiration étrange pour l'état militaire, déclare le métier de la guerre au-dessus de ceux « qui passent inutilement leur vie à l'ombre d'une bibliothèque (1). » Il recueillit même plus tard le résultat des conférences stratégiques de Gentilly, dans un ouvrage spécial (2) qui n'a pas fait oublier Végèce et qu'ont fait oublier Folard et Montecuculli. On voit, par cette tournure guerrière et à demi politique, que les amis de Naudé avaient subi, ainsi que lui, du moins en un certain point, l'influence des idées du temps et des ridicules de l'époque. Toutefois ce cercle philosophique, dont Gassendi fut le principal représentant, eut, il faut le dire, une immense influence sur les destinées de la philosophie; son esprit, après avoir traversé le XVIIe siècle en se tenant obscurément caché, et plutôt à l'état d'application qu'à l'état de théorie, dans les réunions de Molière, de Chapelle, de Ninon de l'Enclos, leva hautement la tête, quand le haut clergé du règne de Louis XIV eut perdu son éclat, et quand l'école sombre et claustrale de Port-Royal n'osa plus paraître au grand jour. Alors la philosophie de Gassendi et de ses adeptes, qui avait été d'abord propagée par le voyageur Bernier et l'aventureux Sorbière, fut poussée à ses dernières conséquences. Sensualiste avec Locke et Condillac, rouée avec la régence, impie avec Voltaire, athée avec d'Holbach, elle vint achever son rôle dans un cachot de Bourg-la-Reine, le jour où s'y empoisonna, pour éviter l'échafaud, le dernier représentant de ces théories, le marquis de Condorcet. La tempête révolutionnaire, qui entraîna dans l'abîme tant d'autels, tant de trônes, et qui jeta au Panthéon Marat à côté de Descartes, sut briser tous ces systèmes et lancer l'esprit humain, lesté du passé, comme un puissant vaisseau dans les flots de l'avenir. Le sensualisme tâcha pourtant un moment de se mettre à sa remorque et de le suivre; vain effort qui rappelle quelque peu l'inutile dévouement de Cynégire.

Les réunions d'Auteuil chez Mme Helvétius durent avoir des points de ressemblance avec les soupers de Gentilly. Cabanis et Garat devaient y dire, seulement avec plus d'esprit et de convenance, bien des choses

(1) *Addition à l'hist. de Louis XI*, pag. 11.
(2) *De studio militari.*

qu'avaient dites autrefois Gassendi et Naudé. Je ne crois pas pourtant que le caractère de Guy-Patin se retrouvât là en entier. Tout aussi y était plus ouvert, mieux assorti; il y avait plus de science du bien-vivre, plus d'aisance dans la critique. Mais au fond l'agrément intarissable des causeries, la prodigue verve du bon sens et d'un esprit naturel, le commerce facile, le doute modéré et un peu moqueur, tout rappelait Gentilly dans cette philosophie accommodante dont le dernier et le plus vénérable représentant, M. de Tracy, vient de mourir.

Cependant, pour en revenir à Naudé, sur lequel il est temps d'insister, le président de Mesmes le gardait toujours comme bibliothécaire. Par reconnaissance, Naudé lui dédia son *Advis pour dresser une bibliothèque* (1). Le sujet, pour le temps, devait piquer singulièrement la curiosité érudite des beaux esprits; tous les savans s'empressèrent de lire un livre qui n'avait de modèle que dans deux opuscules assez ignorés, l'un de Juste-Lipse (2), l'autre de Richard de Bury (3). On trouve beaucoup de sagesse et de bon goût dans ce petit traité, où Naudé professe pour son époque les idées les plus larges; il veut que tous les livres, hérétiques ou non, soient admis dans ces vastes catacombes de la pensée humaine, qu'on nomme bibliothèques, et qu'il voudrait généreusement voir ouvertes au public; il met aussi toute son adresse de savant et tout son amour-propre de bibliothécaire en jeu, pour engager, par d'adroites flatteries, le président de Mesmes à acheter des livres. Dans ce dessein, il procède par ces énumérations historiques que nous avons déjà fait remarquer dans son style. Invoquant tour à tour Ptolémée-Philadelphe, qui donna 15 talens des œuvres d'Euripide, et Aristote qui acheta 72,000 sesterces les œuvres de Speusippe, et Platon qui employa 1,000 deniers à l'acquisition des écrits de Philolaus, et Hurtado de Mendoza qui fit venir d'Orient un vaisseau de livres, et Pic de la Mirandole qui dépensa 7,000 écus en manuscrits, et ce roi de France qui mit sa vaisselle en gage contre un livre de médecine, il a pourtant oublié, chose étrange, ce Panorme, tant admiré des bibliophiles, qui échangea sa maison contre un Tite-Live. Si Naudé mettait ainsi à contribution toute la science de l'antiquité pour engager son protecteur à augmenter les rayons de sa bibliothèque, c'est que la passion des livres, cette passion innocente qu'ignoraient les anciens, et qui a brouillé tant de ménages modernes, c'est que l'amour du bouquin l'avait absorbé tout entier. Naudé, d'ailleurs, je me hâte de le dire, avait une plus vaste capacité d'affection, et

(1) Paris, 1627, in-12.
(2) *De bibliothecis syntagma.*
(3) *Philobiblion.*

il aimait tous les livres sans exception, comme M. Xavier de Maistre toutes les femmes. Il ne reconnaissait guère, en fait de livres, deux divisions distinctes, à savoir, le livre rare et le livre commun; non, pour lui, cette dualité de l'être imprimé n'existait pas, et il absorbait tout dans son vaste panthéisme de bibliophile. Il eût presque dit de ses chers volumes, ce qu'en disait Richard de Bury : « Ce sont nos maîtres; ils nous instruisent sans verge et sans férule, sans colère et sans rétribution; quand vous venez à eux, ils ne dorment point; si vous les cherchez, ils ne se cachent pas; si vous vous trompez, ils ne murmurent jamais, ils ne sourient point de votre ignorance (1). » Le centre des affections de Naudé, c'étaient donc les livres. Il a écrit quelque part qu'il ne sortait guère de sa bibliothèque que *pour aller à la mangeoire* (2), et je n'ai pas de peine à le croire, car toutes ses idées étaient tournées de ce côté, et il eût presque fait comme le Florentin Magliabecchi qui mangeait et dormait sur ses livres, au milieu des puces et de ses araignées chéries. La carrière de bibliothécaire devenait donc de plus en plus celle de Naudé. Sans doute, il s'était souvent demandé si c'était là un état honorable et utile, puisque l'antiquité ne connaissait guère ces sortes d'emplois. Ayant pourtant le modèle de Varron qui gouvernait la bibliothèque du mont Palatin, et plus récemment l'exemple de Budée, d'Heinsius et de Casaubon, il se décida à s'adonner entièrement à ces sortes de travaux. Gassendi s'éloignait de Paris pour mieux philosopher, Guy-Patin devenait de jour en jour plus occupé; il fallut se séparer et se résoudre à n'entretenir désormais ces doux commerces d'amitié que par des lettres fréquentes. Naudé aussi désirait voyager; sur la présentation de Pierre du Puy, le cardinal de Bagni le prit comme bibliothécaire et secrétaire de ses lettres latines.

Naudé partit pour Rome, avec son nouveau protecteur, sur la fin de la saison, en 1630. Le séjour de cette ville, où il devait demeurer douze ans, donna à son caractère une souplesse d'opinion peu louable. On voit dès-lors qu'il habite cette vieille Rome qui a passé par tous les abaissemens et par toutes les puissances, par toutes les vertus et par toutes les corruptions; on sent qu'il foule une terre où il y a eu des esclaves. Secrétaire d'un cardinal, et lancé par conséquent dans un monde où les opinions devaient être peu tolérantes; forcé de faire ployer à chaque circonstance son esprit douteur et son indifférence philosophique, dans un pays où il n'y avait pas de milieu entre la foi et l'incrédulité, dans une ville où chacun était athée ou croyant; obligé, par convenance, de changer en

(1) *Philobiblii*, cap. II.
(2) *Mascurat*, pag. 272.

prosélytisme, et presque en propagande religieuse, cette opinion souvent manifestée par lui, qu'en fait de culte *il fallait demeurer comme l'on était* (1), Naudé fut contraint de s'habituer à une hypocrisie d'opinions qui convenait peu à son caractère. Je suis même étonné qu'il ait osé entretenir en Italie des liaisons avec Cremonin dont la religion, selon Patin, était aussi douteuse que celle de Pomponace, de Cardan et de Machiavel. La politique théorique avait déjà séduit Naudé, car son école voyait avec peine la coterie de la cour envahir un sujet qui était, selon elle, de son domaine exclusif. Comme Balzac avait mis du bel esprit et du phœbus dans son *Prince*, ainsi qu'on disait alors, Naudé voulut porter sa méthode de critique érudite dans la politique. Quelques mois avant son voyage, il publia donc une *Addition à l'Histoire de Louis XI*. Ce n'est pas une histoire méthodique et profonde comme celle de Commines, ou une chronique scandaleuse comme les pages de Jean de Troyes, mais plutôt des notes un peu diffuses, où on trouve de tout, par exemple, des détails fort curieux sur la barbarie scolastique, et des recherches savantes sur le prix des livres avant l'imprimerie, et sur la typographie elle-même. Naudé professe pour Louis XI une grande admiration. Colletet lui dit même, à la suite des vers grecs, latins et français qui suivent la préface, qu'il n'appartenait qu'à lui *d'éclaircir le soleil et de blanchir l'yvoire*. D'où viennent de la part de Naudé, homme probe et incapable de mensonge, ces continuels éloges du plus trompeur et du plus parjure de nos rois? Est-ce parce qu'il a ramené l'unité dans la monarchie, en rabaissant au profit des classes moyennes les grandes têtes féodales qui jetaient de l'ombrage sur son trône? Non, ces conséquences n'étaient pas encore visibles, bien que Richelieu continuât alors l'œuvre de Louis XI. Ce qui causait l'admiration de Naudé, c'était sans doute la devise : *Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner*. En effet, les traditions de Machiavel avaient propagé parmi les savans cette conviction, que la politique est un art de dissimulation continuelle où la bonne foi est nuisible, et où les moyens importent peu quand la fin doit être bonne. Quoi qu'il en soit, malgré l'essai de Duclos, le caractère de Louis XI, que Walter Scott a commencé à mettre en lumière, attend encore un historien. L'opuscule de Naudé devra entrer dans les matériaux d'un livre qui avait été, dit-on, écrit par l'homme le plus capable de l'exécuter, par le plus grand écrivain que la France ait jamais eu peut-être, Montesquieu. Arrivé à Rome, Naudé continua à s'occuper de politique. Au milieu d'une multitude de publications érudites, de querelles sur l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*, de mémoires sur des points

(1) *Lettres choisies* de Guy-Patin, tom. III, pag. 394.

bibliographiques, il consacra le temps que lui laissaient tous ces travaux et les affaires du cardinal de Bagni à une *Bibliographie politique* qui lui coûta, dit-il, beaucoup de peine (1), et qui fut regardée long-temps comme un excellent livre. Cependant, les idées politiques de Naudé prenaient chaque jour une forme plus déterminée. Il en était arrivé à un certain fatalisme historique qui ne voyait dans les révolutions successives de l'humanité que des modifications semblables à celles des formes matérielles, mais sans croire à rien de progressif dans les idées. « Toutes les choses du monde, écrivait-il, sans en excepter aucune, sont sujettes à divers bouleversements qui les rendent beaucoup estimées en un temps, puis mesprisées et ridicules en l'autre, font monter auiourdhuy ce qui doit tomber demain, et tournent ainsi perpétuellement cette grande roue des siècles qui fait paroistre mourir et renaistre chacun à son tour sur le théâtre du monde. Les empires, les sectes, les arts ne sont pas exempts de cette vicissitude. Les peuples, après avoir paru et dominé en un certain temps, se ralentissent par après, et retombent dans une grande barbarie, de la quelle à peine ils sont relevez qu'ils y retournent encore, quittant ainsi la place et demeurant dans un perpétuel conflict, pour paroistre les uns après les autres, comme Castor et Pollux, ou plutot pour régner successivement comme Atrœus et Thyestes. » Cette appréciation morne et froide des empires qui tombent sans profit pour l'humanité, cette contemplation inflexible de la société toujours en douleur pour ne rien enfanter, cette croyance que chaque temps s'accomplit, non en vue de l'avenir, mais pour soi et en dehors de la sphère des idées; en un mot, ce fatalisme historique, comme je l'ai déjà dit, durent conduire Naudé à de fausses conséquences politiques. C'est ce qui arriva pour le malheur de sa mémoire.

Le cardinal de Bagni désirait voir résumées toutes les vues de la politique ambiguë de son temps, toutes les idées romaines sur les matières d'état. Naudé écrivit donc pour lui, et non pour M. d'Émeri, intendant des finances, comme on l'a dit à tort, un opuscule malheureusement célèbre, et qui, selon M. Dupin aîné (2), aurait été tracé sur le canevas du *Prince* de Machiavel, dont il surpasserait la cruelle profondeur. Les *Coups d'état* de Naudé n'ont pas seulement laissé trace dans le monde politique, mais ils ont encore donné naissance, parmi les bibliophiles, à une querelle dont ce ne serait pas ici le lieu de parler, si la bonne foi de notre auteur n'y était gravement compromise. Il est dit, dans la préface des *Coups d'état*, que ce livre, *fait par obéissance*, n'a été tiré qu'à

(1) *Epistola Naudæi*. Genève, 1677. Pag. 284.
(2) *Lettres sur la profession d'avocat*, cinquième édition, tom. II, pag. 58.

douze exemplaires, pour la satisfaction du cardinal de Bagni qui n'avait « ses lectures agréables que dans la facilité des livres imprimez. » Il est en effet facile de concevoir que Naudé n'ait pas voulu publier un ouvrage qui avait été arraché à ses principes, et qui contenait d'aussi détestables doctrines. Seulement, comme le cardinal de Bagni n'aimait pas à lire les manuscrits, on en fit imprimer une douzaine d'exemplaires, qui ne devaient pas sortir du cercle resserré d'un petit nombre d'amis. Rien donc que de très naturel et de fort plausible jusqu'ici. Mais comment expliquer qu'on connaisse maintenant plus de cinquante exemplaires de la fameuse édition? Naudé mentait-il dans la préface et voulait-il vraiment abuser de la bonne foi du public en lui donnant un livre qui était supposé écrit pour quelques amis? Une pareille duplicité littéraire ne répugnait-elle pas au caractère de Naudé, qui n'avait d'ailleurs aucun intérêt, si cela n'eût pas été, à indiquer le nombre des volumes tirés? Il est donc plus probable (et c'est l'avis de M. Nodier) que l'on n'a pas retrouvé jusqu'ici d'exemplaire de l'édition *princeps*, et que celle que nous connaissons n'est qu'une contrefaçon à petit nombre, faite sur un volume envoyé probablement à Paris par quelque ami indiscret (1). Quoi qu'il en soit, et bien que le dessein de Naudé de n'écrire que pour le cardinal de Bagni pallie un peu sa faute, son livre n'en restera pas moins un mauvais pamphlet en faveur de la tyrannie. L'auteur d'abord se croit à une époque de décadence et où les empires vont bientôt finir, et, à ce point de vue, il lui devient nécessaire de conclure que la concentration du pouvoir peut seule sauver les états. Il perce dans ce livre de Naudé, comme dans ses autres écrits, une grande admiration pour les ministres qui gouvernent hardiment : ainsi Richelieu de son temps, d'Amboise sous Louis XII, et Sully sous Henri IV. Toute sa sympathie est acquise à ces hommes, parce qu'ils font converger la puissance vers un même centre. Il faut que rien ne leur résiste, et de là une triste conclusion à la nécessité, à la moralité même des coups d'état. Ils doivent frapper comme la foudre avant qu'on ne les entende gronder; ils doivent ressembler à ce Nil dont les peuples ignorent la source, tout en jouissant de son embouchure. Qu'importe que la loi s'oppose aux coups d'état du prince; le prince doit non-seulement commander selon les lois, mais encore aux lois mêmes, si la nécessité le requiert. Quant à la moralité des moyens, Naudé n'y tient guère. Le peuple lui paraît une bête à plusieurs têtes, vagabonde, errante, folle, étourdie, sans conduite, sans jugement, et de mécanique condition. En cela peut-être il a quelque raison; mais

(1) Guy-Patin d'ailleurs dit que l'édition *princeps* des *Coups d'état* est en *petits* caractères. Or, l'édition connue est in-4°.

est-ce à dire qu'il faille en inférer que les ministres doivent s'étudier à le séduire par les apparences, à le gagner par des prédications, des miracles et de bonnes plumes, propres à le mener par le nez et lui faire approuver ou condamner sur l'étiquette du sac tout ce qu'il contient? Est-ce à dire qu'on eût bien fait de jeter quelques os en la bouche de Luther, de lui cadenasser la langue par quelque pension ou gros bénéfice? C'est ce que la morale niera toujours, et c'est ce qu'avance Gabriel Naudé, qui, par malheur, ne s'en est pas tenu à ces erreurs, et a osé se faire l'apologiste d'un des plus grands crimes politiques dont soient ensanglantées les pages de nos annales. En un mot, et pour être quittes d'une tache qui nous répugne sur le nom de Naudé, on trouve dans les *Coups d'état* l'apologie de la Saint-Barthélemy. Pour qu'on ne m'accuse pas de n'insister que légèrement sur ce point, je citerai les deux plus horribles passages. « Je ne craindrai point, lit-on dès l'abord, de dire que ce fut une action très juste et très remarquable, et dont la cause était plus que légitime, quoique les effets en aient été bien dangereux. C'est une grande lâcheté, ce me semble, à tant d'historiens français d'avoir abandonné Charles IX et de n'avoir montré le juste sujet qu'il avait de se défaire de l'amiral et de ses complices..... (1). » A la page suivante, on lit encore : « Il fallait imiter les chirurgiens experts qui, pendant que la veine est ouverte, tirent du sang jusqu'aux défaillances, pour nettoyer les corps cacochymes de leurs mauvaises humeurs. Ce n'est rien de bien partir si l'on ne fournit la carrière; le prix est au bout de la lice, et la fin règle toujours le commencement. » Jamais, je crois, l'apologie du crime n'a été écrite avec un pareil sang-froid. Il est vrai que, comme Naudé nous le dit lui-même on ne parlait pas en si mauvais termes de cette exécution en Italie qu'en France. C'est que sans doute le souvenir des processions qu'on y avait faites en actions de graces, n'était pas encore passé. Il y a aussi à notre époque une déplorable tendance de fatalisme historique qui cherche à justifier tous les crimes de l'histoire, à substituer la nécessité à la culpabilité, le fait à l'idée, la chose accomplie à l'intention. Hommes inconséquens qui font faire à la fatalité la conquête de la liberté, espèces d'architectes en ossemens et en têtes de mort, pareils à ceux qu'on trouve à Rome dans les catacombes, ainsi que l'a dit admirablement M. de Chateaubriand. On est ainsi amené de nos jours à justifier les scènes de la Terreur et de la Saint-Barthélemy; l'un vaut l'autre. Qu'un roi fasse feu sur son peuple ou qu'un magistrat place un orchestre à côté de l'échafaud, qu'on se nomme Charles IX ou Lebon, qu'on mette Borgia au Vatican ou Marat au Panthéon, la vérité ne doit montrer là que

(1) Pag. 125.

des assassins, pour lesquels il n'est pas de baptême dans l'histoire. Le crime rend les hommes égaux, comme la mort, et il reste toujours crime, soit qu'il vienne d'une tête couronnée, ou qu'il soit l'œuvre d'un tribun.

J'ai dit tout ce qu'il y avait de condamnable dans l'ouvrage de Gabriel Naudé, sans essayer de le justifier en rien, soit par sa position forcée, soit par les idées de son temps. On trouve pourtant dans les *Coups d'état* plus de modération qu'on ne le pourrait croire au premier abord. Ainsi, il avoue que la matière qu'il traite est *penchante vers l'injustice*, que les coups d'état ne doivent venir qu'à la défensive et non à l'offensive, pour conserver la puissance et non pour l'agrandir; qu'ils ne doivent apparaître que comme des comètes, des tremblemens de terre et des éruptions; qu'il y faut procéder en juge, non en partie, en médecin, non en bourreau; qu'ils ne doivent se trouver dans la vie des rois que comme sur les médailles des hérétiques, où il y a un pape d'un côté et un diable de l'autre. Naudé, selon la mode de son temps, croit que tout a été finesse et tromperie dans l'histoire, et il va même (jugement singulier chez lui!) jusqu'à ranger dans ce nombre la conversion de Clovis et les miracles de Jeanne d'Arc. Pourtant, on trouve çà et là dans son livre des idées libérales, qui font singulière figure au milieu de la politique despotique et cruelle qui y est prêchée à toutes les pages. Ainsi, il dit quelque part qu'il ne faut pas assigner de bornes à la clémence des rois, parce qu'elle est comme l'infini et qu'elle ne doit pas avoir de limites. Plus loin, il veut que les emplois soient abordables à tous, et à ce propos il ajoute que, malgré son estime pour la noblesse, il préfère le soleil, qui produit du dedans la lumière, à la lune, qui la reçoit du dehors. Les tortures lui paraissent aussi injustes, et il ose écrire que le maréchal d'Ancre n'eût pas été moins justement puni, quand on ne l'eût point traîné et déchiré. Quant aux limites que doit avoir l'obéissance envers les rois, il n'ose guère aborder la question. Cette détermination du pouvoir royal eût été curieuse dans sa bouche. Voici les seuls passages que j'ai trouvés dans ses *Coups d'état* sur ce sujet : « Quand le souverain use de son pouvoir autrement que le bien public ou le sien, qui n'en est point séparé, le requiert, il fait plutôt ce qui est de la passion et de l'ambition d'un tyran que l'office d'un roi. » Ailleurs, on trouve même cette pensée plus avancée, que « les sujets ont le droit de *donner ordre* aux déportemens d'un tyran. »

De l'esprit général des ouvrages politiques de Naudé ressort, nous l'avons dit, une grande sympathie pour les ministres supérieurs qui s'emparent de la puissance, et qui sont comme une incarnation du pouvoir. Il se plaît à tracer le portrait du ministre dont il se fait un idéal. « Je veux qu'il vive dans le monde comme s'il en était dehors, et au-dessous du

ciel comme s'il en était au-dessus; qu'il s'imagine que la cour est le lieu du monde où il se dit et se fait le plus de sottises, où les amitiés sont les plus capricieuses et intéressées, les hommes les plus masqués, les maîtres les moins affectionnés à leurs serviteurs; qu'il se pique d'une pauvreté généreuse, d'une liberté philosophique, mais sévère, et d'une grande obstination au bien. » Sans doute, le portrait qu'il trace est beau; mais son livre n'en est pas moins un livre blâmable, à propos duquel on pourra toujours redire ce que l'auteur avait écrit autre part : « La plume des sçavans a la vertu de servir bien souvent d'ombrage aux plus notables imperfections, et d'eslever, sur la noblesse de ses aisles, ce qui mériteroit d'estre caché dans les profonds abysmes de l'oubliance. » Oui, on ne saurait trop le répéter, ce sera toujours une tache pour la mémoire de Naudé que son apologie de la Saint-Barthélemy. Il y a des crimes qu'on ne peut essayer de justifier sans s'exposer aux malédictions de l'histoire. Mais en ne jugeant que pour ce qu'elles valent, ces pages arrachées à la faiblesse, on peut conclure que le livre de Naudé tend à immoler entièrement le droit privé au droit public. Il en était encore au point de vue de l'antiquité. Le christianisme vint apporter dans la société l'idée perfectionnée du droit particulier et de l'égalité individuelle. Toutes les tendances de progrès doivent donc se manifester dans le sens de l'alliance de plus en plus intime de ces deux principes. C'est là le problème de l'avenir. Le livre de Naudé, qui était rétrograde en politique, dut peu convenir à la liberté de pensées de ses amis. Aussi on trouve dans les lettres de Guy-Patin un passage extrêmement caractéristique où l'opinion du hardi sceptique échappe presque en entier et achève de mettre en lumière le cercle philosophique de Gentilly. Ce fragment a été écrit après la mort de Naudé, et il est d'autant plus remarquable, que l'âcreté de Guy-Patin s'y montre a l'aise : « L'auteur des *Coups d'état*, dit-il, étoit en un lieu où il flattoit le pape et son patron le cardinal de Bagni, où il avoit peur de l'inquisition et de la tyrannie, et de laquelle même, à ce qu'on m'assure, il avoit été menacé : de plus, il avoit une grande pente à ne prendre aucun parti de religion, ayant l'esprit tout plein de considérations, réflexions et observations politiques sur la vie des princes et le gouvernement du monde, et sur la moinerie aujourd'huy répandue en Europe, de sorte qu'il étoit bien plutôt politique que catholique..... Je ne veux pas oublier que M. Naudé faisoit grand état de Tacite et de Machiavel; quoi qu'il en soit, je crois qu'il étoit de la religion de son profit et de sa fortune, doctrine qu'il avoit puisée à Rome. Mais ce discours m'ennuye; je vous dirai en un mot, je ne sçais qui a été le meilleur, ou l'écolier ou le maître, Rome ou Paris, le cardinal de Bagni ou son secrétaire latin, le cardinal Mazarin ou son

bibliothécaire; je me persuade pourtant que tous deux n'étoient guère inquiétez ni chargez de scrupules de la conscience. Toutefois, je vous dirai que M. Naudé étoit un homme fort sage, fort réglé, fort prudent, qui sembloit vivre dans une certaine équité naturelle, qui étoit très bon ami, fort égal et fort légal, qui s'est toujours fort fié à moi et à personne autant que moi, si ce n'est peut-être à feu M. Moreau; point jureur ni mocqueur, point ivrogne; il ne but jamais que de l'eau. Je ne l'ai jamais vu mentir à son escient; il prisoit fort Charron et la *République* de Bodin. Je concluds que l'homme est un chétif animal, bien bizarre, sujet à ses opinions, fantasque et capricieux, qui tend à ses fins, et qui toute la vie n'aboutit guère à son profit, particulièrement en pensées non seulement vagues, mais quelquefois extravagantes. Aussi plusieurs n'y réussirent-ils pas, et même M. Naudé n'y a pas trouvé son compte, tout savant qu'il fut (1). »

On peut conclure de cette dernière phrase que la fortune n'abonda pas toujours chez Naudé. En effet, son goût assez dispendieux pour les livres, et la pension modique que lui faisait le cardinal de Bagni devaient à peine suffire à ses besoins, avec le peu de profit que lui rapportaient ses livres. Modeste en ses goûts, toujours en causeries de savant, ou enfermé dans sa bibliothèque, il semble cependant qu'il aurait dû trouver dans ses ressources, sinon l'*aurea mediocritas*, du moins le *res angusta domi*. Il faut qu'il n'en ait pas été toujours ainsi, car, dans un volume d'épigrammes latines, publiées plus tard, en 1650, il remercie les frères du Puy de l'amitié qu'ils ont bien voulu lui montrer lorsqu'il était à Rome, *quamvis egentem* (2). Ce peu d'aisance, ainsi que ses goûts solitaires de bibliophile, empêchèrent sans doute Naudé de se marier. La femme ne lui paraissait guère qu'un ustensile assez inutile dans l'ameublement d'une maison. Il préférait « une bonne mesnagère et couturière à une sçavante (3). » On lui fait même dire dans le *Naudæana* : « Je ne pourrai me résoudre à me marier; ce marché est trop épineux et plein de difficulté pour un homme d'étude. » Il était de l'avis de l'avocat Guion, qui, en achetant un exemplaire des œuvres de Mlle de Gournay, citait certain passage d'Accurse : *Puer bibens vinum et mulier loquens latinum nunquam facient finem bonam* (4). Naudé était peu susceptible d'une

(1) *Lettres choisies*, tom. IV, pag. 231 et suivantes.

(2) *Naudæi epigrammata*, 1650, in-12. Dédicace.

(3) *Mascurat*, pag. 80.

(4) Walter Scott, dans son savant ouvrage intitulé : *Demonology and Witchcraft*, ch. VI, a inséré un jugement assez curieux sur Naudé. Mais l'illustre écrivain, mal informé sans doute, fait de notre auteur un ecclésiastique. C'est une erreur qu'il est utile de relever, les éditions populaires de Walter Scott se multipliant de plus en plus en France.

passion forte et même d'une affection bien sentie. De son temps, l'amour consistait à peu près dans les galanteries de l'hôtel de Rambouillet et se bornait aux limites de la carte du *Royaume de Tendre*. Le goût espagnol pour les enlèvemens chevaleresques et les dévouemens amoureux ne se trouvait guère que dans les livres ou dans les poèmes. Une seule femme à cette époque était capable de sentir les brûlantes émotions de l'amour, et cette femme poussait la jalousie jusqu'à l'assassinat : c'était Christine. Quant à Naudé, la vie dut n'avoir pour lui ni secousses vives ni espérances déçues. Il la prit dès l'abord pour ce qu'elle vaut, ne la dorant pas de trop d'illusions, ne la rembrunissant pas de trop de dégoûts, existence sans concentrations intimes et sans épanouissement au dehors; vie qui ne s'est pas créé d'idoles auxquelles il faut sacrifier, et qui s'est fait, en dehors de l'art, un but d'érudition spéciale. Toutes les passions avaient peu à peu disparu de son ame, au profit de la grande passion qui le dominait, l'amour des livres. Il s'était développé un germe d'indifférence moqueuse au fond de cette existence qui avait été un peu laissée à elle seule, et non choyée à tout propos, mollement bercée en des fêtes et en de doux présens, comme celle du poète Fortunat par exemple, ou plus tard celle de Voltaire. Pendant son séjour à Rome, il avait pris quelque chose d'italien et de peu ferme dans le caractère. Dans la cité éternelle que Néron avait brûlée, et que les prétoriens mettaient à l'encan, où chaque vice avait son temple, et où, selon l'expression de Pétrone, il y avait moins d'hommes que de dieux, sous les portiques où avaient été affichées les proscriptions de Sylla et des triumvirs, il rêva l'apothéose des tyrans et l'éloge de la Saint-Barthélemy. Cette faiblesse a mal tourné à Naudé. D'autres ont loué l'inquisition sans qu'on les en ait blâmés; d'autres ont trouvé de hautes vues à Philippe-le-Bel et des vertus à Robespierre. Il commence même à devenir à peu près prouvé, par des pièces et des témoignages authentiques, que la Saint-Barthélemy a été plutôt une mesure prise à la légère et sans grande réflexion (1), qu'un massacre projeté long-temps à l'avance et mûri dans l'ombre. Je crois qu'il serait assez piquant de rapprocher du jugement de Naudé les opinions de quelques-uns de nos contemporains fort avancés en fait d'idées de *liberté* et de *progrès social*, qui ont tâché, je ne dirai pas de justifier, mais au moins d'expliquer la Saint-Barthélemy. Le plus illustre d'entre eux, avant de s'être jeté brusquement dans les luttes de la démocratie, montra en l'une de ces admirables brochures, qui n'ont pas été le côté le moins vif et le moins retentissant de sa gloire, une approbation assez prononcée de la Ligue. Plus récemment,

(1) Voyez le tome VII de l'excellente collection publiée par MM. Danjou et Cimber sous le titre d'*Archives curieuses de l'histoire de France*.

deux écrivains qu'on peut, pour leurs opinions consciencieuses et absolues, rapprocher de M. de La Mennais, MM. Buchez et Roux, dans l'une de ces belles préfaces dont ils font précéder les volumes de leur *Histoire parlementaire de la révolution française*, ont dit ce qu'il était loyalement possible de hasarder pour la justification théorique de cette déplorable journée du 24 août 1572. Quant à Naudé, il y a une chose qui explique parfaitement son éloge de Charles IX, et je m'étonne qu'on ne l'ait pas encore invoquée. Naudé avait dû connaître Hobbes, qui était lié avec Gassendi; ou du moins, s'il ne l'avait jamais vu, il adoptait les principales idées de sa philosophie. Or, on sait que cette philosophie aboutissant en politique au despotisme, l'auteur avait eu la logique de son système, et avait quitté l'Angleterre lors de l'exécution de Charles Ier, pour y revenir quand Cromwell y eut assis sa dictature, parce qu'il lui devait respect comme despote. Il n'est donc pas étonnant que cet homme singulier, qui croyait à peine à Dieu, et tremblait à la pensée du démon, qui n'avait pas foi à la liberté, mais qui dressait un autel à la tyrannie; il n'est pas étonnant que Hobbes ait laissé quelques-unes de ses idées à Naudé. Toutefois, et je me hâte de le dire, l'auteur des *Coups d'état* n'a saisi dans l'histoire que le côté particulier, concret et contingent; bien qu'il vécût au temps de Vico, les idées de la *Scienza nuova* lui échappent absolument. Le rôle de l'infini, du général, de l'absolu dans le développement humain, n'a pas été compris par lui. Notre siècle, fécond en grands historiens, a au contraire parfaitement profité de ces pensées; mais peut-être est-il à craindre qu'on ne fasse peu à peu disparaître les hommes sous les idées, et il serait à désirer que le sens juste et modéré reprît un peu de son empire, et rétablît en leur vrai lieu certaines portions grandies ou rabaissées à tort. M. Guérard, dans un excellent travail sur l'influence du clergé, sous les deux premières races, inséré récemment aux Mémoires de l'Académie des Inscriptions, a redressé, à propos de Charlemagne, par exemple, quelques-uns de ces jugemens exagérés.

Son protecteur étant mort en 1641, Naudé se trouva de nouveau sans emploi. Le cardinal Barberin se l'attacha; mais cela ne dura guère, car on le voit bientôt nommé médecin de Louis XIII avec appointemens; puis, l'année suivante, Richelieu l'appelle pour en faire son bibliothécaire: mais ce ministre étant mort presque immédiatement, Mazarin lui donna le même emploi. De retour à Paris, Naudé continua sans doute à voir Guy-Patin. Quant à Gassendi, il était en Provence. Les petites réunions philosophiques ne durent donc plus avoir le même charme; la pétulance de la jeunesse était passée; l'âge était venu, et avec lui la vraie appréciation des choses. Les soupers furent plus rares et moins égayés, et l'on ne dut pas y former, comme aux réunions postérieures d'Auteuil,

la belle résolution d'aller se noyer en compagnie après le repas. D'ailleurs cette époque de la vie de Naudé se passa presque en voyages continuels pour chercher des livres. La Hollande, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, furent tour à tour visitées par lui; et il en rapporta les immenses richesses qui forment aujourd'hui la bibliothèque Mazarine. Un auteur du temps nous l'a peint d'une manière assez comique, sortant plein de poussière et de toiles d'araignées de chez les bouquinistes qui lui vendaient les livres en bloc et par tas. Que d'innocentes jouissances, que de délicieuses surprises ne dut pas éprouver le bon Naudé, lorsqu'il rencontrait ainsi mille trésors enfouis comme la perle dans le fumier! Chaque découverte nouvelle l'animait à la recherche : il se souvenait sans doute que Logius avait trouvé Quintilien sur le comptoir d'un charcutier, et que Papire Masson rencontra les œuvres de saint Agobard chez un relieur, qui allait en faire des couvertures. Aussi nulle fatigue, nulle privation ne lui coûtait pour fonder l'un des plus beaux dépôts littéraires qu'il y ait en Europe. En revanche, la bibliothèque Mazarine n'a pas même toutes les productions de son fondateur, et l'on s'est contenté de donner son nom à je ne sais quel méchant escalier.

On comprend que Naudé ait aimé Mazarin. Qu'importe que Mazarin fût un ministre cruel et despotique? n'avait-il pas le goût des livres, n'envoyait-il point Naudé dans toutes les contrées de l'Europe, avec permission d'acheter ce qu'il y trouverait de curieux? Aussi je pardonne volontiers à Naudé d'avoir admiré Mazarin, et d'avoir écrit en sa faveur son chef-d'œuvre, le *Mascurat*. Ce n'est pas que Naudé eût beaucoup à se louer de la générosité de son protecteur, qui lui avait donné, pour toute faveur, deux petits bénéfices, un canonicat de Verdun, et le prieuré de l'Artige, en Limousin, qui rapportaient 1,200 livres de rente. A en juger même par un passage du *Mascurat*, Naudé, qui avait une multitude de frères et de neveux, qu'il lui fallut peut-être aider, n'était pas très à l'aise dans ses finances. Quand Sainct-Ange reproche à Mascurat d'être, « non-seulement mouchard, mais encore conseiller, émissaire, advocat, factotum, secrétaire du cardinal, » Naudé lui fait répondre : « Je voudrois que tu eusses menty toute ta vie, et que ce que tu viens de dire fust véritable; je ne serois pas affamé comme un rat d'église, ou chargé d'argent comme un crapaud l'est de plumes. » Le *Jugement de tout ce qui a été écrit contre Mazarin*, plus connu sous le nom de *Mascurat*, est un pamphlet fort amusant contre tous les écrits connus sous le nom de *Mazarinades*. Une portion toute nouvelle du talent de Naudé s'y montre à l'aise et presque à chaque page. C'est une plaisanterie attique, un sarcasme de bon goût, une causticité sans amertume, qui donne déjà idée de la manière toute nouvelle que déploya plus tard Pascal dans *les Provin-*

ciales. Il n'y a pas ici de basse flagornerie pour Mazarin; s'il tait le mal, au moins le bien qu'il avance est vrai. Il reconnaît plusieurs des Mazarinades « composées avec addresse, ingénieusement desguisées et proprement assaisonnées. » Il règne dans tout le livre une critique si saine, une réserve si sage, que l'un des plus acharnés ennemis du cardinal, Guy-Patin, a dit : « Combien que le sujet me déplaise, la lecture du livre ne laisse pas de m'être fort agréable. » Il n'y a point d'ailleurs plus d'un sixième du volume consacré à Mazarin. Ce sont à tout propos des digressions savantes et pleines d'intérêt sur des questions d'art ou d'histoire. Je recommande, entre autres choses, des détails curieux sur les dépenses de nos rois, et un excellent morceau sur la poésie macaronique; l'histoire de ce genre de littérature y est parfaitement traitée et avec une érudition supérieure. Le *Mascurat* est un livre où l'on apprend toujours quelque chose chaque fois qu'on l'ouvre. Selon le père Lelong, ce qu'il y a de plus remarquable dans ce pamphlet, c'est un sentiment plus vif et plus dégagé, quelque chose de moins chagrin et misanthropique que dans les *Coups d'état;* on y remarque une allure franche et un peu cavalière. Les deux interlocuteurs mangent et boivent au plus fort, ce qui ne les empêche pas de citer du grec et du latin à toutes les phrases. Mascurat renvoie parfaitement la balle à Sainct-Ange. Ce dernier a beau soutenir les pamphlétaires, il faut qu'ils soient battus. Naudé, par la bouche de Mascurat, les compare ingénieusement à différentes drogues que certaine femme, dans Ausone, donna à son mari pour ne point faillir de l'empoisonner; une seule l'eût tué, et toutes, se servant mutuellement d'antidotes, n'eurent aucun effet. Autre part, il se moque de ceux qui accusaient Mazarin d'être ignorant, parce que lui-même en était convenu par modestie. « Donne-t-on, dit-il, ses bottes à nettoyer à celuy là qui se dit vostre tres humble serviteur; et si on dit : Il n'y a rien céans qui ne soit à vostre service, cela donne-t-il lieu d'emporter les meubles d'une maison? Envoye-t-on à l'eschole le savant qui se dit ignorant? » Naudé ne manque pas de profiter, pour la justification de son maître, de ces déductions historiques que nous avons fait remarquer plusieurs fois déjà dans sa manière. Ainsi, comme on reprochait à Mazarin d'avoir un singe qu'il mettait sur ses genoux, c'est tout à coup, et comme un flot qui déborde de l'antiquité : Épaminondas s'exerçant avec les garçons de la ville, Scipion jouant à *cornichon va le long devant de la marine* avec Lœlius, Agésilas montant à cheval sur un bâton pour faire rire ses enfans, Jacques, roi de Chypre, s'amusant à dévider, Charles IX ferrant son cheval, Auguste caressant une caille, Alexandre agaçant de petits pourceaux, et Honorius portant une poule. S'il ne cite pas les mouches de Domitien, l'ours de Valentinien nourri de chair humaine et le cheval de Caligula, c'est que ces noms ne lui paraissent pas sans doute propres à rappro-

cher de celui de Mazarin. Écrivant plus tard, il n'eût pas manqué de parler de l'araignée de Pélisson, et de Crébillon fumant au milieu de ses chats et de ses chiens. Lorsqu'il s'agit des fautes de Mazarin, Naudé glisse adroitement vers un autre sujet, ou bien, comme à propos d'une défaite, il dit que c'est une pierre qui rencontra la faux, une épine au milieu d'un faisceau de lauriers, une ronce dans une gerbe dorée. Il y a d'ailleurs dans le *Mascurat* une grande liberté de pensée. On sent que la férule romaine ne menace plus sa main, et qu'il foule une terre où les pas de la liberté laissent leur empreinte. Tout le monde, à son sens, doit pouvoir parvenir à la puissance, et comme il le dit crûment, tel peut souper cardinal qui n'avait dîné que d'un plat de tripes. Les bonnes plaisanteries et les portraits piquans ne manquent pas non plus dans le *Mascurat*. Il y en a même qui n'ont pas vieilli : ceci, par exemple : « Le naturel du François est si inquiet, si insolent, si ambitieux, si entreprenant et si insatiable, que soudain qu'il a donné un coup de bonnet aux ministres, incontinent après qu'il leur a parlé, qu'il leur a dit ou fait dire qu'il étoit leur serviteur, il en veut estre payé, il veut qu'on lui donne tout ce qu'il demande, qu'on augmente ses pensions, qu'on fasse estat de ses recommandations; en un mot, il est capable d'épuiser en un jour toutes les grâces que la cour peut faire en un an. » Ce côté ironique et quelquefois sentencieux, qu'on trouve pour la première fois dans le caractère de Naudé, marque chez lui une nouvelle phase; il est un peu dégoûté du monde, et il sait la vie. Ni la nature avec son luxe de végétation, ni les passions du cœur avec leurs molles et fondantes extases, ni l'ambition avec ses rêves avides, ne peuvent plus le séduire dorénavant; en fait de plaisirs, il s'est arrêté à des jouissances plus sûres et moins trompeuses, aux sévères jouissances de l'intelligence.

Quant à sa manière de procéder, en fait de style, elle est la même dans le *Mascurat* que dans ses autres écrits; les citations, mieux choisies ici, mais aussi nombreuses et prises avec affectation dans des auteurs peu connus, envahissent souvent le texte, et se succèdent les unes aux autres, et les unes par les autres, presque au hasard, sans goût et sans méthode. Naudé avait déjà dit autre part : « J'ay bigarré mon langage de quelques sentences et authoritez latines sans les habiller à la françoise, puisqu'elles n'ont aucun besoin d'être entendues de la populace. » Dans le *Mascurat* il est moins fanfaron, et on voit que l'Académie et l'hôtel Rambouillet avaient dû se moquer de cet étalage de citations, de même que le petit comité philosophique de Gentilly riait en soupant des phrases de Balzac et des autres beaux esprits. « Quand je cite tous ces bons auteurs, dit Naudé, c'est sans affectation, c'est parce qu'ils me viennent *sub acumen calami*, c'est parce qu'il m'est aussi séant de le faire comme aux jeunes filles qui ont esté voir de beaux jardins de se parer de fleurs qu'elles ont cueillies.

Mais quand j'aduouerois que c'est mon mestier et celuy des autres pédants comme moy, de citer tous ces autheurs anciens et modernes, quand le cas y eschet, le procès en seroit plustôt finy. » Au temps de Naudé, la citation était un des élémens essentiels du style, surtout chez les savans; au milieu de ces lambeaux, pris çà et là à toute l'antiquité, et recousus tant bien que mal à un fonds de langage français peu ferme encore, indécis dans sa marche, la langue est comme tremblante et pleine d'hésitation, sans mesure et sans arrêt: ce n'est plus le français de Rabelais, et ce n'est pas encore celui de Corneille. L'idiome est là en travail et en fermentation pour produire la prose de Pascal et de Bossuet, qui, plus tard, se transformera chez Voltaire, puis chez Mirabeau. Outre que chaque génie, sans se faire pour cela sa langue à lui, s'approprie un style, et taille son langage sur le patron de sa pensée, du jour où une langue s'arrête, on peut le dire, cette langue meurt; car cette immobilité impliquerait qu'un peuple peut vivre et accomplir ses phases sans modifier ses formes. Or, qu'est le langage, sinon la forme, l'instrument de l'idée? Chez Naudé, il est peu facile de voir et de saisir toutes ses transformations d'idiome, le style étant à chaque instant brisé, et comme interrompu par les citations; l'art se bornait alors à bien agencer tous ces fragmens, à faire une gerbe de tous ces épis. Plus tard, au temps de Labruyère, il y eut une vive réaction contre cette manière d'écrire; on ne regardait plus les savans, hors de leur bibliothèque, que comme des inutilités impropres à tout. Le grand moraliste disait à ce sujet : « Il y a maintenant une sorte de hardiesse à soutenir devant certains esprits la honte de l'érudition. » On eût été mal venu, en effet, à prodiguer la science littéraire dans les salons de Louis XIV, ou durant les promenades de Versailles, et il n'est pas douteux que Naudé n'ait touché aux derniers écrivains qu'avec son génie supérieur Labruyère caractérisait en son chapitre *de la Chaire*, par ces mots : « Il y a moins d'un siècle qu'un livre françois étoit un certain nombre de pages latines, où l'on découvroit quelques lignes et quelques mots en notre langue. » Labruyère a dit aussi en parlant des ouvrages de l'esprit : « L'on écrit régulièrement depuis vingt années; l'on est esclave de la construction, on a secoué le joug du latinisme, et réduit le style à la phrase purement françoise. » Tout cela, comme on voit, s'applique parfaitement à Naudé et à son école, à part les restrictions personnelles de talent, et les honorables travaux en dehors du style.

Le bibliothécaire de Mazarin, pendant le séjour de douze années qu'il fit alors à Paris, ne publia guère d'ouvrage important que le *Mascurat*. Je ne parlerai pas de ses épigrammes latines imprimées en 1650. Ce sont des vers d'album qu'il avait composés à Rome, pour les portraits de Barberin,

de Paul Jove ou de Galilée. Bien que ces poésies, malgré quelque finesse dans la pensée, et assez de délicatesse dans l'éloge, méritent en tout l'oubli où elles dorment, on y trouve pourtant, à la fin du volume, une élégie touchante sur la mort du cardinal de Bagni. Mais Naudé n'eut pas à jouir long-temps de ces distractions littéraires. La fortune de Mazarin s'éclipsa, et le parlement, par une mesure peu digne de lui, voulut faire vendre cette bibliothèque, qui avait coûté à Naudé tant de peines, tant de voyages. Qu'on juge de l'indignation du savant bibliophile; son plus cher enfant lui était cruellement enlevé. Il se raidit contre cette tyrannie, et il adressa au parlement une supplique pleine de vigueur et de mesure, où le respect a peine à contenir la colère. Cette pièce est admirable d'héroïque résistance, et l'ame de Naudé y est tout entière. *Ab ungue leonem*. Il supplie noblement et menace presque les conseillers du parlement : « Messeigneurs, leur dit-il, pouvez-vous endurer que cette belle fleur qui respand désia son odeur par tout le monde se flétrisse entre vos mains? » Mais, par une singulière préoccupation de haine personnelle, le parlement ne fit pas droit aux réclamations de Naudé, et l'écrivain pauvre et modeste s'imposa un sacrifice au-dessus de ses forces, en rachetant pour 3,500 livres tous les ouvrages de médecine de la bibliothèque du cardinal. Heureusement le projet anti-national du parlement n'eut pas de suite.

Mais que deviendra Naudé? Plus de bibliothèque à ranger, plus de livres à acheter. Que fera ce goinfre en fait de livres, *helluo librorum*, comme l'appelle Niceron. D'ailleurs, ainsi qu'il le dit lui-même, tout le monde à Paris le regardait de côté, sans doute parce qu'il avait prêté sa plume à Mazarin. Il se décida bientôt à quitter la France. Vossius le fit nommer bibliothécaire de Christine, et il partit pour la Suède en 1652, avec Bochart, le ministre de Caen. Tout le monde sait le caractère de Christine. On trouve dans le recueil des harangues qui lui furent adressées lors de son voyage en France, plusieurs portraits d'elle fort ressemblans. « Elle a, y est-il dit, l'esprit porté aux choses héroïques, surtout à la justice; mais elle est comme les hommes agiles qui sont devenus paralytiques; ils peuvent discourir et non agir. » On y voit encore qu'elle s'habillait à la manière des hommes dont elle avait toutes les façons; comme eux, elle portait épée et perruque, et, pour comble, on lui reprochait de jurer quelquefois et d'être fort libre en ses discours. Elle entrait galamment en conversation, prenait la main aux hommes, et le premier venu de la cour était peut-être son intime ami. Femme d'un esprit viril jusqu'au crime, selon l'énergique expression de M. Villemain, elle passait tour à tour des découvertes de Meibomius à la métaphysique de Descartes. Gassendi la félicitait d'accomplir le vœu de Platon qui voulait des rois philosophes, et à propos de quelques calomnies, il lui disait : « Vous marchez sur l'Olympe, bien au-dessus de la foudre. » Extrême

en tout, elle finit dans l'ascétisme les scènes tumultueuses de sa vie. Mme de Longueville disait d'elle : « On doit espérer qu'elle sera une saincte, aussi bien qu'une héroïne. » Avant qu'elle eût abdiqué le sceptre royal pour la science, elle exerça sur la littérature une influence immense, qu'il serait peut-être assez curieux de caractériser. Toutes les illustrations intellectuelles se rendaient à sa cour, et Naudé n'hésita point, quand on lui proposa la bibliothèque de Stockholm. Il paraît, par une de ses lettres, que le classement des livres lui demandait beaucoup de temps, et qu'il eût volontiers répondu à ceux qui venaient le troubler, comme Cujas, lorsqu'on lui parlait de matières n'ayant pas trait au droit : *Non attinet ad edictum prætoris.* Mais le séjour de Naudé à la cour de Christine ne fut pas long. Les folies du premier médecin Bourdelet ayant forcé la plupart des Français à se retirer, Naudé ne voulut pas rester seul, et demanda l'année suivante son congé, malgré les instances de la reine. Guy-Patin, qui se sentait privé de la présence d'un ami qui lui était devenu nécessaire, écrivait à cette occasion : « A quelque chose malheur est bon; j'aime mieux qu'il soit ici; tout le Nord ne vaut pas ce grand personnage. » Naudé reprit donc le chemin de la France, mais Guy-Patin ne devait plus le revoir, car il fut saisi, à son passage à Abbeville, d'une fièvre continue avec assoupissement qui l'enleva le 29 juillet 1653. Son corps fut présenté à l'église Saint-George et inhumé dans la nef. Ainsi mourut l'homme le plus remarquable peut-être de ces érudits littéraires de la famille de Dupuy, de Lamonnoye, de Sainte-Marthe, de Ménage et de Leduchat, dont la race est à peu près perdue de notre temps. Gassendi pleura beaucoup cet ami si complaisant, si sage, si respecté, qu'on consultait toujours pour les publications littéraires. Malgré ces regrets, il faut que la mémoire de Naudé ait, en ce temps même, été calomniée par l'envie; on trouve ce passage dans les lettres de Guy-Patin à Spon : « Il n'y a pas encore de bibliothécaire de Mazarin. C'est un nommé Poterie, qui y servait sous feu M. Naudé, mais qui ne l'espère pas. C'est un fripon qui a rendu de très mauvais services à notre bon ami, après sa mort, ou au moins qui a tâché. Mais l'innocence de sa vie et de ses mœurs l'a jusqu'à présent très bien défendu des calomnies de ce pendard. » Sans doute les clameurs de la haine se turent bientôt, car la justice commence pour les hommes lorsque la tombe les recouvre.

CH. LABITTE.

LA
NUIT D'AOUT.

LA MUSE.

Depuis que le soleil, dans l'horizon immense,
A franchi le Cancer sur son axe enflammé,
Le bonheur m'a quittée, et j'attends en silence
L'heure où m'appellera mon ami bien-aimé.
Hélas! depuis long-temps sa demeure est déserte.
Des beaux jours d'autrefois rien n'y semble vivant.
Seule, je viens encor, de mon voile couverte,
Poser mon front brûlant sur sa porte entr'ouverte,
Comme une veuve en pleurs au tombeau d'un enfant.

LE POÈTE.

Salut à ma fidèle amie.
Salut, ma gloire et mon amour.
La meilleure et la plus chérie
Est celle qu'on trouve au retour.
L'opinion et l'avarice
Viennent un temps de m'emporter.
Salut, ma mère et ma nourrice,
Salut, salut, consolatrice!
Ouvre tes bras, je viens chanter.

LA MUSE.

Pourquoi, cœur altéré, cœur lassé d'espérance,
T'enfuis-tu si souvent pour revenir si tard?
Que t'en vas-tu chercher, sinon quelque hasard,
Et que rapportes-tu, sinon quelque souffrance?
Que fais-tu loin de moi, quand j'attends jusqu'au jour?
Tu suis un pâle éclair dans une nuit profonde.
Il ne te restera de tes plaisirs du monde
Qu'un impuissant mépris pour notre honnête amour.
Ton cabinet d'étude est vide quand j'arrive;
Tandis qu'à ce balcon, inquiète et pensive,
Je regarde en rêvant les murs de ton jardin,
Tu te livres dans l'ombre à ton mauvais destin.
Quelque fière beauté te retient dans sa chaîne,
Et tu laisses mourir cette pauvre verveine
Dont les derniers rameaux, dans des temps plus heureux,
Devaient être arrosés des larmes de tes yeux.
Cette triste verdure est mon vivant symbole,
Ami, de ton oubli nous mourrons toutes deux,
Et son parfum léger comme l'oiseau qui vole
Avec mon souvenir s'enfuira dans les cieux.

LE POÈTE.

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau;
J'y vis poindre une fleur nouvelle;
La plus jeune était la plus belle;
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

LA MUSE.

Hélas! toujours un homme, hélas! toujours des larmes!
Toujours les pieds poudreux et la sueur au front!

Toujours d'affreux combats et de sanglantes armes;
Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond.
Hélas! par tout pays, toujours la même vie :
Convoiter, regretter, prendre, et tendre la main,
Toujours mêmes acteurs et même comédie,
Et quoi qu'ait inventé l'humaine hypocrisie,
Rien de vrai là-dessous que le squelette humain.
Hélas! mon bien-aimé, vous n'êtes plus poète.
Rien ne réveille plus votre lyre muette;
Vous vous noyez le cœur dans un rêve inconstant;
Et vous ne savez pas que l'amour de la femme
Change et dissipe en pleurs les trésors de votre ame,
Et que Dieu compte plus les larmes que le sang.

LE POÈTE.

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'Aurore;
O ma Muse, ne pleurez pas!
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

LA MUSE.

Et que trouveras-tu, le jour où la misère
Te ramènera seul au paternel foyer?
Quand tes tremblantes mains essuieront la poussière
De ce pauvre réduit que tu crois oublier —
De quel front viendras-tu, dans ta propre demeure,
Chercher un peu de calme et l'hospitalité?
Une voix sera là, pour crier à toute heure :
Qu'as-tu fait de ta vie et de ta liberté?
Crois-tu donc qu'on oublie autant qu'on le souhaite?
Crois-tu qu'en te cherchant tu te retrouveras?
De ton cœur ou de toi lequel est le poète?
C'est ton cœur, et ton cœur ne te répondra pas.

L'amour l'aura brisé; les passions funestes
L'auront rendu de pierre au contact des méchans;
Tu n'en sentiras plus que d'effroyables restes,
Qui remueront encor, comme ceux des serpens.
O ciel! qui t'aidera? que ferai-je moi-même,
Quand celui qui peut tout défendra que je t'aime,
Et quand mes ailes d'or, frémissant malgré moi,
M'emporteront à lui pour me sauver de toi?
Pauvre enfant! nos amours n'étaient pas menacées,
Quand dans les bois d'Auteuil, perdu dans tes pensées,
Sous les verts marronniers et les peupliers blancs,
Je t'agaçais le soir en détours nonchalans;
Ah! j'étais jeune alors et Nymphe, et les Dryades
Entr'ouvraient pour me voir l'écorce des bouleaux,
Et les pleurs qui coulaient durant nos promenades,
Tombaient, purs comme l'or, dans le crystal des eaux;
Qu'as-tu fait, mon amant, des jours de ta jeunesse?
Qui m'a cueilli mon fruit sur mon arbre enchanté?
Hélas! ta joue en fleurs plaisait à la Déesse
Qui porte dans ses mains la force et la santé.
De tes yeux insensés les larmes l'ont pâlie;
Ainsi que ta beauté tu perdras ta vertu.
Et moi qui t'aimerai comme une unique amie,
Quand les Dieux irrités m'ôteront ton génie,
Si je tombe des cieux, que me répondras-tu?

LE POÈTE.

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le nid;
Puisque la fleur des champs, entr'ouverte à l'aurore,
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit;

Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,
On entend le bois mort craquer dans le sentier,
Et puisqu'en traversant l'immortelle nature,

L'homme n'a su trouver de science qui dure,
Que de marcher toujours, et toujours oublier;

Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière;
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain;
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain;

O muse! que m'importe ou la mort ou la vie?
J'aime, et je veux pâlir; j'aime, et je veux souffrir;
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.

J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour,
Et je veux raconter et répéter sans cesse
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.

Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé.
Aime, et tu renaîtras; fais-toi fleur, pour éclore;
Après avoir souffert il faut souffrir encore;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

ALFRED DE MUSSET.

DES
POÈTES ÉPIQUES.

II.

DE L'ÉPOPÉE ROMAINE.[1]

Rome et Athènes ne sont pas seulement sœurs. L'une est l'achèvement de l'autre. Ce sont deux phases d'une même société. Mêmes dieux, même ciel, même droit, même esclavage; par conséquent même idéal et même poésie. D'où il suit encore que l'on ne peut ébranler Homère sans ébranler le système des antiquités romaines. Le Parthénon a toujours eu son écho dans le mont Palatin.

Les hypothèses de Wolf sur l'épopée ionienne avaient paru vers la fin du siècle dernier. Seize ans après, elles furent appliquées avec beaucoup plus d'éclat encore à l'histoire romaine, par un homme qui possédait toutes les qualités nécessaires pour détruire et pour édifier; car il avait du scepticisme et de l'enthousiasme

(1) Voyez la livraison du 15 mai.

dans une mesure égale, presque autant d'imagination que de science, et par-dessus tout cela, une ardeur de prosélytisme, une gravité, un héroïsme d'intelligence, tels qu'il est bien difficile à ses adversaires même de prononcer son nom sans vénération. Imaginez un Curtius érudit, toujours prêt à se jeter dans les gouffres inconnus. C'est de lui qu'on pouvait dire à juste titre, qu'il prophétisait le passé, tant il excellait à découvrir dans l'histoire de merveilles inconnues à ce passé lui-même. Cet homme était Niebuhr; esprit, ame, imagination du nord, s'il en fut jamais; vrai Scandinave sous la figure d'un compatriote de Montesquieu et de Montaigne; il tenait d'ailleurs de cette grande époque de guerre, où la nation allemande, maniant à la fois l'épée et la truelle, combattait en même temps qu'elle bâtissait, dans sa poésie et dans sa philosophie, l'édifice de ses rêves. Personne ne sentit plus que Niebuhr l'héroïsme des passions de ce temps-là. De son camp d'érudit, il commença par attaquer Napoléon avec le texte commenté des Philippiques de Démosthènes. Plus tard, cette épée athénienne ne suffisant plus, il travailla à épauler des batteries aux journées de Bautzen, de Lutzen, de Leipsick. Ce fut, en tout, un noble, un courageux, un implacable ennemi.

Ce fut aussi au milieu de ces passions encore refoulées, qu'il publia en 1811, la première partie de son *Histoire Romaine*. Cette époque est importante à constater. Les chants nationaux venaient d'acquérir dans la mêlée de l'Europe une valeur imprévue. L'expression soudaine et inculte des sentimens de la foule avait alors plus de prix que n'en avait eu jamais l'art savant et cultivé; on entendait dans l'air comme un éternel murmure de mélodies nationales, qui précédaient le cri de la bataille. Romances espagnoles, ballades écossaises, irlandaises, chansons des Tyroliens, des Russes, des Serbes, étaient incessamment traduites d'une langue dans une autre. Les poètes comme les princes s'humiliaient devant la muse des peuples. Par-dessus tout, c'était le règne du poème des Niebelungen. On adorait de nouveau le vieux poème germanique comme une de ces reliques que l'on exhume de leurs châsses, à la veille du combat; tout vivait, tout s'inspirait, tout s'enivrait du chant populaire, le poète, le critique, le soldat, le prêtre, le roi. Ce fut le tour de l'érudit. C'est sous cette préoccupation, ou plutôt sous cette obsession, que Niebuhr conçut sa théorie de l'his-

toire primitive de Rome. Ainsi, du moins, s'explique comment il transporta la harpe de Siegfried dans le Pomœrium des Latins, et comment il attribua à la plèbe romaine le génie idéal des Scandinaves et l'instinct de poésie des Burgondes. On a reproché au siècle de Louis XIV d'avoir fait des anciens autant de seigneurs de la cour de Versailles. Ne pourrait-on pas dire que Niebuhr les a trop souvent changés en Germains de sa tribu, des Dittmarses?

De la même manière que Wolf avait aboli Homère, Niebuhr abolit les trois premiers siècles de Rome, au profit du chant populaire. Cette hypothèse n'était ni moins hardie, ni moins riche que la précédente; elle s'appuya comme elle sur l'analogie; en outre, elle édifiait ce qu'elle semblait détruire; déjà à moitié renversées par Beaufort, les annales des rois et des premiers consuls se changeaient en une suite d'aventures fictives et de rhapsodies héroïques; ainsi dans Virgile, les vieux vaisseaux échoués s'étaient métamorphosés en amoureuses naïades. Dans cette transformation, on perdait trois ou quatre siècles de l'histoire; on y gagnait une poésie primitive, indigène, ou du moins l'ombre de tout cela. Au lieu d'une succession d'évènemens souvent impossibles, presque toujours contestables, on avait le chant de Romulus, le chant de Tarpéia, le chant de Numa, d'Ancus, de Servius, de Lucrèce, de Tarquin. Par une analogie nouvelle avec les Niebelungen, on établissait que ces poèmes latins n'avaient été achevés que plusieurs siècles après les temps auxquels ils se rapportaient par leurs sujets. De plus, chose merveilleuse! ces chants étaient tantôt d'origine populaire, tantôt d'origine aristocratique; il y avait, pour ainsi dire, le chœur plébéien sous Servius, le chœur patricien sous Tarquin-le-Superbe; de sorte que la grande épopée se partageait en un dialogue dans lequel on reconnaissait la différence des voix et des conditions. La harpe de fer du Capitole exprimait les deux modes entre lesquels se divisait la cité de Romulus.

L'histoire allemande avait commencé par le chant de Siegfried dans le poème des Amales, l'espagnole par celui du Cid, la bretonne pas celui d'Arthus. Pourquoi en serait-il autrement de l'histoire romaine? Que de raisons se joignaient à celle-là! Les contradictions des historiens, l'absence de monumens certains, l'incendie du Capitole dans lequel avaient péri tous les vestiges de la tradition écrite; ces motifs avaient une valeur négative: on y

ajoutait le merveilleux des aventures, la poésie des caractères, et puis enfin, quelques textes égarés; car c'était le côté faible de ce système, que le petit nombre et l'insuffisance des témoignages sur lesquels il s'appuyait. Mais cette faiblesse n'était-elle pas bien rachetée par les ressemblances de l'histoire universelle, par la grandeur des résultats, par l'audace même de la découverte qui tenait d'une sorte de révélation, surtout par l'accent convaincu du chef de la nouvelle doctrine. Son intolérance étant un gage de vérité, on cédait à une conviction si orgueilleuse tout ce que la science laissait douteux. Voilà comment on crut voir reparaître, sous les récits oratoires de Tite-Live, comme sous de maladroits palimpsestes, une série de chants épiques en mètres saturnins. Ces chants, qui commençaient à Romulus, avaient pour dénouement la bataille de Regille. Après cette journée seulement, on entrait dans l'histoire. Par là était résolu le problème de l'épopée romaine. Ce n'était plus dans le siècle d'Auguste qu'il fallait chercher le vrai monument de la poésie latine. Tout au contraire c'est au commencement, et dans les langes de la société romaine, que se rencontrait ce chef-d'œuvre. Les lignes principales, les formes, les divisions, les épisodes, et même quelques débris du rhythme, venaient d'en être découverts; chacun pouvait le refaire à son gré. Est-il besoin de dire que l'on attribuait tout d'abord à ce *Paradis perdu* de la poésie latine, toutes les qualités que l'on refusait à l'époque de culture, l'originalité, la grandeur, la naïveté, l'indépendance? Au milieu de cela, survinrent les critiques; ils arrachèrent à Virgile sa couronne chancelante; ils la mirent au front du fantôme de l'Homère latin, nouvellement retrouvé dans les huttes de la Rome primitive; bien des cordes, il est vrai, manquaient à cette lyre perdue depuis trois mille ans. Mais l'imagination des érudits était empressée à les rattacher et à les faire vibrer à leur guise. Ainsi s'acheva le triomphe d'un rêve; rien ne manqua au fantôme, pas même l'apothéose, après quoi on se demanda un jour s'il avait réellement existé, et quelle preuve on en avait; ce jour-là, la foi tomba comme elle s'était élevée. Niebuhr était appuyé sur Wolf; la ruine de l'un devait entraîner la ruine de l'autre. Ni chez les anciens, ni chez les modernes, il n'y a place à la fois pour deux Homère.

Il y eut un temps où toutes les hypothèses, pourvu qu'elles

arrivassent d'Allemagne, étaient acceptées par nous en France sans presque aucun contrôle. Il semblait qu'elles portassent au front le signe visible de l'infaillibilité. Plus elles sortaient des habitudes reçues, plus ces filles de la révélation nouvelle étaient accueillies avec avidité. Mais ces temps sont passés; un trop grand nombre de ces fantômes nous ont trompés, se donnant chez nous pour jeunes et nouveaux quand ils étaient déjà surannés et décrédités dans leur pays. La barque qui va et vient sur le Rhin nous a apporté de la contrée des songes assez d'ombres sans corps, auxquelles nous avons accordé le droit de cité. Avant de les suivre dans leurs vides royaumes, il doit nous être permis aujourd'hui d'examiner ces hôtes, sans être taxé d'intolérance.

Quand je considère de près la question d'une épopée populaire dans les premiers temps de Rome (1), autant cette hypothèse agrée d'abord à ma fantaisie, autant, après cela, je trouve peu de raison de me fier à cet attrait; et je finis par ne découvrir pas moins d'invraisemblance dans le système nouveau que dans la fable antique. La première chose que je demande est de savoir par quels organes cette épopée s'est exprimée, par quels moyens elle s'est transmise et perpétuée. Or, cette difficulté si élémentaire m'arrête tout court. Où sont, dans Rome, les chanteurs des poèmes romains? où sont les rhapsodes, les homérides latins? Il n'y en a point, et je n'aperçois rien qui puisse les suppléer. Évidemment, si, pendant quatre siècles, les souvenirs nationaux se sont transmis par le chant, on aura découvert dans les habitudes publiques des Romains la trace d'établissemens semblables à ceux des Grecs. Il y aura parmi eux des familles qui feront profession de réciter, de père en fils, l'Iliade de Romulus; cette profession elle-même sera une sorte de sacerdoce. Ce que la société héroïque du moyen-âge a fait pour des fictions qu'elle savait être telles, la société romaine ne l'aura-t-elle pas fait pour le poème sacré de la cité? Chez les modernes, je connais des bardes, des ménestrels, des trouvères,

(1) Les ouvrages modernes que j'ai pu consulter sur ce sujet sont, après l'*Histoire Romaine* de Niebuhr, les examens qui en ont été faits par William et Frédéric Schlegel, 1815 et 1816; *de Fontibus historicis T.-Livii*, Lachmann, 1822; *Epicrisis quæstionis de Hist. Rom., antiq. fontibus et veritate*, Beck; *de Originibus Hist. Rom. dissertatio*, Petersen, 1835; *Histoire de l'état romain*, Wachsmuth; *Hist. lat.*, Krause, 1835; Blum, 1828.

des jongleurs, des meistersaengers, qui tous ont chanté la fable d'Arthus ou de Charlemagne; à plus forte raison trouverai-je un grand nombre d'hommes et de conditions semblables dans la vieille Rome. Mais il n'en est rien, loin de là; le nom même du poète manque à la langue de cette société du patron et du client, tant ils sont loin de posséder une école de rhapsodes épiques; ils ne connaissent d'abord que le prophète et le devin augural, *vates*. Ainsi voilà une société fondée, dit-on, sur l'épopée, et qui n'a pas même dans sa langue un mot pour désigner la condition du poète (1)! Mais au moins, en admettant que ce dernier, quelque nom qu'on lui donne, ait été l'unique conservateur de la tradition des ancêtres, il sera, sans nul doute, honoré dans Rome plus qu'en aucun lieu du monde. Le rhapsode latin, s'il existe, aura sa part de gloire au festin du patriciat; sa place sera marquée dans la cité; il n'aura rien à envier au rhapsode d'Ionie. Or, c'est précisément encore le contraire qui a lieu dans la vieille Rome, le poète n'est rien autre chose qu'un histrion, un parasite. Caton peut reprocher à un proconsul, comme une action déshonorante, d'avoir lié commerce avec l'un d'eux, quand même cet histrion était le grand Ennius. Ce sont là de singulières contradictions dans une société qui devrait tout au poète.

J'admets qu'on n'en tienne point de compte, non plus que de cette autre circonstance, qu'aucun Romain n'a été sur la voie des origines romaines. De semblables méprises se découvrent ailleurs, et je consens qu'on n'en tire aucun argument sérieux. Mais, après cela, je m'informe des autorités antiques sur lesquelles le nouveau système est fondé; et mon étonnement est grand de voir qu'en éconduisant les citations parasites, tout se réduise à deux ou trois lignes de Caton l'ancien, répétées presque dans les mêmes termes par Varron et par Denys d'Halicarnasse. Dans le peu de mots extraits de son livre sur les origines, Caton affirme que, long-temps avant lui, c'était une coutume, dans les repas, de chanter des vers à la louange des vertus des grands hommes. Qui croirait que ce soit là, avec quelques mots semblables, l'unique fondement de la théorie nouvelle? Rien pourtant n'est plus vrai. Détachée de ce qui la précédait et de ce qui la suivait, l'assertion de Caton prouve

(1) Le mot *vates* n'a eu cette signification que depuis Ennius.

bien l'existence de quelques chants de table, quand même elle laisse ignorer si ces chants étaient véritablement populaires, ou s'ils étaient déjà imités des Grecs. Seulement il y a loin de là à une série de longues aventures, qui formeraient ensemble un cycle et une histoire continue. On pourrait même dire que les circonstances indiquées par le vieux sénateur s'opposent à cette dernière supposition. Dans la société frugale des premiers Romains, la coutume fut-elle jamais de prolonger les festins aux accords interminables de la lyre épique? Un chant de guerre, une prière sacrée, une nénie de funérailles, voilà ce qui s'accorde avec ces mœurs; de lentes rhapsodies au banquet de Cincinnatus, c'est là ce qu'on ne peut se figurer. Il ne sert de rien de remarquer que les faits de l'histoire romaine, pendant trois siècles, sont pleins de merveilleux; car, pour affirmer sans réplique que des évènemens ont leur origine dans un poème, il ne suffit pas que le récit en soit mêlé de circonstances surnaturelles. D'une part, la tradition la plus merveilleuse peut fort bien se transmettre et durer sans le secours du chant et sans celui du rhythme. C'est ce que l'on voit par les traditions ecclésiastiques, par les contes populaires, par la légende dorée. D'une autre part, il est des faits poétiques qui, sous des accessoires fabuleux, peuvent être très réels. De nos jours, nous avons eu de cela un exemple frappant qui ne doit point être perdu. Il a été donné à notre temps d'observer dans des faits très authentiques, dans ceux de la guerre des Grecs contre les Turcs, l'effort d'une mythologie naissante, qui rappelle, par beaucoup de points, l'esprit de l'antiquité héroïque. A presque tous les Klephtes, nos contemporains, sont attribués des actions surhumaines. Que manque-t-il, dès le présent, à Karaiskaky, à Botzaris, à Tzamados, à Nikitas le turcophage, pour devenir, entre nos mains, autant de types généraux? Ils conversent avec leurs sabres, avec les têtes coupées, avec les fleuves où ils passent, avec la montagne qu'ils gravissent; les oiseaux aux ailes d'or leur parlent leur langue magique. Dailleurs, un seul d'entre eux accomplit dans la tradition des actions pour lesquelles suffirait à peine une armée entière. En est-ce assez pour me démontrer que ces hommes que j'ai vus de mes yeux et touchés de ma main ne sont que des êtres de raison, et qu'ils n'existent qu'en vertu d'un poème inventé par l'orgueil populaire? Cependant la plupart des raison-

nemens de Niebuhr s'appliqueraient à eux, et conduiraient invinciblement à ce résultat : Souli n'est pas moins fabuleuse que Rome.

Que si, laissant les considérations extrinsèques, je pénètre plus avant dans la question, et si j'examine les règnes des sept rois de Rome, non-seulement j'y cherche en vain le caractère évident de poésie populaire qu'on croit y découvrir; mais encore j'y aperçois tout le contraire. Les éternelles divisions de tribus, de curies, de centuries, les réglemens politiques, les établissemens de lois, de colléges pontificaux, de monnaie, les commentaires, les grandes annales, les *libri lintei*, la division des artisans par Numa, des classes par Servius, les constructions d'aquéducs, de murs d'enceinte, de routes, de cloaques; voilà d'étranges sujets de chansons et de thèmes héroïques! A quoi bon tout inventer pour n'inventer pas mieux? Dans la plupart des autres faits se découvre un mélange d'érudition grecque, peut-être plus opposé encore au génie de l'inspiration plébéienne; et dans tous les cas, l'empreinte d'un génie juridique s'y laisse voir bien plutôt que celle d'un génie poétique et spiritualiste. Ce triste peuple romain ne chante pas; il écrit : il écrit sur le bois, sur l'écorce, sur le cuivre, sur le plomb, sur l'airain, sur la toile. En vain les sibylles ont tiré de bonne heure son horoscope dans la langue d'Homère; il n'a point la sérénité de l'Ionie pour épancher ses rudes souvenirs en longues rhapsodies. Il n'a point eu d'enfance; sa jeunesse a mûri en un moment, et le travail, la guerre, le châtiment, la loi, la nécessité, l'imitation, l'ont vieilli avant l'âge. Ses années sanglantes sont marquées une à une par le grand pontife, et marquées d'un clou au pilori sacré; voilà sa première épopée, la seule indubitable. Prédestinée à la prose, Rome a toujours su écrire. Elle s'est formée et s'est accrue à l'ombre d'Alexandrie! Ses rois, hommes ou idées, Klephtes ou symboles, ont deux visages comme son Janus : l'un très idéal, l'autre très réel. A côté de la louve du Tibre, vous les rencontrez dans tous les embarras de la jurisprudence et de la parole écrite. Des fastes, des commentaires, des annales, un droit fécial, un droit papirien, écrits sur l'écorce du figuier ruminal; est-ce là le berceau d'un rhapsode? N'est-ce pas plutôt le berceau d'un légiste?

En vain oppose-t-on que les livres ont été détruits dans l'incendie du Capitole, et que chacun, plébéien, patricien, a recomposé à sa guise les âges perdus. Admettez qu'un seul monument ait échappé

aux flammes, l'arbitraire dans la tradition devient impossible, et personne ne nie aujourd'hui qu'il n'y en ait eu plusieurs de sauvés. Joignez à cela que le chant populaire ne se reforme pas systématiquement trois ou quatre cents ans après les évènemens dont il s'inspire; cet artifice est le contraire même de la nature. Les livres écrits se sacrifient en un moment; il n'est besoin que d'un trait de plume, et voilà des interpolations, des omissions irréparables. Avec l'épopée chantée, il en est autrement. Pour la falsifier en un jour, il faudrait la conspiration de tout le monde sans que personne en fût instruit. Le chant populaire s'altère avec le temps de génération en génération; il se développe, il se modifie, il s'atténue, il se transforme, il ne se recompose pas tout d'un coup et sciemment au profit d'un autre âge. Supposé même que cela fût, le corps des prêtres (que l'on fait au reste trop peu intervenir dans cette question) n'a pu perdre entièrement le souvenir du passé. S le peuple romain eût voulu, à certains jours, façonner un poème systématique à son profit, qui doute que cette version mensongère n'eût été démentie par les pontifes? Au moins elle n'eût jamais pris la place de leurs annales. Partout où le sacerdoce a été établi, la muse plébéienne n'a pu l'emporter en autorité sur la tradition des prêtres. Ceci est confirmé par l'exemple des Hébreux, des Égyptiens et du monde catholique. Au moyen-âge, les caractères d'Attila, de Charlemagne, ont été défigurés par la poésie populaire. Mais, au sein de l'ignorance de l'époque, qui, certes, équivaut à l'incendie du Capitole, la simple chronique des monastères a empêché dans le monde la confusion absolue de l'histoire et du poème. Ce que le magicien Turpin n'a pu sous les Carlovingiens, je doute qu'il l'eût pu davantage dans le grand cloître de la Rome patricienne.

D'ailleurs il n'est que trop visible qu'à force de l'exagérer, Niebuhr détruit lui-même son assertion. Il suppose que les poèmes héroïques de Romulus et de Numa existaient encore au temps d'Auguste; c'était donc à l'insu de tout le siècle. Il croit aussi reconnaître dans la prose de Tite-Live des lambeaux de vers saturnins, et, après cela, des vestiges d'un mètre lyrique dont personne au monde ne connaît seulement les règles. Autant vaudrait dire que les œuvres de Pascal et de Bossuet sont les débris d'un vieux poème, sur ce fondement qu'il se trouve dans leur prose des lambeaux d'hémistiches.

Non, Rome n'est point sortie de terre, comme les villes grecques, au son des flûtes enchantées; un plus rude commencement l'a préparée à une virilité plus austère. Pas davantage les exemples tirés de l'épopée germanique, espagnole, persane, ne s'appliquent à elle. Le plébéien romain ne s'égare pas, comme le Siegfried des Niebelungen, dans une vague contrée, au chant des cygnes du Rhin et au son des harpes des Valkyries. Il n'est point assis, comme l'Arthus breton, dans un festin éternel, à la table ronde, parmi les bardes de Cornouailles et du pays de Galles. Il n'écoute pas, comme le Cid à côté de Chimène, les luths de Castille; il ne ressemble pas même au Serbe errant sur son cheval caparaçonné, ni au Klephte libre sur le sommet du Vourcano. Avant tout, le plébéien romain est dominé par la loi, par l'écriture, par la prose. C'est un débiteur entre les mains de son créancier; c'est un jurisconsulte, un Gaius, un Papirius, non un Homère. S'il balbutie un poème, c'est la litanie des laboureurs et des prêtres arvales, ou plutôt quelque lambeau du poème horrible des douze tables, *lex horrendi carminis*. Les formules des patriciens, le nom secret de la cité, les cérémonies, les ruses, le spectacle dramatique de la loi, voilà ce qui excite son imagination plus que des aventures idéales, que rejette son esprit matérialiste et de bonne heure enchaîné. Il a des traditions de famille, des légendes, quelques rares chansons de guerre et de table, des hymnes religieux, point de poèmes ni de rhapsodies continues. Quand même il en aurait, où les chanterait-il? Quel loisir lui laisse la guerre ou l'*ergastulum?* Est-ce sous le fouet du créancier qu'il chantera le triste chant du plébéien? Il n'a point d'assemblées qui soient des assemblées poétiques, point de jeux de Némée ni d'Olympie. Il ne voyage pas comme le rhapsode grec; il ne chevauche pas comme le chanteur serbe. A trois lieues de sa ville il trouve l'ennemi. Au dedans, au dehors, est l'esclavage. Son foyer est muet. De là il faut supposer ou que ce furent les patriciens qui chantaient à leurs banquets le chant composé contre eux par les plébéiens, ou que ce poème populaire fut de bonne heure écrit et conservé en secret par le peuple sous cette forme savante; et je ne sais laquelle de ces deux hypothèses est la plus inadmissible.

Ce n'est pas tout. Si les plébéiens ont été capables de produire dans l'âge barbare une épopée telle qu'on la suppose, cette faculté

n'aura pas disparu en un moment. On retrouvera plus tard, je ne dis pas des poèmes semblables, mais au moins des fragmens et des tentatives du génie populaire. Quand les poètes patriciens, formés sur les modèles grecs, commenceront à paraître, on verra une lutte, un effort de la pensée plébéienne, pour résister à l'innovation. Si l'on n'admet pas la lutte de deux écoles, il y aura au moins quelque part un regret pour cet ancien vers saturnin inventé par les Faunes (1) et aboli par Ennius. Dans les grandes occasions, on entendra encore le retentissement de ces chants évanouis. Après le poète viendra l'écho, après Homère les homérides. Dans l'époque d'art le plus cultivé, le génie national conservera encore des marques de son origine, et la muse des premiers temps visitera par intervalles le siècle de Mécène. Sur ce dernier point, je sais bien qu'à nous autres Français on peut objecter l'oubli dans lequel le siècle de Louis XIV a laissé tomber les formes de la vieille poésie indigène; mais cet oubli n'a pas été complet. Dans cette seconde renaissance, il y eut toujours des hommes et des monumens qui représentèrent la tradition du vieux génie que l'on appelait gaulois. Sans parler des Amadis et des poèmes chevaleresques en prose, Lafontaine seul ferait soupçonner tout un monde perdu. Il n'y a point de Lafontaine sous Auguste.

Enfin, on ne sait où remonter pour trouver dans la poésie romaine la trace du chant populaire: plus vous poursuivez ce fantôme, plus il vous échappe; dès que vous entendez prononcer un nom de poète, la réaction grecque est déjà complète. Le plus ancien de tous, Livius Andronicus, débute par une traduction de l'Odyssée. Après lui, Nœvius et surtout Ennius, en racontant les histoires les plus intimes de la vieille Rome, sont déjà sous le joug d'Euripide. Si l'on remonte plus haut, on trouve la liturgie des prêtres pour bénir le temple, le champ, le tombeau, mais point de rhapsodies, point de poèmes héroïques, point d'épopée. Pour enfanter une série de poèmes, il faut à un peuple une certaine oisiveté ou liberté poétique; celle du Germain dans la forêt hyrcanienne, du Gaël dans le clan, de l'Arabe dans le désert, du trouvère dans sa maison joyeuse de Provence. Mais il n'y a point, il ne peut y avoir d'épo-

(1) Scribsêre alii rem
Versibû quos olim Fauni vatesque canebant.
Ennii fragmenta.

pée de l'esclave dans la prison, du serf sur la glèbe, du débiteur entre les mains du créancier, du plébéien sur le mont Aventin. Jusqu'à l'établissement du tribunat, la plèbe romaine fut en quelque sorte muette; c'est là son caractère dans la loi et dans l'art. Il ne faut pas le lui ôter. Pour créer un poème héroïque, il lui manquait bien plus que le génie de la poésie et de l'art instinctif; il lui manquait la libre possession d'elle-même. Sa langue était liée, car l'épopée nationale a toujours été l'expression idéale de l'indépendance et de la personnalité conquise, non celle de la servitude consentie ou disputée. C'est, à mon avis, une contradiction insupportable que de réduire, d'une part, presque à rien le droit et la personnalité morale de la population plébéienne dans les premiers temps de Rome, et de l'autre, d'attribuer à cette espèce de paria ou d'*outlaw*, ce qui est dans un peuple le produit le plus manifeste du sentiment exalté de l'existence, je veux dire, le poème héroïque et épique; et cette contradiction, à la vérité, d'un ordre purement philosophique, se trouvant jointe à celles qui naissent, en foule, du fond même des choses, des circonstances de la langue, de l'histoire, et du concours entier des faits, m'empêche de donner la moindre créance à l'hypothèse d'une épopée idéale dans les quatre premiers siècles de Rome.

Ces principes posés, il est aisé de voir comment ils ont été confirmés par la poétique des Romains. Le vice que l'on découvre dans leurs origines se perpétue pour eux à travers toutes les époques. Ce qu'ils n'ont point eu dans les âges barbares, ils ne le possèdent pas davantage dans les âges les plus cultivés. Le poème héroïque n'étant que le développement continu des formes indigènes et spontanées dans l'art, aucune science, aucun mécanisme n'a pu suppléer pour eux ces formes qui leur manquaient; le défaut d'une Énéide populaire, dans les premiers temps de Rome, devait entraîner tôt ou tard, pour résultat, la forme empruntée et abstraite de l'Énéide du siècle d'Auguste. Ce fut là ce qui, à la fin, poussa Virgile au désespoir. Comme son héros, il sentit qu'il n'avait embrassé qu'une ombre.

Une conséquence qui tient de près à celle-là, est l'idée que les Romains en général se formaient du but de la poésie. De ce qu'elle n'avait point été chez eux l'expression consacrée des croyances populaires et nationales, il s'ensuit qu'ils la considérèrent de bonne

heure comme une invention arbitraire qui pouvait être ou n'être pas plus propre à orner le mensonge que la vérité, et faite surtout pour l'amusement des patriciens. Chez les Grecs, elle avait été religion, culte et dogme tout ensemble. Elle était pour eux plus vraie que l'histoire; et c'est même là tout le système d'Aristote. Chez les Romains, rien de cela. La poésie est fiction, fable, mensonge; c'est devenu un grand mérite que de savoir s'en défier. De là, quand Tite-Live transcrit Ennius, il se garde bien de le citer; il croirait, en le faisant, manquer à la dignité de la tradition. En un mot le divorce entre la poésie et la réalité s'est accompli par les Romains. Le monde idéal et le monde réel, réunis jusque-là dans les lyriques orientaux, dans les prophètes hébreux, dans les hymnes orphiques, dans les rhapsodes ioniens, sont désormais, séparés; ils ne se confondront plus. Le poète n'est plus le guide des peuples. Il a perdu une à une toutes ses couronnes, hors la couronne des songes. Il n'est plus ni législateur, ni prêtre, ni historien. Il est devenu on ne sait quoi, une espèce de fou de cour fait pour divertir, après le lion muselé du cirque, l'univers devenu vieux.

D'après ce qui a été dit plus haut, il est également manifeste que l'art romain devait nécessairement adopter pour loi suprême la loi d'imitation. C'était la règle à laquelle il était soumis en naissant. Ses formes lui étaient imposées en même temps que la théodicée et la cosmogonie des Grecs. Un même système religieux ne pouvait pas produire deux systèmes d'art différens; et les dieux helléniques une fois reconnus, la conséquence était de donner à l'Iliade et à l'Odyssée presque la même importance sociale dans Athènes et dans Rome. Tout se tient dans la poétique païenne, même lorsque tout semble s'y contredire. Depuis le grammairien jusqu'au père des dieux, tout s'engendre l'un de l'autre; tout s'appuie l'un sur l'autre; Terentianus sur Horace, Horace sur Aristote, Aristote sur Homère, Homère sur Jupiter. Pour changer la forme de l'art, il fallait changer les dieux, et il n'y avait que le Christ qui pût déshériter Homère. De là, quand les critiques modernes ont tenté de rétablir telle quelle la théorie d'imitation, ils ont fait une règle générale de ce qui avait été un cas particulier à l'établissement des Romains. Ce sophisme a son nom dans les écoles.

En effet, il est arrivé aux Romains ce qui est advenu à toutes les civilisations naissantes quand elles ont été subitement mises en rapport avec des civilisations plus avancées. Celles-ci ont promptement dévoré celles-là. Dès le berceau, l'Hercule latin a été enlacé par les replis du serpent grec; jamais il n'a pu s'en dégager. Au-dessus des huttes de Romulus planait le fantôme de la civilisation homérique. A peine ce dernier commença-t-il à paraître, qu'il fût le maître, et qu'on n'en voulut plus reconnaître d'autre. La révolution commença par les dieux; le tagès d'Étrurie s'inclina sur sa glèbe, comme un serf, devant le Jupiter Panhellénien.

Ce changement ne produisit pas même un schisme, et le polythéisme païen fonda dès-lors dans Rome une sorte de catholicisme païen. Le vieux Saturne d'Italie se laissa détrôner sans résistance par les dynasties des dieux étrangers. Le ciel grec s'abaissa avec toutes les nuées olympiennes sur l'Italie, sans qu'il sortît un seul murmure de cette terre déshéritée. Il est vrai que les populations les plus religieuses avaient été extirpées au préalable. Les cités cyclopéennes n'étaient déjà plus habitées que par les couleuvres toscanes, et les Romains avaient traité les Étrusques de la même façon que plus tard Charlemagne traita les Saxons hérétiques. Par là fut frayé le chemin aux croyances et aux divinités nouvelles. Quand fut ainsi consommée l'invasion religieuse, que restait-il à faire à l'art? il lui restait à l'admettre et à s'y conformer.

Supposez que dans la lutte les Étrusques l'eussent emporté sur les Romains, l'Italie ancienne eût certainement produit une poésie plus originale. Au lieu de tout puiser dans l'imitation de la Grèce, leur art eût trouvé ses formes dans la liturgie toscane, dans les hymnes des prêtres, des augures, des sibylles. Mais l'extirpation de ce peuple fut en même temps l'anéantissement de la vieille poésie italique. Je remarque que la même question de civilisation et d'art qui se débattit entre Athènes et les Persans, se résolut dans le même sens entre Rome et les Étrusques. En soumettant ces derniers, Rome soumit avec eux le sacerdoce qui devint muet, et perdit sa poésie dans l'esclavage de la cité politique : ainsi, on peut dire que dans l'antiquité l'école d'Homère triompha deux fois du génie sacerdotal et oriental, la première avec les Grecs à Salamine, la seconde avec les Romains au bord du lac Regille.

Si pour produire un système de faits propres à la poésie épi-

que, il n'était besoin que du concours du monde matériel, aucune tradition, aucune histoire, ne seraient plus riches en cela que la tradition et que l'histoire romaines. Il suffit de rappeler les principaux sujets qu'elles fournissent, et qui touchent à tous les rapports du monde antique. — La tradition d'Énée, — l'époque des rois, — les guerres puniques, — César, — les invasions des Barbares. — Ces sujets ont été traités séparément par Nœvius, Ennius, Virgile, Lucain, Silius Italicus, Claudien. Mais chacun d'eux porte en soi un vice commun à tous, et que rien ne peut racheter. Rome a beau être placée au cœur du monde, un univers tout entier échappe constamment à sa conquête, je veux dire l'univers impalpable des croyances et des idées. Le monde réel dominait trop fortement chez elle le monde idéal, pour qu'il pût s'établir entre eux les justes proportions d'où naît l'harmonie de l'art; l'action surpassait la pensée, l'histoire opprimait le poème. Entre la terre et le ciel, l'accord ne fut jamais parfait, et la faute en fut toujours aux dieux.

Premièrement, les dieux étrangers, sortis de la Grèce, restent froids et inanimés dans leur nouvelle patrie; point de sympathie ni d'alliance entre eux et les évènemens au milieu desquels le poète les transporte. Ils ne sont pas nés de ce sol, ils n'ont pas grandi avec ce peuple. C'est un monde qu'ils ignorent, qu'ils protègent sans l'avoir fait, qu'ils condamnent sans le haïr, qu'ils servent sans l'aimer. Pour eux, les honneurs politiques du culte romain ne valent pas l'indépendance des monts de la Thrace. Dans le Panthéon d'Agrippa, ils regrettent la liberté de l'Olympe et le grand ciel d'Homère; à proprement parler, ils sont prisonniers de guerre dans l'épopée latine. Comme des rois vaincus, ils suivent, enchaînés et muets dans l'Énéide, le char de triomphe de l'imagination romaine.

Autre difficulté. Ces dieux ont beau arriver de toutes les parties du monde antique dans le Panthéon latin, ils ne le remplissent qu'à peine, car leur nombre augmente en raison inverse de la foi. D'abord, à mesure que les dieux étrusques commencent à déchoir, leurs siéges vides sont occupés par les dieux grecs. Ceux-ci, venant à décliner à leur tour, les dieux orientaux sont admis à leur place; les Romains en usent avec l'Olympe comme les modernes avec leurs chambres hautes : ils créent à volonté, selon le

besoin qu'ils en ont, des dieux politiques, comme ceux-ci des lords et des barons. C'est ainsi que se forma, en moins de rien, cette cohue olympienne dans laquelle se coudoient Jupiter, Brama et Osiris. Dès le temps de Virgile, les cieux étaient pleins de ces ombres qui traînaient leur éternité défunte dans les ruines du firmament de Saturne. De toutes parts, de l'Orient et de l'Est, les dieux morts arrivaient dans la grande Josaphat de la Rome impériale pour entendre à la fois le jugement du Christ nouveau-né : Retirez-vous, maudits !

Il résulte de là que l'état romain, se développant incessamment dans les limites et les conditions du monde matériel, tandis que le monde idéal (celui des croyances) suivait un progrès tout contraire, la faible concordance qui existait à l'origine de l'un et de l'autre ne devait pas tarder à être rompue. Sous César, l'univers matériel présentait, comme il a été remarqué ailleurs, des conditions très épiques. Mais le système de la théodicée païenne était dès-lors aussi impuissant à le comprendre qu'à le régir. Les grands dieux étaient devenus trop petits pour suffire à l'administration du monde romain. L'humanité avait grandi, Jupiter auprès d'elle était un nain. En un mot, il y avait une sorte d'unité dans l'établissement humain, et une anarchie absolue dans l'établissement céleste, c'est-à-dire tout le contraire de l'équilibre nécessaire à un art novateur. De plus, dans la lutte déjà flagrante entre la civilisation antique et les hommes du Nord, les dieux de Rome, épuisés et vieillis sous leur pourpre, n'auraient pas eu facilement raison des dieux barbares sous le frêne sacré. Les premiers ne pouvaient plus résoudre les difficultés où le monde était plongé. Lequel eût cédé la place à l'autre? Odin ou Jupiter? Il était temps que le Christ parût pour les concilier l'un et l'autre.

Par tout ce qui précède, on peut se faire une idée des difficultés au milieu desquelles était plongé le poète romain. Il n'avait pour lui ni le peuple ni les dieux; il fallait qu'il pût dire à chaque instant du jour comme Médée : Moi seul, et c'est assez. Aussi, Nœvius, Ennius, malgré tous leurs efforts pour imiter Homère, ne furent-ils que des chroniqueurs en vers, ou ce que l'on appelait des *cycliques*. L'art romain était un ange tombé de la sphère idéale des Grecs dans la Sodome impériale. Le poème y fut de bonne heure asservi à l'histoire, d'où il semble que la poésie latine, abandonnée

à son propre instinct, eût dû produire à la fin une grande chronique nationale, moitié fictive, moitié réelle, et telle peut-être que le Schanameh des Persans et que les Sagas d'Islande. Cette voie se présentait à Virgile; pour la suivre, il lui suffisait de résumer dans son œuvre, comme dans un Panthéon, les rudes poètes qui l'avaient précédé. Il pouvait aussi sortir des formes nationales, et s'élever, par l'imitation d'Alexandrie, à une sorte d'épopée abstraite et savante; c'est là le parti qu'il choisit : c'est celui qui était dans le génie de son temps. Le vieil esprit de Rome était mort avec Caton ; l'esprit cosmopolite avait vaincu avec César. La tradition d'Énée, quelle que soit son origine, marque au moins l'alliance de la Grèce et de Rome. C'est sur l'idée de la parenté de ces deux civilisations que repose l'œuvre de Virgile. Dans ce sens, ce poème, plus cosmopolite que romain, a pour unité l'unité même de l'antiquité. L'Énéide clot comme d'un sceau le paganisme ; son rapport avec l'Iliade est le même que celui du *Paradis perdu* avec la Bible. Homère et Virgile sont unis entre eux comme le sont le commencement et la fin d'un même monde. C'est la queue du serpent qui va rejoindre sa tête. En outre, si Homère marque le lien de l'Orient et de la Grèce, Virgile marque celui de la Grèce et de l'Italie; et par ce côté, il s'est attaché à l'une de ces idées qui appartiennent à l'épopée philosophique du genre humain. D'où il arriva qu'au moyen-âge il représenta lui seul l'antiquité tout entière, et qu'il devint un personnage plus poétique que son poème. Les légendes des monastères firent de lui un prophète moitié païen, moitié chrétien, qui survivait à tout un monde détruit. Parmi les ruines de l'empire romain, il resta comme le spectre de la poésie antique ; ombre vagabonde qui devait initier Dante à la cité des morts.

Malgré cela, Virgile ne peut servir de centre à l'histoire de la poésie latine. Les poètes romains ne forment pas autour de lui une étroite famille, comme les Grecs autour d'Homère; et l'avare festin de l'Énéide ne les nourrit pas tous ensemble de ses débris. C'est dans Rome que s'est brisé, pour la première fois, le chœur antique des rhapsodes et des muses. L'inspiration religieuse et populaire, qui jusque-là tenait tout réuni, a disparu. Chacun s'en va sans savoir où, l'un dans sa joie, l'autre dans sa douleur. Les poètes ne sont plus frères. Plus d'unité, plus de lien, plus de système qui les rassemble, si ce n'est peut-être le matérialisme de

Lucrèce. Enfans prodigues, ils vont paître au hasard le troupeau dispersé d'Épicure; au reste, sans aïeul, sans chef, sans guide, ils sont tous orphelins.

Une chose pouvait les réunir. En effet, si l'asservissement prématuré du sacerdoce, si la pénurie des élémens nationaux nuisaient au développement du poème lyrique et du poème héroïque, une troisième forme restait, qui paraissait devoir résumer tout le génie romain; c'est la forme du drame. La querelle incessante des patriciens et des plébéiens faisant le fond de leur histoire, qui ne penserait, au premier abord, que ce dût être là une situation éminemment propre aux inventions du théâtre? Cette querelle éternelle de l'aristocratie et de la démocratie, qui commence entre Romulus et Rémus sous le figuier ruminal, qui se poursuit sur l'Aventin et dans le soliloque du mont Sacré; ce dialogue sans fin, qui s'agite dans la paix plus que dans la guerre; ce peuple muet qui transmet sa parole au tribun; cette lutte acharnée dans l'enceinte des mêmes murailles; ces péripéties continues; ces réconciliations subites, et de nouveau ces récriminations furieuses, et au dénouement comme le dieu de la machine, tantôt un Marius, tantôt un Sylla, tantôt un César, qui, détruisant tout, renversant tout à son profit, concilie tout aussi, voilà certainement une tragédie ou une comédie historique dont chaque scène suffisait à la vie d'un poète. Sans doute elle eût été exécutée par quelque Shakspeare du mont Aventin si la violence des patriciens n'y eût mis bon ordre; mais la loi des douze tables, en punissant de mort l'ironie plébéienne, coupa court de bonne heure à toutes les tentatives. Malgré cela, le poème fut commencé par Nævius, qui expia son audace dans la prison des Métellus. Après lui, il fallut trois siècles avant que sa colère étouffée éclatât dans Juvénal. Rome finissait alors comme elle avait commencé, par la satire.

Lorsqu'on entre plus avant dans le temps de la décadence romaine, c'est aujourd'hui l'usage d'expliquer cette époque par ses ressemblances avec la nôtre; on cède volontiers au plaisir de fustiger son siècle avec cette vieille férule; et pourtant Dieu sait sur quels faux-semblans reposent presque toujours ces analogies! Si Lucain, Silius Italicus, Stace, Claudien, marquent une chute si prodigieuse dans l'art, ce n'est pas seulement parce qu'ils ont altéré la diction et la langue. Jusqu'au dernier soupir, les Romains

ont excellé à composer ce que l'on appelle de beaux vers et de belles phrases, sorte d'art mécanique dans lequel ils sont de beaucoup supérieurs aux Grecs, le moindre d'entre eux pouvant en remontrer là-dessus au vieil Homère. La décadence ne vient pas non plus de ce qu'ils ont quitté les principes du siècle d'Auguste. Le contraire de cette idée serait plus exact. Dites que ces poètes sont demeurés stériles parce qu'ils sont restés asservis à une loi morte, et vous toucherez au vrai. Pour eux, la vieille société a beau mourir, ils n'en ont cure. La même expression, la même règle, la même mythologie, ils l'appliquent à l'Italie d'Évandre et à l'Italie des empereurs. Avant comme après les Barbares, Rome est toujours pour eux la Rome de Fabricius et de Caton. Que leur fait le bélier qui frappe à la porte? jusqu'au bout, ils continuent le jeu classique des temps de Saturne. C'est toujours, quoi qu'il arrive, même sénat, mêmes naïades, même triomphe, surtout même imitation. Sous le Goth Stilicon reparaît l'âge d'or. Alaric est le commensal d'Énée; le siècle de Claudien se revêt de la peau du lion homérique. La poétique du siècle d'Auguste régit jusqu'à la fin le siècle d'Augustule.

Qui ne voit clairement que si l'art de cette époque n'a aucune valeur sérieuse, ce perpétuel mensonge en est la cause? car ce n'est pas la poésie en soi qui manquait au spectacle de cette société agonisante; le spectateur seul y manquait. De tant de prophètes officiels, augures, devins, aruspices, pas un n'a le pressentiment de ce qui menace le monde antique. Tranquillement et stupidement la société romaine s'en va à l'abîme sans qu'il se trouve, parmi tous ces intrépides disciples du siècle d'Auguste, un homme qui ait le cœur de se lever, et de dire : « Nous périssons ! » Certes, il ne valait guère la peine d'avoir à son berceau tant de sibylles pour n'être pas prévenu de sa chute une heure d'avance. Ni Attila, ni aucun des Barbares, ne peuvent arracher cette momie impériale à l'imitation de l'Énéide, qu'elle balbutie encore dans son tombeau de Bysance. Veut-on voir quelque chose de plus, il faut relire Symmaque. Quand tout est fini, et qu'il n'y a déjà plus de Rome, sous Théodose, il se trouve encore un homme pour demander, au nom de la société qui n'est plus, le rétablissement du culte de Janus. Sans doute cet homme-là croyait qu'il ne fallait qu'un décret de l'empereur pour ressusciter les dieux ensevelis, depuis trois siècles, sous le grand tumulus de l'Olympe. S'il y a

parmi nous des Symmaques, on avouera au moins qu'ils se cachent bien mieux.

Cela admis, je demande sur quel fondement certain on peut comparer une société si peu préoccupée de sa fin à la société moderne, au contraire si habile à compter ses plaies, à écouter ses ruines, à sonder ses blessures, à prophétiser sa chute, et qui de plus tire de cette science même sa principale grandeur. Chez les Romains, on ne trouve point, comme il a été dit ci-dessus, de Jérémie ni d'Isaïe pour pleurer sur leur misère future. Mais il n'y a point non plus parmi eux de René, point de Childe-Harold, point de Faust pour dévoiler à mesure leurs combats intérieurs. Il n'y a pas même de don Juan à la dernière orgie du paganisme. Le monde romain et la société moderne sont, si l'on veut, et quand même cela pourrait se nier, deux établissemens près de se dissoudre. Ils se ressemblent par une même apparence de ruine. Mais, pénétrez au-delà, tout est divers. Le monde païen n'a pas la conscience de sa misère; il est tel que cet univers physique dont parle Pascal, et qui ne sait pas qu'il meurt; l'autre, le monde moderne, le sait si bien, qu'il est toujours sur le point de s'exagérer son mal. Et pour ce qui regarde la poésie, la philosophie, ou, pour tout dire, le principe de la morale, ces deux conditions d'une ruine qui se connaît et d'une ruine qui s'ignore sont si différentes entre elles, l'une est si pauvre, l'autre est si riche de sa propre misère, que ce point seul, une fois bien établi, suffirait à renverser toutes les analogies qu'on y pourrait opposer. A quoi bon attacher ce corps vivant à ce corps mort? On ne serait pas plus loin du vrai en comparant aujourd'hui la plainte de la société chrétienne à la plainte des prophètes, laquelle était aussi pleur et joie, passé et avenir tout ensemble.

Depuis long-temps on nous assure qu'il se prépare dans la poésie contemporaine un retour vers l'imitation de l'antiquité. Si cette réaction tant promise conduisait à la fin à l'étude des formes grecques, nul doute qu'elle ne fût un progrès pour tous. Au contraire, si ce devait être seulement un retour à la poétique latine, il y aurait plusieurs inconvéniens à redouter d'un aussi brusque repentir. Il a été composé sur ce sujet quelques stances qui semblent ne devoir pas être séparées de cette étude sur l'épopée et la critique romaines, puisqu'elle en est, en plusieurs points, le commentaire.

A LA MUSE LATINE.

Sous mon toit résonnant gazouille l'hirondelle;
Le petit du bouvreuil dont j'ai vu croître l'aile
Commence à becqueter mon pain de chaque jour.
Car le toit du poète est ouvert dans l'orage
A la jeune hirondelle, aux parfums du rivage,
A tous les chants d'amour.

Il n'est fermé qu'à toi, triste muse latine!
Loin ton ciel plagiaire où le frélon butine,
Sur leurs longs pieds de bouc tes mètres saliens,
Vieux enfans d'un vieillard tes hymnes de Saturne,
Puis au bord de ton urne
L'épopée épanchée à flots olympiens!

Sans ailes, sans guirlande et plus riche que belle,
Je ne t'aimai jamais. Ton avare mamelle,
Loin de ma mère, enfant, m'a nourri de mes pleurs.
Tu ne sus qu'insulter les plus doux de mes songes;
Et dans mon ciel d'avril tu mêlas tes mensonges
A mes premières fleurs.

Ta férule outragea ma muse à la lisière;
Et moi, fuyant déjà ta classique lanière,
J'allais où va l'oiseau me plaindre dans les champs;
Et quand j'avais pleuré mes larmes de poète,
Sautillant sur ma tête,
C'est l'oiseau nouveau-né qui m'enseignait mes chants.

Mais toi, pendant ce temps, sur le trépied montée,
Vestale, qu'as-tu fait du feu de Prométhée?
Tu l'as laissé mourir sous ta tremblante main.
Ton souffle sur ton âtre ose à peine descendre;
Car les pensers d'amour qui raniment la cendre
N'habitent pas ton sein.

Vestale, qu'as-tu fait du foyer d'Ionie?
Dans tes mètres d'emprunt la torche du génie
Sur l'autel des Latins n'a brillé qu'en mourant.
Ton œuvre la plus belle est un sépulcre vide
Où, dans ta cruche aride,
Tu taris en un jour l'eau puisée au torrent.

Fille de ravisseurs, sans semer tu moissonnes;
Des guirlandes d'autrui tu te fais tes couronnes;
Aux prophètes vieillis tu dérobes leurs cieux.
Quand tes Lares sont nus, pour les vêtir de soie,
Dans les tombeaux de Troie,
Tu ravis le linceul à l'épaule des Dieux.

Hors du monde des sens pour toi tout est chimère;
Et ton vers parasite à la table d'Homère
N'a foi qu'en ses cinq pieds de dactyles chaussés.
Tu crois qu'au lieu de l'ame un lambeau d'anapeste,
Comme un Mercure ailé, porte au faîte céleste
Tes larcins cadencés;

Que l'iambe inégal peut forger sur l'enclume,
Comme un Vulcain boiteux, sans que le cœur s'allume,
De deux coups de marteau ses brûlans javelots;
Et que mieux qu'une veuve en sa douleur voilée,
Auprès d'un mausolée,
Un spondée, à pas lents, va traîner ses sanglots.

Le métier use en toi la verve sibylline.
Tu fardes ta Vénus du fard de Messaline;
De Delphes sans profit tu pilles le trésor;
Rien n'enrichit jamais les cythares menteuses,
Et c'est en vain qu'au front des prières boiteuses
Tu mets un masque d'or.

Voilà, voilà comment, quittant le laticlave,
Et ceignant à ses reins ta ceinture d'esclave,
L'art se fit artisan au fond des lupanars.
Ouvrier des Pisons à la courte tunique,
Dans ta geôle classique,
Il tourna sur le grain la meule des Césars.

Tous les grands ciseleurs d'une vide parole,
Tous les beaux désespoirs qu'une rime console,
Tous les prophètes faux dans leur vaste cité,
Des poètes sans cœur les rampantes extases,
Tous les limeurs de mots, les artisans de phrases,
Sont ta postérité.

Ah! si pour apaiser la fièvre de notre âge,
A l'ame il faut verser un antique breuvage,

Dans la coupe des Grecs nous boirons à longs traits.
Quand l'épine est au cœur qu'un long passé dévore,
Nous apprendrons encore
A cueillir sur l'Ida les simples des forêts.

Je n'ai point oublié le sentier de l'Attique.
J'ai suivi plus d'un jour, au bord de mon caïque,
Dans le flot albanais la plainte de Sapho.
Mes yeux ont vu de près les grands dieux sur leur faîte,
Et, dans ma longue nuit, des cinq voix du Taygète
J'entends partout l'écho.

Mais toi, n'espère pas que nos libres pensées
Reprennent, sous ton joug, les entraves passées,
Comme un honteux bétail qui choit sur ses genoux.
Non, non; trop de sentiers, sur de nouveaux abîmes,
Ont aplani nos cimes.
La muse repentie habite loin de nous.

De tes philtres latins nous défions les charmes.
Des amours plus puissans ont de leurs chaudes larmes
Effacé dans nos mains tes livres entr'ouverts.
Que feraient, sous nos toits, tes petits Dieux de plâtre,
Et tes Lares gourmands, qui, rangés dans ton âtre,
Nous cachent l'univers?

Maudit! maudit cent fois le poète parjure
Qui le premier, livrant son aile à ton injure,
Voudrait tout ramener aux lois de ton ciseau;
Et, prenant ta quenouille où ta main l'a laissée,
Dans ton froid gynécée,
En rimes filerait un servile fuseau!

Que jamais sa maison ne soit de chants remplie!
Que l'amphore en ses mains ne garde que la lie!
Que les mots dans son cœur ne rendent qu'un vain bruit!
Que jamais une vierge, amante de sa gloire,
N'éveille, pour l'entendre, en leur couche d'ivoire,
Les songes de la nuit!

EDGAR QUINET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1836.

La grande affaire de cette quinzaine est le mouvement révolutionnaire qui a commencé en Espagne par la ville de Malaga, où le commandant militaire, San-Just, et le gouverneur civil, M. le comte de Donadio, ont été massacrés dans la soirée du 25 juillet aux cris de *vive la constitution de* 1812. Ce mouvement s'est étendu avec beaucoup de rapidité dans toute l'Andalousie, dans l'Estramadure et jusqu'à Madrid, et partout il présente le même caractère, sauf les massacres qui n'ont déshonoré que Malaga. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la constitution de 1812 a été proclamée le 2 août à Sarragosse, avant que la révolte de Malaga y fût connue, bien qu'elle ait eu lieu sept jours plus tôt. On pourrait en conclure que le mouvement se rattache à une conspiration positive dont le foyer existait à Madrid, et c'est effectivement très probable; ou bien, ce qui est certain quant aux dispositions générales du peuple, les sentimens qui l'ont fait éclater ont agi à la fois sur plusieurs points avec la même force, et y ont produit le même résultat.

Nous dirons tout à-l'heure ce que nous pensons de cette révolution, qui n'est peut-être pas aussi redoutable qu'on le suppose. Mais d'abord un mot sur ses causes, ou plutôt sur ses prétextes, et sur les circonstances quelquefois très singulières qui l'ont accompagnée.

Depuis quelque temps, les armes de la reine n'étaient pas fort heureuses. Les carlistes, sans faire de bien grands progrès, maintenaient cependant leurs positions, et avaient même, en dernier lieu, élargi un peu le cercle de leurs opérations. La légion anglaise, déjà fort affaiblie, avait échoué dans une tentative sur Fontarabie, qu'on avait ensuite appelée une simple reconnaissance pour déguiser un échec; le chef carliste Gomez avait fait une pointe très hardie jusqu'en Galice, où les populations l'ont fort mal reçu, où il a échoué, mais dont il revient avec quelque argent extorqué

de côté et d'autre, et sans avoir été jusqu'ici sérieusement entamé. Les choses allaient mieux en Catalogne; mais dans Valence et dans le Bas-Aragon, des bandes audacieuses dévastaient le pays et l'épouvantaient par leurs atrocités. Tout cela n'était pas très grave, don Carlos était encore bien loin de Madrid; mais, enfin, le parti exalté, mécontent du dernier changement de ministère et battu dans les élections, aimait mieux crier *à la trahison*, accuser Cordova de perfidie, et vociférer contre M. Isturitz, que de reconnaître les véritables causes qui éternisent la guerre civile, c'est-à-dire le manque d'argent, le manque d'union, l'absence d'une direction vigoureuse et suivie, les rivalités des généraux, et par-dessus tout un certain découragement dans les esprits, suite naturelle des oscillations du pouvoir et des réactions en sens contraires qui ont tant de fois affligé les honnêtes gens dans le court espace de quelques années. Les meneurs ont profité de ces défiances; les carlistes ne se sont pas fait faute de les augmenter, d'exaspérer les haines, d'entretenir les divisions, et il en est résulté la tentative révolutionnaire qui a donné au gouvernement de la reine deux ennemis à combattre au lieu d'un, qui ajouterait aux chances du prétendant, si le prétendant et les siens étaient d'autres hommes, qui ôtera momentanément quelques ressources, et coûtera quelque argent au trésor, mais prouvera, nous l'espérons fermement, la double impuissance des carlistes et des révolutionnaires, vaudra au gouvernement de la reine une démonstration vigoureuse de ses alliés, et ralliera définitivement autour du trône tout ce qu'il y a de sensé, d'honnête et de vraiment patriote dans la nation espagnole.

Il n'y a eu de résistance nulle part, c'est vrai; le mouvement s'est propagé rapidement et accompli sans peine. On dit que les gardes nationales se sont partout prononcées unanimement pour la constitution; enthousiasme, proclamations, feux de joie, rien n'a manqué de ce qui ne manque jamais en pareil cas; mais tout cela ne prouve pas grand'chose. Proclamer la constitution de 1812 pour le peuple espagnol, c'est proclamer le souvenir d'une grande époque, d'un grand ébranlement national, d'une défense héroïque, de la guerre de l'indépendance, souvenirs sur lesquels on vivra encore long-temps en Espagne, parce qu'il n'y a rien autre chose dans son histoire depuis la découverte du Nouveau-Monde. Les trois quarts des Espagnols ne savent pas ce que c'est que la constitution de 1812; ils ne l'ont pas étudiée, ils ne se passionnent certainement pas pour le système d'une seule chambre; ils s'inquiètent peu du *veto* suspensif ou absolu, de la députation permanente, de tous les rouages mal combinés qui rendent inapplicable la constitution de 1812. Pour eux, cela ne veut dire que liberté, indépendance, élan national. Qu'il se tourne contre les carlistes, à la bonne heure; mais encore faut-il, de toute nécessité, un gouvernement, un pouvoir central, fort, intelligent et respecté, pour le diriger.

A côté de la grande pièce qui se joue en public, il y a toujours la petite qui se joue dans les coulisses. Dans les mouvemens populaires, il y a toujours des hommes qui cherchent de l'importance locale; de là ces juntes si nombreuses. L'histoire de M. de Toreno dit à ce sujet un mot plein

de sens et de vérité : il y a des intérêts particuliers qui veulent se satisfaire; il y a les inévitables ennemis de toute autorité nouvelle, il y a les embarras d'argent et les embarras de position; les exagérés, qui veulent toujours aller plus loin, les timides qui se cachent ou s'en vont. L'année dernière, on a vu tout cela dans les juntes ; cette fois on en voit déjà quelque chose. A Malaga, le lendemain de la révolution, on ne savait où trouver de l'argent; la commission de gouvernement avait déjà ses ennemis, et le reconnaissait naïvement dans le bulletin officiel de ses séances; elle se plaignait de la froideur des uns, du mécontentement des autres; avant qu'on eût appris le soulèvement de Cadix, la jeunesse même refusait de marcher sur Grenade. A Sarragosse, les tiraillemens sont tels, que, sur quatre juntes de gouvernement nommées l'une après l'autre, pas une encore n'a réussi à s'installer.

Nous ne croyons donc pas que le gouvernement de la reine soit sérieusement menacé. La constitution de 1812 nous inquiète d'autant moins que les provinces soulevées reconnaissent formellement aux cortès le droit de la modifier. Nous ne serions vraiment inquiets que le jour où l'armée, fidèle jusqu'à présent, échapperait à ses chefs et prêterait à l'insurrection un appui sans lequel il n'y a pour elle ni durée, ni succès.

Il y a sur ces évènemens, sur la tournure qu'ils prendront, sur la résistance que pourra opposer aux juntes le ministère espagnol, une grande anxiété dans le monde diplomatique; mais on peut être sûr que l'Europe redoute beaucoup plus le triomphe de la révolution qu'elle ne désire celui de don Carlos. Et la France, que fera-t-elle? Voilà ce qu'on se demande de toutes parts. Intervenir? Pas tout-à-fait; la question d'argent est grave. Abandonner la cause de la reine, laisser don Carlos faire peut-être quelques pas de plus à la faveur de cette confusion? encore moins. Des engagemens solennels, l'honneur et l'intérêt de la révolution de juillet, l'honneur et l'intérêt de la nouvelle dynastie, tout le défend. On restera donc fidèle au système de la quadruple alliance; on lui donnera plus de développement; on imprimera au recrutement de la légion étrangère un mouvement plus rapide; elle recevra un chef d'un rang plus élevé, d'une réputation militaire plus éclatante, d'une énergie incontestable, d'un nom, d'une position politique à laquelle il serait difficile de refuser plus tard tout ce qui sera nécessaire pour ne pas le compromettre; et si les Anglais s'y prêtent, comme il n'y a lieu d'en douter, le but du traité de la quadruple alliance pourra être atteint. Est-ce assez? est-ce tout qu'il serait possible de faire, questions délicates que nous posons sans les résoudre. Pour nous, notre conviction profonde est qu'il faut, à tout prix, empêcher don Carlos de s'établir à Madrid. Le clef de voûte du système de paix suivi depuis six ans est la solidarité d'une Europe constitutionnelle opposée à l'Europe absolutiste. Pactiser avec Carlos serait trahison envers les prétentions les plus justes et les plus modérées de la révolution française, qui tend à multiplier les monarchies constitutionnelles; politique que M. de Talleyrand s'est si souvent vanté de servir, et que probablement le président ministre des affaires étrangères n'abandonnera pas.

Il est fâcheux pour la famille doctrinaire que les évènemens qui se passent dans la Péninsule aient détourné sur eux l'attention générale. La harangue de M. Guizot aux cent soixante-neuf électeurs de Lisieux n'a pas produit tout l'effet que s'en promettaient les amis du rédacteur en chef de *la Paix*. Cependant il vaut la peine d'étudier cette pièce d'éloquence dirigée contre le ministère du 22 février, et destinée à porter l'épouvante dans ses rangs. D'abord M. Guizot remercie les cent soixante-neuf électeurs de Lisieux de leur persévérance politique; cet éloge lui sert de transition pour célébrer le système du juste-milieu qui est à la fois, suivons bien ceci, la politique du 13 mars, la politique de Casimir Périer, la politique du 11 octobre, la politique de M. Guizot, la politique des amis de M. Guizot, la politique royale, la politique nationale. M. Guizot n'a jamais été plus prolixe et moins clair qu'au banquet de Lisieux. Cependant à travers tous les paralogismes et les adulations de l'ancien ministre de l'instruction publique perce cette pensée qu'on ne saurait trop méditer : Le roi Louis-Philippe remplit aujourd'hui la même mission politique qu'Henri IV au commencement du XVIIe siècle; il est possible qu'il succombe tragiquement dans sa glorieuse entreprise. (On peut se rappeler qu'il y a quinze jours, un journal qui reçoit volontiers les inspirations de M. Guizot, semblait vouloir préparer la France à la possibilité d'une catastrophe, et travaillait d'avance à l'en consoler.) Mais après Henri IV vint Richelieu; or, la France est assez heureuse pour avoir l'équivalent de ce grand ministre, comme elle a sur le trône l'image du grand roi qui est tombé sous le fer d'un assassin. Le nouveau Richelieu, vous l'avez deviné, n'est autre que M. Guizot, qui se juge destiné, sous un nouveau règne, à enchaîner les factions et à réprimer la démocratie, comme Armand du Plessis abaissa la noblesse. Ainsi l'histoire est décrétée d'avance, et nous n'avons plus qu'à nous soumettre aux prévisions du député du Calvados. Il nous semble qu'ici M. Guizot, qui a si souvent reproché à ses adversaires le plagiat politique, ne s'en gêne guère, et nous le surprenons à se contrefaire un avenir d'après un passé qui nous semble peu convenir à sa taille.

Le voyage inattendu du roi de Naples à Paris a d'autant plus occupé l'attention, qu'elle avait moins de sujets sur lesquels se porter à l'intérieur. On a suivi avec intérêt le jeune prince, avide de s'instruire, dans ses visites à nos principaux établissemens publics. On rapporte qu'en s'approchant de l'arc-de-triomphe de l'Étoile et de la colonne de la place Vendôme, il s'est découvert et a salué profondément. Ce n'était pas là, de sa part, simple courtoisie. Ses antécédens marquent bien qu'il y a chez lui une vive et véritable sympathie pour la gloire de nos armes et tout ce qui s'y est associé en Italie. Au rebours du système qu'avaient adopté son père et son aïeul, depuis son avènement, c'est aux hommes imbus des idées progressives ou élevés à l'école de nos guerres qu'il a confié les postes principaux de l'administration et de l'armée. Lorsqu'il est monté sur le trône, Rocca-Romana vivait dans l'exil, sévèrement puni

de sa vieille fidélité à Murat. Le nouveau roi a rappelé près de lui ce général, et l'a fait capitaine de ses gardes. Le trait suivant est plus caractéristique. M. de Bourmont était venu à Naples avec plusieurs notabilités carlistes, et, malgré tous ses efforts, n'avait pu obtenir d'être reçu ni présenté à la cour. Cependant l'ex-ministre de Charles X fut invité à une fête que donnait M. de Lebseltern, le ministre d'Autriche, et où le roi parut un moment. Comme sa majesté traversait les salles, M. de Bourmont s'avança sur son passage, espérant sans doute être mieux accueilli là et honoré d'un entretien. Mais à sa vue, le prince se détourna tout d'un coup, disant à ceux qui l'entouraient : — « Comment certains hommes osent-ils se montrer encore en Europe après Waterloo? » Voici un autre trait qui honore doublement le cœur et la politique du jeune souverain. On lui avait dénoncé un complot dans lequel étaient impliqués plusieurs officiers et soldats de deux régimens. Quel que soit le danger auquel il s'expose, sa résolution est bientôt prise. Les deux régimens accusés sont réunis à la hâte et mis sous les armes. Il se place seul à leur tête; il les conduit en plaine; il les fatigue de manœuvres, quatre heures durant, puis il les ramène à la ville harassés, et n'en pouvant plus. Alors il fait arrêter deux capitaines des plus compromis. Leur procès n'est pas long. Complètement convaincus, ils sont condamnés à mort. L'exécution devait être immédiate, et avoir lieu, selon l'usage, dans la cour des Présides que dominent les fenêtres du palais royal. Déjà les coupables sont à genoux, les yeux bandés. Quarante balles vont percer à la fois leurs poitrines. Le roi paraît à son balcon; mais ce n'est pas afin de se repaître d'une scène de sang. A l'aspect du supplice préparé, il agite tout ému son mouchoir. C'est la grace pleine et entière des condamnés qu'il vient d'accorder. Certainement, le royaume des Deux-Siciles a droit de beaucoup espérer d'un monarque de cet âge qui a de pareils instincts de générosité et de clémence, et se montre dans ses voyages si rempli de simplicité, si empressé de connaître par lui-même et de bien étudier les institutions et les choses utiles des divers pays qu'il parcourt. L'établissement d'une garde nationale et quelques autres mesures libérales ont témoigné déjà de son bon vouloir. Ce peu qu'il a fait permet d'espérer qu'il fera davantage pour l'avancement et la liberté de son pays, quand il va lui revenir instruit par sa propre expérience, et conseillé par l'état prospère des nations libres qu'il aura vues On profite, dit-on, de la présence du roi de Naples à Paris, pour arranger la double ambassade vacante entre les deux cours. Parmi les nombreux candidats que présenterait Naples, deux surtout seraient au premier rang. L'un, M. Filangieri, fils de l'illustre publiciste, officier d'une haute distinction, élevé en France, et qui a même honorablement servi dans nos armées; l'autre, M. Acton, fils de l'ancien ministre. M. Acton, en se naturalisant Italien, a su conserver tout l'esprit du parfait gentleman anglais. Son libéralisme est éprouvé, sa fortune immense. Il a épousé la fille du duc de Dalberg, et tient ici à tout ce qu'il y a de plus élevé.

En Angleterre, les communes ont eu récemment encore une grande journée, celle où se sont discutés les amendemens introduits par les lords

dans le bill des dîmes irlandaises. Chaque parti avait convoqué et réuni tout ce que l'époque avancée de la saison lui laissait de forces disponibles; plus de cinq cents combattans se trouvaient sur le champ de bataille; aussi l'affaire a été chaude et la victoire vivement disputée. Lord John Russel a ouvert l'engagement. Comme il fallait s'y attendre, il a tout d'abord brûlé ses vaisseaux et coupé court aux moyens d'accommodement. C'était la meilleure voie dans une question qui remettait en jeu l'existence du cabinet. Il n'eût tenu qu'à lui pourtant, en excipant des priviléges de la chambre, de s'assurer un avantage moins douteux. Eût-il simplement soutenu qu'en rayant la clause d'appropriation, les lords avaient altéré une loi de finance et violé ainsi les prérogatives de l'assemblée, en vertu du vieil usage parlementaire, le *speaker* eût jeté le bill mutilé sur le bureau des huissiers, d'où ces derniers l'eussent poussé à terre et hors de la salle. Le ministre a dédaigné, avec raison, ce trop facile triomphe. Il a voulu ne devoir le sien qu'au fond et non à la forme. Du reste, le débat, qui recommençait pour la dixième fois peut-être entre les mêmes adversaires, n'a pas offert beaucoup d'incidens ni d'argumens nouveaux. Le discours captieux et vide de sir Robert Peel n'a guère eu d'autre mérite que d'inspirer la brillante réplique de M. Sheil. « Prenez garde, avait dit le ci-devant premier lord de la trésorerie, vous prétendez ne réformer que les superfluités de l'église, et ce sont ses piliers même que vous ébranlez. — Rassurez-vous, s'est écrié l'éloquent orateur irlandais, reprenant l'image ébauchée et la finissant en maître; rassurez-vous : nous n'ébranlons pas les piliers de votre église, nous la débarrassons seulement de ce dôme pesant chargé d'or qui menace d'écraser en s'écroulant l'édifice tout entier avec ses prêtres et ses autels. » Lord Stanley, qui répondait au représentant de Tipperary, s'est vainement efforcé d'affaiblir l'effet de cette chaleureuse sortie; vainement il a tenté d'entraîner les consciences de ces whigs bons protestans que remuait autrefois sa puissante parole; la majorité ministérielle s'est retrouvée ce qu'elle n'a pas cessé d'être sur cette question irlandaise, faible, peu imposante, mais compacte et immuable dans sa faiblesse.

Les autres mêlées parlementaires de la quinzaine n'ont pas eu le même éclat. C'est ainsi qu'aux communes, sur la motion de lord John Russel, ont été rejetés presque sans débat les amendemens des lords au bill qui complétait la loi des corporations anglaises et galloises de l'an dernier. Bien que l'affaire eût son importance, et continuât nettement la collision avec la pairie, à peine si l'assemblée était en nombre suffisant, c'est-à-dire qu'il n'y avait guère sur les bancs plus des quarante membres rigoureusement exigés pour former une chambre. Comparativement et contre leurs habitudes de jadis, les lords montrent plus de zèle législatif. Trois d'entre eux pourraient composer une chambre des pairs tout-à-fait légale, et ils sont encore bien une centaine à leur poste. Il est vrai qu'ils prennent un divertissement extrême. Rien ne les amuse comme de faire le mal, et d'empêcher le bien; et ils se donnent à souhait de ce double plaisir. Durant les deux dernières semaines, il n'y a presque pas eu de jour qui ne les ait vus employés à mutiler ou à détruire quelque me-

sure utile, longuement et consciencieusement élaborée par les communes. Le bill des mariages catholiques, et je ne sais combien d'autres, aussi essentiels et réclamés, ont successivement succombé sous leurs coups. Restait le bill de réduction du timbre, qui, à son titre de la loi de finance, paraissait devoir s'échapper sain et sauf de leurs mains. Mais ne voilà-t-il pas que la sagacité de lord Lyndhurst s'est avisée d'y découvrir une clause intolérable, en ce qu'elle s'immisce tyranniquement, à son avis, dans la propriété des journaux. Étrange métamorphose! les lords se sont faits soudainement les champions de la justice et de la liberté. Ils deviennent plus radicaux que les radicaux eux-mêmes. La clause soi disant vexatoire est écartée du bill, bien qu'elle n'eût d'autre tort, au fond, que d'être à peu près inutile. Ce dernier acte de la pairie témoigne plus de perfidie et de hardiesse qu'aucun de ses actes précédens. Il est clair que sous le prétexte spécieux de protéger l'intérêt des journaux, elle n'avait qu'un but, celui de rendre impossible pour cette année l'exécution d'une réforme universellement populaire. Que devait-il en effet arriver, selon toute probabilité? Cette fois, le privilége des communes était inconstestablement entamé. Si le bill, qui n'était que pure matière de finance, leur était rapporté, elles seraient nécessairement contraintes de le repousser d'emblée. La session expirait. Il serait bien difficile au cabinet d'obtenir d'elles une nouvelle loi qui pût être renvoyée aux lords, dégagée des articles sur lesquels ils avaient fondé leur opposition. Ils auraient ainsi triomphé et rempli leur objet. Heureusement l'activité et la décision du chancelier de l'échiquier ont déjoué ces calculs machiavéliques de leurs seigneuries. Le bill du timbre, qu'elles avaient altéré, a été, en effet, supprimé le 11 par les communes; mais il leur en a été présenté immédiatement un nouveau, qui a subi, séance tenante, sa première lecture. Les lords seront pris au mot. La loi leur sera soumise telle qu'ils l'ont voulue, et, bon gré malgré, il leur faudra bien la voter avant la clôture du parlement. Du reste, puisque sa témérité rencontre si peu de résistance, le torisme a peut-être raison de profiter de sa veine pour tenir en échec ses adversaires, et réparer un peu son rempart lézardé. C'est chez les Anglais une maxime politique que dans la guerre des partis tout moyen d'attaque et de défense est légitime. En ce moment de tiédeur publique, les whigs jouent également bien leur jeu lorsqu'ils se bornent à louvoyer, à maintenir, l'arme au bras, leur position. Ce sont les radicaux seuls qui ont tort, et marquent peu d'intelligence en gourmandant, comme ils font aujourd'hui, le peuple lui-même de sa torpeur. L'esprit démocratique a, de temps en temps, besoin de se reposer et de dormir. Soyez-en sûrs, il saura bien s'éveiller tout seul quand il le faudra, et prendre en un instant toutes ses revanches.

F. Buloz.